
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
23 D
18


LAURENTIUS BORDELON
Trouvain sculp

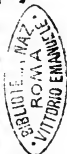
LA BELLE EDUCATION,

Par Monsieur l'Abbé BORDELON.

SECONDE EDITION.

Reveuë, corrigée, & augmentée par l'Auteur d'un tres-grand nombre d'avis, & d'instructions pour l'un & l'autre sexe sur plusieurs differens états de la vie.









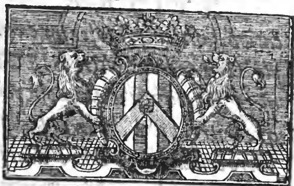
A LYON

Chez la Veuve de JEAN BAPTISTE GUILLIMIN, & THEODORE L'ABB'E Libraires ruë Merciere.

M. DC. XCIV.

Avec Privilege du Roy.





A MONSIEUR

MONSIEUR

LABBÉ PETIT

DE RAVANNE.



ONSIEVR,

C'est pour perfectionner cet Ouvrage, que je me donne l'honneur de vous le presenter. Il seroit imparfait, si je me contentois d'y donner des avis pour la belle edu-

cation, ſans en propoſer un exemple. C'eſt en vous, MONSIEUR, *que je le trouve cet exemple, puiſque vôtre pieté, vôtre ſageſſe, vôtre érudition, vôtre douceur envers tout le monde, vos manieres agreables & complaiſantes, vôtre attention ſur vôtre conduite, enfin toutes ces nobles & loüables inclinations qu'on remarque en vous ſont des preuves de la belle éducation que vous avez euë, & de l'uſage exact & fidéle que vous en avez fait. Avoüez,* MONSIEUR, *pour juſtifier la liberté que je prens, quand je vous propoſe pour modele à ceux à qui je donne des avis dans ce Livre, avoüez, dis-je, que ſi vous vous êtes rendu digne d'être propoſé pour*

exemple aux autres, c'est qu'avec les dispositions naturelles que vous avez pour la sagesse & pour la vertu; vous trouvez des parens qui vous portent aussi par leur exemple à soûtenir les belles qualitez qui vous attirent l'amitié & l'estime de tous ceux qui vous connoissent. Oüy, je le dis, & le public le dit avec moy, que vous trouvez dans vôtre famille & dans les alliances qu'elle a faites tout ce qu'il faut pour vous entretenir dans les perfections que vous avez. Si vous parcourez tous lés états; il se presente toûjours devant vos yeux un noble exemple à suivre dans quelqu'un des vôtres.

Ce seroit icy le lieu, MONSIEUR, de faire connoître, pour édifier ceux à qui je donne des avis dans ce Livre, combien vôtre Famille est illustre dans tous les differens états, où elle tient des rangs tres-considerables, & où elle se distingue par la pieté, par l'équité, & par l'exactitude à servir l'Etat, & à procurer le bien public ; mais outre que ce que j'en pourrois dire est assez connu de tout le monde, c'est que mon Epistre paroîtroit trop longue, quand on la compareroit à l'étenduë de cet Ouvrage, & ainsi je me contenteray en vous le presentant, de vous prier que vous me permet-

tiez de vous assurer que je suis & que je seray toute ma vie,

MONSIEVR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur.

BORDELON.



AVERTISSEMENT.

CEt Ouvrage eſt diviſé en trois Parties.

La premiere contient des avis aux parens, pour les exciter à donner par eux-mémes, ou par l'attention qu'ils feront ſur les maîtres une belle Education à leurs Enfans.

Dans la ſeconde on donne des avis à ceux qui ont ſoin de l'Education de la jeuneſſe.

La troiſiéme Partie comprend des Avis aux Enfans pour tous les degrez de leur âge, pour les differens états de la vie, & pour ſe bien conduire dans le commerce du

monde: ainsi il n'y a person-
ne à qui cet Ouvrage ne puis-
se étre utile; puisque ceux qui
ont été assez malheureux
pour n'avoir point d'éduca-
tion y trouveront des con-
seils pour reparer ce défaut ;
& ceux qui ont été bien éle-
vez, y trouveront des avis
pour les entretenir dans leur
perfection.

Quoy qu'on ait écrit beau-
coup sur cette matiere, on ne
laissera pas de trouver icy de
la nouveauté, il n'y a presque
rien dans ce livre qui ne soit
appuyé ou orné de quelque
trait de poësie, d'histoire ou
de Philosophie ; ce qui don-
ne beaucoup d'agrément à

l'Ouvrage, comme quelqu'un l'a reconnu par une lettre écrite de Toulouse, & inserée dans le Mercure Galant du mois de Juillet 1693. On a jugé à propos de la mettre icy aprés cet Avertissement, parce qu'elle donne une idée fort juste & fort naturelle du dessein de ce Livre, & qu'elle pourroit par consequent luy servir de Préface, sans qu'il fût necessaire d'en faire une autre, s'il luy en falloit absolument une. Aprés cette Lettre dont on vient de parler, on en a veu une autre manuscritte contre ce méme Livre. Cette derniere étant tombée entre

les mains de l'Auteur, il prit d'abord resolution de la faire aussi imprimer icy avec une réponse, mais cette Lettre est si emportée, & en même tems si foible, si injuste, & si pleine de faussetez & de galimatias que ses amis luy ont conseillé de ne la point faire paroître dans son Livre; l'avertissant, qu'il se trouveroit peut-être quelque esprit mal intentionné qui l'accuseroit (parce que cette Lettre est sans le nom de l'Auteur) d'avoir luy-même suscité la foible critique qu'elle contient, afin de vaincre facilement en ne combattant qu'un fantôme. Il a suivi cet

avis : mais cependant avec une protestation sincere qu'il fait de la rendre publique par l'impression, & d'y répondre (car elle demande réponse) s'il se fait une troisiéme edition de ces Avis, & si l'Auteur de cette Lettre, ou plûtôt de cette Satyre, veut bien luy apprendre son nom ; car enfin il est juste de demander à connoître ses ennemis, avant que de songer à se défendre contre leurs attaques; il luy promet encore de ne point repousser les injures qu'il luy dit par d'autres injures ; parce qu'il veut mettre luy-même en pratique les avis qu'il donne aux autres

dans les pages 404. 405. 501. 502. 503. 504 505. de cet Ouvrage. Il se contentera donc, pour toute réponse à cette critique & aux autres dont on le menace, de corriger ses fautes, quand on luy en montrera de veritables; ou de dire seulement, sans aucun ressentiment de vengeance, ce que la raison & l'équité luy suggereront pour se défendre, quand les fautes qu'on pretendra luy montrer ne seront qu'imaginaires.

Au reste il ne faut pas qu'on soit surpris de ce que la grandeur de ce Livre ne semble pas répondre à l'étenduë de la matiere qui en fait

le ſujet ; puiſque, pour n'être pas ennuyeux à ceux à qui on y donne des avis, on s'eſt particulierement appliqué à dire beaucoup de choſes en peu de mots, en méme tems qu'on s'eſt étudié à ne rien oublier, autant qu'il a été poſſible, de ce qui eſt neceſſaire pour donner des regles d'une belle éducation.

On trouvera dans cette ſeconde édition des additions tres-conſiderables répanduës en differens endroits des trois Parties qui compoſent ce Livre. Ces additions ſont pluſieurs citations fort curieuſes tirées des Ouvrages ; des Poëtes, des Hiſ-

toriens, & autres Auteurs & Sçavans tant anciens que modernes, avec un tres grand nombre d'avis nouveaux pour la conduite de l'un & & de l'autre sexe dans plusieurs sortes d'états; & ainsi il y a lieu d'esperer que cette seconde édition sera encore mieux receuë du public que la premiere, quoy que le debit de celle-cy ait été fort prompt.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & privilege du Roy, signé LENORMANT, il est permis à Mre. LAURENT BORDELON Prêtre, de faire imprimer, vendre & debiter par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choisir le Livre par luy composé, intitulé, *La Belle Education.* Et défenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires & autres, d'imprimer ou faire imprimer ledit livre sans le consentement dudit Exposant, & ce durant le temps & espace de huit ans entiers, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer à peine de trois mille livres d'amende & confiscation des exemplaires contrefaits, comme il est plus amplement contenu dans lesdites Lettres de Privilege. Donné à Versailles le vingtiéme jour de Novembre 1692.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 9. Janvier 1693.

P. AUBOUYN, *Syndic.*

Ledit Sieur LAURENT BORDELON a transporté & cedé son dit droit de Privilege à NICOLAS BELLEY Libraire de Paris pour en jouïr suivent l'accord fait entre eux.

Et ledit NICOLAS BELLEY a aussi cedé & transporté le même droit de Privilege à JEAN BAPTISTE GUILLIMIN Libraire à Lyon.



LA BELLE EDUCATION.

PREMIERE PARTIE.

AVIS AUX PARENS.

I.

REGARDEZ l'Education de vos enfans comme un des principaux objets de vos travaux & de vos soins; & pour vous y exciter, ayez continuellement devant les yeux le châtiment épouvantable que receut Heli grand Prêtre, pour avoir negligé d'instruire & de corriger les siens. Dieu punit sa negligence, non seulement en le faisant mourir lui & ses Enfans d'une mort terrible & impre-

veüe ; mais encore en ôtant pour jamais de sa race le souverain sacerdoce. Tremblez pour vos Enfans, si vous tombez dans la même negligence que cet imprudent Pere. Non seulement leur salut & le vôtre pour l'autre vie, mais encore vôtre repos & leur fortune pour celle ci dependent de l'education que vous leur aurez donnée.

II.

Soiez exact dans les plus petites choses, quand il s'agit de leur éducation. La Reine Blanche, étoit si persuadée de l'exactitude qu'elle devoit avoir pour élever son fils Saint Loüis, que même elle voulut en être la nourrice, & ne pût souffrir qu'il prît d'autre lait que le sien. L'Histoire dit là dessus qu'un jour qu'elle avoit un accez de fiévre fort violent & de longue durée, une Dame de qualité, qui nourrissoit aussi son fils voyant le petit Loüis pleurer de soif, s'ingera de lui donner la mamelle. La Reine étant revenuë de son accez, & ayant sçeu ce qui s'étoit passé, regarda cette Dame d'un air d'indignation, & mettant son doigt dans la bouche de son

Varil las.

fils, le contraignit de rendre tout ce qu'il avoit pris, disant qu'elle ne pouvoit endurer qu'une autre femme eût droit de lui disputer la qualité de Mere.

III.

Persuadez vous que la bonne Education est le plus grand bien que vous leur puissiez laisser pour l'une & pour l'autre vie; Parce que ny l'injure de l'air, ny la durée des tems ne peuvent l'enlever ou la corrompre. Je pense, dit Plutarque, prophetiser plûtôt que philosopher, lorsque je dis que dans l'Education des Enfans, ce qui fait sa premiere, sa moyenne & sa derniere hauteur, est une honnéte vie & une legitime instruction: la Noblesse est une belle chose, mais c'est un bien qui appartient à nos parens: les richesses sont bonnes; mais elles viennent quelques-fois à ceux qui ne les meritent pas, & sont enlevées à ceux qui les possedent justement. La gloire est quelque chose de bien agreable, mais c'est un bien tres inconstant. La beauté à de grands charmes, mais ses charmes sont fort trompeurs dans leur durée. La santé

& la force sont des biens precieux ; mais aussi la maladie & la vieillesse ruinent bien tost & tres facilement l'une & l'autre : & ainsi parmi tous ces biens vulgaires & incertains la bonne instruction est un bien immortel & divin qu'on ne peut ravir à ceux qui l'ont eüe. *Nostris autem in rebus sola & immortalis & divina est eruditio.* La bonne Education est le souverain bien de cette vie, & le moyen le plus efficace pour acquerir le souverain bien de celle qui nous attend.

Peres, dont le pouvoir à l'Eternel ressemble,
Faites qu'en vos enfans, outre les dons du corps,
L'esprit ait ses beautez, & l'ame ses tresors,
M. Arn. d'Andil *En joignant le sçavoir & les vertus ensemble.*
Est-il rien de si grand & de si precieux,
Que l'art de conquerir le Royaume des Cieux,
Dont les seules vertus leur apprenent les regles ?
Mais pour leur faire aimer ce bonheur sans pareil,

De ces jeunes aiglons soyez les divins aigles,
Dont l'exemple les méne à leur divin Soleil.

IV.

Ne vous contentez pas d'amasser de grans biens pour vos Enfans, songez avec application à leur en apprendre le bon usage par une bonne Education. Ces richesses que vous appellez de *Grands biens*, seront de *Grands maux* pour eux, s'ils n'ont pas l'équité, la probité & la droiture qui sont necessaires pour en rendre l'usage raisonnable & honnéte. Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissemens, & les autres biens, que la dispensation qu'il en fait, & le genre d'hommes qui en sont le mieux pourveus. Crates disoit, qu'il eût souhaitté pouvoir monter sur le lieu le plus haut de la ville & crier de toute sa force; *O Peres, à quoy songez-vous, & quelle est vôtre folie, vous qui prenez tant de peine pour amasser des biens sans avoir soin de vos Enfans, à*

Caract. de Teophr.

qui vous les devez laisser. On ne peut trop inspirer ces sentimens aux Peres. Il y va également de l'interest des particuliers & du public, que les Enfans soient bien élevez. Les Lacedemoniens étoient si persuadez que les Enfans mal instruits étoient dangereux pour les interests du public, qu'Antipater exigeant d'eux, aprés la defaite d'Agis, cinquante jeunes garçons pour les tenir en ostage, un Ephore le pria de se contenter du double soit de femmes, soit de vieillards, ne luy pouvant, disoit-il, accorder autre chose, sur l'apprehension qu'il avoit que ces enfans ayant été mal élevez hors de chez eux, il ne corrompissent quelque jour leur ville, dont il prévoyoit par là l'entiere ruine.

V.

La bonne Education est la plus noble & la plus belle distinction que vous puissiez leur donner ; sans elle l'éclat de la grandeur & des richesses ne fera que les rendre odieux & méprisables en éclairant & faisant connoître la laideur & la difformité de leurs mœurs & de leur conduite. Aristippe étant interrogé pourquoi il pre-

noit un grand ſoin de faire inſtruire ſon fils, répondit agreablement de cette maniere: *C'eſt afin qu'une pierre ne ſoit point aſſiſe au theatre ſur une autre pierre.*

VI.

Regardez la prémiere impreſſion que l'on donne aux enfans, comme le premier mobile de toute la conduite de leur vie. En effet cette impreſſion eſt ſi forte, qu'elle ſe rend maîtreſſe méme de la nature. *Nourriture*, dit on, *paſſe nature*: Licurgue le fit voir à tous ſes Citoyens par le moyen de deux petits chiens de même portée, mais differemment nourris Il les produiſit en public, & leur preſenta de la ſoupe d'un côté & un lievre de l'autre. Celui qui avoit toûjours été nourri à la maiſon avec delicateſſe, ſe jetta ſur la ſoupe; mais l'autre que l'on avoit élevé pour la chaſſe, courut aprés le lievre ſans ſe ſoucier d'autre choſe, Monſieur de la Fontaine parle ainſi avec ſon enjouement ordinaire à propos de ce fait de Licurgue;

Laridon & Ceſar freres dont l'origine.
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits & hardis,

A deux maîtres divers échus au tems jadis
Hantoient l'un les forests & l'autre la cuisine :
Ils avoient eû d'abord chacun un autre nom :
Mais la diverse nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuse nature ,
En l'autre l'alterant, un certain marmiton
Nomma celui-cy laridon.
Son frere ayant couru mainte haute avanture ,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abatu ,
Fist le premier Cesar que la-gent chienne ait eu.
On eût soin d'empécher qu'une indigne maîtresse
Ne fist en ses enfans degenerer son sãg.
Laridon negligé témoignoit sa tendresse
A l'objet le premierpassant ;
Il peupla tout de son engeance ,
Tourne-broches par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyans les hazards ,
Peuple antipode des Cesars.

On ne suit pas toûjours ses ayeux ni
son pere :
Le peu de soin, le tems tout fait qu'on
degenere,
Faute de cultiver la nature & ses dons
O combien de Cesars deviendront Laridons !

VII.

Vous avez tant d'affaires, dites-vous, que vous ne pouvez pas vaquer avec soin à cette Education que je vous demande pour vos enfans. Mais dites-moy, pouvez-vous avoir une plus grande affaire que celle-cy, qui vous regarde par tant de rapports & de relations qu'ils ont avec vous? qui regarde ces autres vous-mêmes, & qui regarde en même tems les interests du public & de la societé civile? Nous avons eû un grand Ministre qui parmi ses plus grandes occupations pour les affaires les plus importantes de l'Etat, trouvoit toûjours moyen de travailler à l'Education de son fils. On lui fit presenter pour devise par ce fils si bien veillé & si bien conduit un cadran éclairé du Soleil avec ces mots :

Meque regit dum dirigit orbem.

Les grands hommes doivent être

grands dans leurs affaires domeſtiques auſſi bien que dans celles du public; ils doivent être grands par tout, s'ils veulent veritablement meriter le nom de *Grands*.

VIII.

N'attendez pas que vos enfans ayent un âge avancé pour ſonger à leur Eudcation. Plus ils ſont jeunes, plus leur ame eſt, pour ainſi dire, neuve, tendre, molle & ſuſceptible d'impreſſion. Par conſequent ſi vous la negligez,elle ſe laiſſera prevenir par tous les exemples qui ſe preſenteront à elle;& comme il y a plus de mauvais exemples que de bons, & que ceux-là ont plus de conformité que ceux-cy avec la nature perverſe que nous apportons en naiſſant, cette pauvre ame ſe nourrit de corruption à meſure qu'elle entre dans la vie. Commencez donc à penſer à les bien élever en même tems qu'ils viennent au monde, ſi vous voulez qu'ils tirent plus ſûremment & plus facilement de l'utilité des inſtructions qu'ils recevront dans la ſuite. Auſſi-tôt qu'Alexandre le Grand eût veu le jour, ſon pere Philippe écrivit ces mots à Ariſtote:

Vous sçavez qu'il m'est né un fils, & si j'en rends graces aux Dieux, ce n'est pas tant pour me l'avoir donné, que pour l'avoir fait naître de vôtre tems. Les soins que vous prendrez de son éducation, me repondent qu'il sortira de vôtre école digne de vous & de moy, & qu'il sera capable de gouverner les peuples. Sans cela j'estime qu'il vaudroit mieux n'avoir point d'enfans, que de contribuer par la generation au des-honneur de sa famille. A peine les fils aînez des Roys de Perse étoient-ils sortis du sein de leur mere, qu'on pensoit serieusement à leur donner pour le corps & pour l'esprit une Education qui leur fût d'usage pour toute leur vie. D'abord on les donnoit à des Eunuques, qui avoient soin de leur rendre le corps net & sain ; à sept ans on commençoit à leur apprendre à chasser, & à monter à cheval ; à quatorze ans on les mettoit entre les mains de quatre des plus honnestes gens de la nation ; sçavoir du plus sage, du plus juste, du plus temperant, & du plus courageux. Le premier luy apprennoit la Religion ; le second à être toûjours veritable & juste. Le troisiéme à se rendre maître *Platon.*

de ses passions ; & le quatriéme à ne rien craindre. Erasme se plaint avec justice d'un usage bien contraire à celuy-cy, quand il dit : *Quidam parentes crudeli miserirordiâ & iniquâ benevolentiâ pueros ad ipsam usque pubertatem inter nutricum blanditias ac fœminarum lusus, ineptiasque parùm castas detinendos censent, dictitantes primam ætatem teneriorem esse, quàm ut studiorum laboribus sit idonea* On remarque que Loüis X I. ayant elevé Charles V I I I. son fils sans étude ny instruction, parce qu'il craignoit d'affoiblir sa santé, celuy-cy à 15. ans pestant contre l'éducation qu'on luy avoit donnée, se mit aux études chargé de chargrin de n'avoir pas commencé plûtôt & d'avoir seulement salué les Muses.

De Serres.

I X.

Soyez le premier maistre de vos Enfans par vôtre assiduité à leur procurer par vous-même & par d'autres l'education que vous leur devez, soyez aussi leur principale leçon par les bons exemples que vous leur donnerez & qu'ils devront suivre : faites qu'on puisse dire de vous avec raison à leurs maistres ce qu'on a dit à un

grand Prelat qui avoit le soin de l'éducation d'un grand Prince. *Pour instruire le fils, étudiez le Pere.* *Monsieur l'Abbé Regnier des Marais.*

X.

Prenez pour leur precepteur un homme qui ait ces qualitez.

1°. Qu'il soit habile & qu'il n'ait pas besoin d'apprendre luy-même ce que vous voulez qu'il leur apprenne. Quintilien condamne ceux qui prennent d'abord que de petits maistres pour donner, disent-ils, les principes des sciences, au lieu de choisir les plus habiles, & d'imiter Philippe qui ne voulut pas permettre qu'un autre qu'Aristote montrât à lire à Alexandre, parce qu'il étoit persuadé que la perfection dépendoit de ces commencemens.

2°. Qu'il ait bonne volonté; sans elle toute son habileté sera un instrument sans ouvrier.

3°. Qu'il ne soit point pedant c'est-à dire selon Festus un homme qui affecte d'étaler une science mal digerée. *Importunus & ineptus litteraturæ venditator.*

Que la doctrine est rabouteuse
Dans les écrits de ces pedans!
Leur opiniatreté par tout est odieuse;

Ce ſont des doctes ignorans.

Vous n'aurez point de repos avec un homme de ce caractére : la preſomption, la fierté, & en même tems la bruſquerie de ces ſortes de gens les rendent inſupportables.

Il ſemble à trois gredins dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimez & reliez en veau,
Les voila dans l'état d'importantes perſonnes,
Qu'avec leur plume ils font les deſtins des Couronnes,
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les penſions ;
Que ſur eux l'univers a la veuë attachée,
Que par tout de leur nom la gloire eſt épanchée,
Et qu'en ſcience ils ſont des prodiges fameux,
Pour ſçavoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix milles veilles,

A se bien barbouiller de Grec & de Latin,
Et se charger l'esprit d'un tenebreux butin,
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres,
Gens, qui de leur sçavoir paroissent toûjours yvres,
Riches, pour tout merite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vuides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule & d'une impertinence,
A decrier par tout l'esprit & la science,

4°. Qu'il soit grave, sans étre orgueilleux, & que sa gravité soit un mouvement reglé & tranquille du corps, produit par une sage & judicieuse attention; mais non pas un mystere du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit. La gravité fondée sur la sagesse & sur la modestie attire la veneration & le respect: Elle n'attire au contraire que du mépris & de l'indignation, & perd tout son credit, si elle est accompagnée d'un presomptueux orgueil. Il y en a qui affectent un certain air serieux pour

ſe diſtinguer du reſte des hommes, & qui ne cherchent la ſocieté que pour montrer qu'ils ne ſont pas ſociables ; auſſi les regarde-t-on comme des ſauvages, dont on ne peut ſouffrir les manieres, & dont on évite la preſence autant qu'on peut.

5°. Qu'il ne ſoit point groſſier, ſi vous voulez que vos enfans ayent de la politeſſe & ſçachent le monde. On doit particulierement faire cette attention pour les Precepteurs qu'on veut placer auprés des enfans de qualité qui doivent dans la ſuite occuper des places conſiderables dans l'état. Les fauſſes démarches qu'ils y pourroient faire, ſont d'une ſi grande conſequence pour eux & pour le public, qu'il eſt de la prudence des Peres de ne confier leur éducation qu'à des perſonnes qui ſoient capables de leur donner des lumieres dont ils ſe puiſſent ſervir pour ſe bien conduire & ne ſe point égarer, quand ils ſeront en place. Or pour donner ces lumieres, il faut les avoir. On ne doit donc pas ſe contenter de choiſir pour les enfans de diſtinction des gens qui ſçachent du Grec, du Latin, des Vers, de la Philoſophie, de la Theologie,

& qui ayent de la pieté & de la vertu ; mais on doit encor exiger d'eux qu'ils soient un peu versez dans l'usage du monde, qu'ils le connoissent, & qu'ils s'y puissent conduire sans y paroître avec un air ridicule, *Car tel Maître tel Disciple.* N'épargnez donc point l'argent pour avoir un Homme tel qu'il vous le faut. Aristippe disoit qu'il demandoit de l'argent pour instruire ses Disciples, *parce qu'on ne peut mieux l'employer.* Philostrate tourne à l'avantage de Protagoras, de s'estre fait payer par ceux qu'il instruisoit dans l'éloquence, (ce qui ne s'étoit point encore fait) parce qu'on fait plus de cas des choses qui ont coûté, que de celles qu'on reçoit gratuitement. Un Pere demandant un jour au même Aristippe, dont je viens de parler, combien il vouloit d'argent pour instruire son fils: Cent écus, luy répondit Aristippe. Cent écus, luy dit le pere, c'est beaucoup; comment je pourrois acheter un bon Esclave de ces cent écus. Il est vray, repartit Aristippe; *& ainsi* " *tu auras deux Esclaves ; sçavoir* " *ton fils & celuy que tu auras acheté.* "

6°. Qu'il ait non seulement la tes-

te biẽ pleine, mais encore biẽ faite. Un esprit mal-fait gâte toutes ses instructions par ses exemples, & rend en luy la science dangereuse plûtôt qu'utile.

7°. Qu'il soit vertueux. Il n'est pas necessaire de prouver ici que les Precepteurs doivent avoir de la probité & de la vertu; il n'y a personne qui doute de cette obligation. J'ajouteray seulement ce que dit Monsieur de la Motte-le-Vayer à un Pere qui venoit de choisir un Precepteur pour son fils. Il luy parle ainsi : „ Que les „ petits avis qu'on vous a donné de „ ses divertissemens, lorsqu'il étoit „ encore jeune, ne vous étonnent „ pas ; il n'y a point de gens plus ca„ pables de nous bien informer des „ chemins, que ceux qui s'y sont au„ trefois égarez. Considerez-le tel qu'il est, & non pas tel qu'il a été.

X I.

Donnez au Precepteur de l'authorité sur vos enfans : car s'ils connoissent qu'il n'est pas le maître, ils ne se soucieront point de ses reprimandes, ils riront de ses instructions : & afin qu'ils ne perdent point cette authorité, si vous avez des remontrances à luy faire, prenez si bien vos me-

sures, que vos enfans n'en sçachent rien.

XII.

Soyez persuadé, que quelque habile que soit un Maître, il ne peut rien faire de bon de certains esprits: *Terra nullam fertilitatem habenti nihil optimus agricola profuerit.* Le laboureur perd sa peine, quand il cultive une terre qui n'a aucune fertilité. Ainsi ne blâmez point le precepteur sans avoir premierement bien examiné sa capacité & sa conduite, & ne prenez pas aisément des pretextes pour en changer. C'est un fatalité assez ordinaire aux enfans qui changent de maîtres de changer aussi de methode, & de se voir la victime de la vanité, ou de l'interest, ou même de la maglinité de ceux qui viennent aprés les autres.

Quintil

XIII.

Agissez avec le maître de vos enfans d'une maniere qui les excite par vôtre exemple à avoir du respect pour luy. *Reverendum nomen sumit quisquis magistri nomen accipit.* Un Precepteur est un autre pere. *Naturâ tu illi pater es; consiliis ego.* L'Empereur Theodose choisissant Arsenius

Cassiodore. *Terence.*

pour étre Precepteur de son fils Arcadius, luy dit : *Vous serez plus son pere que moy*. Et comme un jour étant entré dans l'école, il eût veu Arsenius debout & Arcadius assis, il reprit Arsenius de ce qu'il ne se comportoit pas en maître. Arsenius luy faisant réponse, qu'il ne seroit pas bien-seant d'étre assis pour enseigner l'Empereur ; Theodose se mit en colere & ôta la marque d'Empereur à Arcadius, le faisant tenir la teste découverte devant Arsenius, & repetant plusieurs fois ces paroles, „ *Mon fils sera alors veritablement* „ *digne de l'Empire, quand il join-* „ *dra la pieté à la doctrine*. La con- „ duite de cét Empereur est bien differente de celle de certains parens qui ne mettent aucune difference entre leurs valets & celui à qui ils ont confié l'éducation de leurs enfans, qui traitent celuy-cy avec autant de mépris & de hauteur, que ceux-là ; qui les font même manger tous ensemble. Quel respect un enfant peut-il avoir pour son maître, quand il le voit mis au nombre de ceux qui sont employez dans les plus vils exercices de la servitude? Quelle honte pour

des parens de faire un valet déguisé maître de leur enfans.

XIV.

Ne soyez point trop doux, ny trop complaisant envers vos enfans, si vous ne voulez pas en faire ce qu'on appelle *Enfans gâtez.*

Blanda patrum segnes facit indulgentia natos.

Quelques reprimendes faites à propos par un pere font des impressions tres-fortes sur les passions d'un fils ; car : *Fulmen est cùm potestas habitat cum iracundiâ.* C'est un foudre que la colere jointe avec la puissance naturelle qu'un pere à sur ses enfans.

Ne les aimez point trop, c'est-à-dire, d'un amour qui vous engage à les flatter lâchement, à vous rendre méprisable par vos familiaritez, & à leur donner liberté de faire tout ce qu'ils voudront. Il y a de peres qui, pour avoir trop aimé leurs enfans, les ont enfin haïs à cause des desordres & des emportemens où ils sont tombez pour n'avoir pas été d'abord bien repris & bien corrigez, lorsqu'ils commettoient des fautes dignes de reprimendes. Si vous vous

familiarisez trop avec eux, ils ne se soucieront point d'obeïr à vos ordres, ny de suivre vos avis. Trois choses font perdre ordinairement l'authorité qu'un pere doit avoir sur son fils. 1°. Souffrir & dissimuler ses défauts 2°. Lui donner de mauvais exemples, & faire paroître devant lui des foiblesses & des passions. 3°. Rire avec lui & se rendre trop familier. Remarquez, que les enfans viennent à un certain âge, où il ne leur faut plus ny de caresses, ny de ris, ny de familiarité, quoy qui leur faille toûjours de l'amour; mais à cét âge-là c'est au fils à deviner que le pere l'aime, ce n'est pas au pere à le lui dire.

X V.

Ne vous infatuez point du merite de vos enfans de telle sorte que vous les produisiez dans les compagnies, comme des oracles dont vous voudriez qu'on écoutât avec estime, & admiration toutes les paroles. C'est le moyen de vous rendre vous-même ridicule en même tems que vous voulez les faire admirer. Mettez-vous bien dans l'esprit que tous ceux qui les écoutent, n'ont pas pour

eux des oreilles de pere comme vous.

Iusqu'à ce que l'enfant soit grand,
Faites le taire en compagnie :
Car rien ne donne tant d'ennuy,
Que d'écouter l'enfant d'autury.

Le Pere aveugle croit toûjours
Que son fils dit choses exquises ;
Les autres voudroient être sourds,
Qui n'entendent que des sottises ;
Mais il faut de necessité
Applaudir à l'enfant gâté.

Si l'on vous dit qu'il est bien né,
Qu'il est joly, qu'il est bien sage
Qu'on le caresse à vôtre nez,
N'en exigez pas davantage,
Faites-lui faire serviteur,
Et renvoyez le au precepteur,

Peres charmés de vos enfans,
Etant seuls prenez vôtre temps,
Pour joüir des plaisirs de pere ;
Mais en public en verité
Suspendez la paternité.

XVI.

Contribuez de vôtre côté autant que vous pourrez à leur avancement

dans les ſciences que vous voulez qu'ils apprennent. Pour cela exercez-les vous même, faites leur rendre compte de ce qu'ils auront appris, allez les voir travailler avec leur maître : Ces ſoins retiendront le maître & le diſciple dans leur devoir, ſi l'un & l'autre ſont d'humeur à s'en écarter.

XVII.

Faites beaucoup d'attention ſur eux, particulierement, quand ils commencent à s'introduire dans le monde ; Car la premiere choſe que font d'ordinaire la pluſpart des jeunes gens qui ſortent des études pour entrer dans le commerce de la vie civile, c'eſt d'apprendre le mal qu'ils ne ſçavoient pas, de s'en applaudir, & d'en faire vanité. Il ſemble qu'il y ait une eſpece de charme & d'enchantement attaché à la jeuneſſe. La raiſon eſt foible, les paſſions ſont vives, on a beaucoup de préſomption, beaucoup de repugnance à ce qui s'appelle contrainte ; on regarde un pere comme un cenſeur importun, ennemy de nôtre joye ; & ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'on ne profite point de l'experience d'autruy, quoi qu'on voye

Sentiment de pieté du P. Cheminais.

voye les vieux mondains dire avec les sage : *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* Vanité des vanités, tout n'est que vanité chacun se promet que le monde ne sera point tel à son égard, & qu'on sera privilegié. Il faut donc extremement veiller sur le passage que les enfans font d'un âge à un autre ; parce que quand ils commencent à se sentir, & s'évertuans, ils veulent se debarrasser de leurs pucerilités, ils se deconcertent, se defont & se gattent, pour ainsi dire ; (comme un grain se corrompt quand li est prest à germer) à moins qu'une main droite ne les sçache conduire. il faut traiter delicatement un oiseau qui muë, & garder avec précaution un fruit qui se nouë. Quand on entre dans le monde toutes les fautes qu'on y peut faire peuvent conduire à de grands malheurs, il n'y en a guetres qui soient petites, si l'on prend garde à leurs consequences Nôtre bonheur y dépend plus de nous mêmes que des autres. Nous y faisons nous mêmes nôtre bonne, ou nôtre mauvaise fortune.

Que c'est injustement que de nôtre malheur

Nous accusons toûjours, ou le Ciel
ou les hommes !
Helas ! malheureux que nous som-
mes,
Il n'en faut accuser que l'esprit ou
le cœur !

XVIII.

Faites connoître prudemment à vos enfans vos affaires quand ils seront avancez en âge, afin que vous vous attiriez leur confiance par une „ confiance reciproque. Monsieur Gassendi, dit dans sa Philosophie Morale : Les peres doivent de telle maniere admettre leurs enfans dans leurs conseils, qu'ils sçachent de bonne heure comment vont leurs affaires & quel train elles pourront prendre à l'avenir, de peur qu'ils n'en demeurent ignorans, & incapables d'en soûtenir le poids s'il arrive que le pere soit surpris de la mort ; C'est assurement une espece de jalousie fole & ridicule à des parens, que d'avoir de l'aversion à communiquer les affaires de la maison à leurs enfans comme s'il ne leur importoit pas de les sçavoir ; & c'est une lourde erreur à un pere & à une mere, de penser que ce soit là le moyen de mieux conser-

ver leur authorité ? car ils ne prennent "
pas garde qu'ils diminuent l'amour "
que les enfans ont pour eux, & que "
c'est leur donner occasion, sinon de "
souhaiter leur mort, du moins de la "
supporter un jour fort paisiblement. "
Il est vray qu'un pere doit toûjours "
se conserver en vénération dans l'es- "
prit de ses enfans, & comme on dit, "
dominer sur les siens jusques à la mort; "
mais ce respect se doit procurer de "
telle maniere, que l'amour se fasse "
paroître visiblement ; ce qui ne peut "
être, s'il ne leur fait connoître par "
ses actions, qu'il les aime veritable- "
ment, & qu'il fait tout pour eux ; & "
s'il ne sçait se conduire de telle sorte "
avec eux, qu'ils se reputent bien-heu- "
reux de se trouver enfans d'un pere "
qui est tout ensemble & le meilleur "
pere & le meilleur amy qu'ils eussent "
jamais pû souhaiter. Ces démonstra- "
tions d'affection sont d'autant plus "
nécessaires, que l'amour (comme on "
a de tout tems remarqué) ne va pas "
en remontant comme il fait en dé- "
cendant : c'est-à-dire que l'amour des "
enfans à l'égard des peres & meres n'est "
d'ordinaire pas si vehement que ce- "
luy des peres & meres à l'égard des en- "

„ fans comme si celui-ci étoit plus natu-
„ rel que l'autre. Montagne parlant sur la
„ même matiere de cét avis, dit en ces
termes selon le style & les expressions
libres qui regnent dans son Livre; C'est
folie & injustice de priver les Enfans
„ qui sont en âge, de la familiarité *rai-*
„ *sonnable* des peres, & vouloir main-
„ tenir en leur endroit une morgue aus-
„ tere & dédaigneuse, esperant par là
„ les tenir en crainte & obeïssance. Car
„ c'est une farce tres-inutile, qui rend
„ les peres ennuyeux aux enfans, &
„ qui pis est, ridicules. Ils ont la jeu-
„ nesse & les forces en la main, & par
„ consequent le vent & la faveur du
„ monde, & reçoivent avec mocquerie
„ ces mines fieres & tyranniques d'un
„ pere qui n'a plus de sang au cœur, ny
„ aux veines. Quand je pourrois me
„ faire craindre, j'aimerois encore mieux
„ me faire aimer. Il y a tant de sortes
„ de défauts en la vieillesse, tant d'im-
„ puissance; elle est si propre au mépris,
„ que le meilleur acquêt qu'elle puisse
„ faire, c'est l'affection & amour des
„ siens: Le commandement & la crainte
„ ne sont plus ses armes. Ce même au-
„ theur ajoûte icy. Feu Monsieur le Ma-
„ réchal de Monluc ayant perdu son

fils qui mourut en l'Isle de Madere, « brave Gentilhomme, à la verité, & « & de grande esperance, me faisoit « fort valoir, entre ses autres regrets, « le déplaisir & le creve-cœur qu'il « sentoit de ne s'être jamais communi- « qué à luy, & sur cette humeur d'une « gravité & grimace paternelle avoir « perdu la commodité de goûter & bien « connoître son fils, & aussi luy de- « clarer l'extréme amitié qu'il luy por- « toit, & le digne jugement qu'il fai- « soit de sa vertu : *& ce pauvre gar- « çon, disoit-il, n'a rien veu de moy « qu'une contenance refroignée & pleine « de mépris, & a emporté cette creance « que je n'ay sçeu ny l'aimer, ny l'esti- « mer selon son merite: A qui gardois- « je à découvrir cette singuliere affection « que je lui portois dans mon ame; n'é- « toit-ce pas luy qui en devoit avoir le « plaisir & toute l'obligation? Ie me suis « contraint & géné pour maintenir ce « vain masque, & ay perdu le plaisir « de sa conversation & de sa volonté « quant & quant, qu'il ne me peut avoir « portée autre que bien froide, n'ayant « jamais reçeu de moy qu'une rudesse, « ny senti que façon tyranique.* « «

XIX.

» Accoûtumez vos enfans à reflechir. Sans reflexion, on ne connoît point d'ordre, on ne sçait pas se conduire, on est dans un continuel danger de s'égarer & de se perdre *Mes enfans*, disoit un pere sage, judicieux, & qui sçavoit par une longue experience & par une attentive étude du monde, combien les reflexions & l'attention sont necessaires, *mes enfans, demandez-vous souvent à vous-mêmes : Qui m'a mis en ce monde? pourquoy y suis-je? qu'est ce que j'y fais? quand en sortiray-je? quel repos y ay-je? où iray-je au sortir? que voudrois-je avoir fait, quand je seray sur le point de le quitter.*

XX.

Ne les laissez pas manquer non-seulement du necessaire, mais même de quelque petit superflu pour leur procurer quelque divertissement selon leur âge, leur état, & leur inclination.

Reglez leurs plaisirs aussi-bien que leur étude & leur conduite dans les choses serieuses. Il faut faire plus d'attention sur eux dans le tems de leurs divertissemens, que lors qu'ils travail-

lent : J'en diray la raison dans la suite.

XXI.

Privez-les pour quelque tems des douceurs de la patrie, en les faisant voyager. On demandoit un jour à Aristippe en quoy un habile homme differoit d'un sot ; Qu'on les envoye, dit-il, hors de leur pays, & on le verra. Aristippe vouloit dire qu'un homme bien entendu, est beaucoup moins embarassé qu'un malhabile-homme, quand ils sont l'un & l'autre hors du lieu, où ils ont été élevez. Mais au retour ordinairement celuy qui est sot, revient habile, & celuy qui est habile revient encore plus habile qu'il n'étoit. Quand on est hors de chez soy, on se trouve obligé de se conformer à des coutumes differentes, de se précautionnner contre des gens qu'on ne connoît pas, de se passer de bien de choses qui accommodent, parce qu'on ne les trouve pas toûjours, & enfin de se ménager avec plusieurs sortes d'esprits qui sont étrangers, & par consequent avec qui on n'a aucune liaison de sang ni d'amitié ; tout cela donne à l'esprit une certaine habileté qu'il n'acquiert

Caract. nat. des hommes.

point dans ſon païs, où il a toutes ſes aiſes, où il voit preſque toûjours les mêmes perſonnes, où il vit toûjours ſelon les mêmes coûtumes, & où il a beaucoup d'amis, & de parens; le corps même trouve ſon compte dans les voyages, la fatigue l'endurcit & le rend moins ſenſible à la douleur, l'exercice le fortifie &le fait plus robuſte; il n'a plus cette delicateſſe que donne & entretient la tranquillité du païs natal: on doit auſſi avoüer qu'il y a des païs, où il n'eſt pas utile à toutes ſortes de perſonnes de voyager. Je ne conſeilleray jamais à un jeune homme d'aller en de certains païs où les plaiſirs regnent avec toute ſorte de licence & de liberté; on ne peut trop prendre de précautions là-deſſus pour la jeuneſſe, & cependant je remarque qu'on n'en prend pas aſſez, C'eſt pourquoy il arrive ſouvent que les jeunes gens qui ont fait ces ſortes de voyages, ſont d'ordinaire tres débauchez dans la ſuite de leur vie; ſont ſans application au travail, & fort incapables des charges qu'ils exercent, parce que la funeſte habitude qu'ils ont priſe dans les plaiſirs pendant leur jeuneſſe, leur

a tellement corrompu l'esprit, qu'il y en a peu qui détruisent cette corruption. Examinez le monde en faisant cette reflexion ; & vous trouverez qu'elle n'est pas sans fondement & sans preuves.

XXII.

Vous avez en qualité de pere de famille ces trois choses à éviter, 1°. Etablir vôtre famille par des injustices. 2°. La détruire par des excez. 3°. La corrompre par de mauvais exemples. Vous avez ces trois choses à faire. 1°. La regler avec prudence. 2°. La soûtenir avec honneur. 3°. L'entretenir avec œconomie.

XXIII.

Le dernier avis que l'on peut donner icy aux peres ; c'est de faire suivre ceux que l'on va donner dans la suites aux maîtres & aux enfans, parce que ce sont autant de principes sur lesquels on doit fonder la *belle Education*, qui fait le seul sujet de cét ouvrage.

Fin de la premiere Partie.



LA BELLE EDUCATION

SECONDE PARTIE.

AVIS

A ceux qui ont soin de l'éducation de la jeunesse.

I.

COMMENCEZ l'éducation des enfans qui sont confiez à vôtre conduite, par employer tous vos soins & toute vôtre adresse pour bien connoître leur esprit avant que de songer à mettre en usage aucuns moyens pour le former. Sans cette connoissance vous travaillerez en vain; le laboreur tâche de connoître les qualitez de la terre qu'il veut labourer, avant que de déterminer quelle semence il jettera. Une des

premieres choses que Quintilien (homme tres-habille dans ce qui regarde l'instruction de la jeunesse) conseille à un maître ; c'est de bien connoître le caractere de l'esprit, & l'inclination d'un enfant : *Tradito sibi puero, ingenium ejus imprimis, naturamque perspiciat.* Le même dit dans un autre endroit, que le jeu aide beau coup à acquerir cette connoissance: *Mores se inter ludendum simpliciùs detegunt.* Selon Vivés une marque qu'un enfant aura de l'esprit, c'est la facilité de compter & de calculer *Nihil æquè mentis aciem patefacit ut expedita supputandi ratio, & ingenii tarditas tarditate computationis arguitur.* Pour réussir dans ces moyens & dans plusieurs autres que vous pourrez trouver vous même, il faut que vous donniez à l'enfant la liberté de faire paroître son naturel, & que pendant ce temps là vous remarquiez) sans qu'il s'en apperçoive, & sans que vous paroissiez faire attention sur luy (ce qu'il fait, ce qu'il dit, ses desirs, ses empressemens, & de quelles passions il est agité. Sans cette liberté tout ce que vous remarquerez dans sa conduite ne sera d'ordinaire

que déguisement, contrainte & dissimulation.

Terence Andr. Act. I. Sc. I.

Nam antea,
Qui scire posses, aut ingenium noscere,
Dum ætas, metus, magisterque prohibebant?

Les enfans ont aussibien que les personnes avancées en âge, leurs adresses pour cacher ce qu'ils sentent, & ce qu'ils pensent.

II.

Fondez toutes vos instructions sur sur la pieté. Montrez aux enfans que le premier de tous leurs devoirs, c'est de rendre à Dieu ce qui lui appartient, & que s'ils ne s'acquittoient de ce devoir, il s'exposeront à sa haine & au mépris des hommes. Qu'ils ayent un profond respect & un ferme attachement pour leur Religiõ. C'est dans cette Religion que vous leur ferez trouver l'humilité qui leur est necessaire pour ne point présumer d'eux mêmes, les lumieres suffisantes pour leur faire connoître ce qu'ils sont, & les moyens dont ils auront besoin pour devenir ce qu'ils doivent être. Defiez-

vous du ſuccés de toute l'éducation que vous leur donnerez, ſi vous n'avez pas rempli leur eſprit de ſolides principes de religion Sans eux ils ne rendront ce qu'ils doivent à Dieu que par des mouvemens exterieurs,&forcés d'une politique humaine, ils ſe regarderont eux ſeuls dans tous les autres, & ne regarderont les autres que pour eux-mêmes, & par rapport à leur amour propre. La preſomption ſuivra l'idée que leurs flateurs leur donneront de leur merite imaginaire, la prévention, la bonne eſtime d'eux-mêmes. L'obſtination dans leurs opinions ſeront toutes leurs lumieres : enfin ils n'auront point d'autres loix que leurs paſſions. La Religion détruit tous ces deſordres, parce qu'elle regle également l'eſprit & le cœur.

Inſpirez-leur de l'amour de Dieu,de la crainte pour ſa juſtice, de la reconnoiſſance pour ſa miſericorde, de l'adoratiõ pour ſa puiſſance,de profonds reſpects pour ſa preſence, de la confiance en ſa bonté, & des deſirs de l'imiter dans ſa ſageſſe. Accoûmez les à avoir de la vénération pour tout ce qui regarde la Religion, comme les Livres de l'Ecriture ſainte, les Con-

ciles, les Traditions, les Ouvrages des Peres, les Decisions des Superieurs Ecclesiastiques, les Ceremonies, & enfin pour toutes les personnes consacrées aux Autels Qu'ils ne disputent jamais sans necessité sur les misteres & les points de la Religion, mais qu'ils croyent avec une foi simple, ferme, respectueuse; qu'ils reçoivent avec soumission & observent avec fidelité ce que l'Eglise enseigne & ordonne.

III.

Fortifiez par vôtre exemple toutes vos instructions, *Doce facienda & doce faciendo.* Apprenez en faisant, & apprenez des choses qu'on doit faire, *Vel non doceto, vel doceto moribus, hac ne trahens manu, repellas alterâ, verbis egebit, sancta qui facit, minus.* Ou n'enseignez pas, ou enseignez par vos mœurs, de peur qu'attirant d'une main, vous ne repoussiez de l'autre; plus vous agirez saintement, moins il faudra que vous parliez.

Instruisez-le d'exemple, & rendez le parfait
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

Vous devez rougir de honte, si vous détruisés par vos défauts les perfections que vous préchez aux autres. *Turpe est doctori cum culpa redarguit ipsum.* Voicy comme on parle à une femme qui se mêle de censurer la conduite des autres sans se mettre en peine de reformer la sienne.

En un lieu l'autre jour, où je faisois visite, *Misantr*
Je trouvai quelques gens d'un tres rare merite,
Qui parlant de vrais soins d'une ame qui vit bien,
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
Là vôtre pruderie & vos éclats de zele
Ne furent pas citez comme un fort bon modele.
Cette affectation d'un grave exterieur;
Vos discours éternels de sagesse & d'honneur,
Vos mines & vos cris aux ombres d'indecence,
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence;

*Cette hauteur d'estime, où vous étes
de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jettez
sur tous,
Vos Frequentes leçons & vos aigres
censures
Sur des choses qui sont innocentes
& pures:
Tout cela, si je puis vous parler
franchement,
Madame, fut blamé d'un commun
sentiment.
A quoy bon disoient-ils, cette mine
modeste?
Et ce sage dehors que dement tout
le reste!
Elle est à bien prier exacte au der-
nier point,
Mais elle bat ses gens & ne les
paye point.
Dans tous les lieux devots elle éta-
le un grand zele,
Mais elle met du blanc & veut pa-
roître belle:
Elle fait des tablaux couvrir les
nuditez,
Mais elle a de l'amour pour les rea-
litez.
Pour moy contre chacun je pris vôtre*

de fenſe ,

Et leur aſſuray fort que c'étoit médiſance ,

Mais tous les ſentiments combatirent le mien ,
Et la concluſion fut que vous feriez bien ,
De prendre moins de ſoin des actions des autres
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ;
Qu'on doit ſe regarder ſoy même fort long temps
Avant que de ſonger à condamner les gens ;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire,
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre au beſoin
A ceux à qui le Ciel en a commis ſoin.

On dit de l'exemple que Monſieur l'Abbé de la Trappe donne à ſes Religieux ; Il les fait prier , mediter , travailler & ſe taire; Il prie luy - méme , il medite , il travaille, & ſe taît. Prêcher bien , & vivre mal , c'eſt détrui-

re d'une main ce qu'on bâtit de l'autre. L'Orateur Gorgias faiſant une harangue aux Grecs pour les exhorter à vivre en paix les uns avec les autres : un de ſes Auditeurs lui dit tou-haut ; Vous étes bien hardi, Gorgias, „de précher la concorde au public,pendant que vous ne pouvez faire vivre „vôtre femme & vôtre ſervante en „paix l'une avec l'autre; Mettez-la paix „dans vôtre maiſon , avant que de pré- „tendre la mettre dans la Ville. Un en- „fant revenu des écoles de Platon étant tout ſurpris d'entendre ſon pere qui crioit en colere contre ſes domeſtiques , dit ; *Je ne vis jamais faire cela chez Platon.* On ne s'étoit pas contenté de lui parler dans l'école en faveur de la moderation , on lui en avoit donné des exemples ; & c'eſt ce qui cauſoit ſon étonnement. *Optima adoleſcentum aſſuefactio ad virtutem eſt , non monere multa, ſed ut qua mones in omni vita ipſe facere videaris.* C'eſt prendre un chemin bien long que de ne vouloir conduire que par la voie des preceptes ; Le chemin des exemples eſt bien plus court. Seneque dit là deſſus à Lucilius : *In rem præſentem venias oportet : Primùm quia*

homines amplius oculis quàm & auribus credunt; deinde quia longum iter est per præcepta, breve & efficax per exempla. Le chemin des preceptes est long ; parce que les enfans ont de la peine à les bien conçevoir quand on les presente à leur esprit, & à les retenir quand ils les ont conçûs.

Outre que nous avons un penchant naturel pour faire les choses qui nous sont défenduës, nous y sommes encore bien plus excitez par les mauvais exemples de ceux qui nous instruisent , s'ils ont assez d'imprudence pour nous en donner. Ces exemples nous touchent d'autant plus que nous avons plus de respect pour ceux qui nous les donnent. Enfin rien ne s'apprend avec plus de docilité que le mal.

Sic natura jubet, velocius & citius nos
Corrumpunt vitiorum exempla domestica, magnis
Tum subeunt animos autoribus. *Iuvenal. Sat. 14.*
. . . . . Dociles imitandis
Turpibus ac pravis omnes sumus,

Pour rendre vos remontrances utiles , détruisez donc en vous ce qui pourroit les détruire.

Seneque étoit Stoïque, ouy d'une vertu mâle;
Mais cinq millions d'or appuyoient sa morale,
Seneque franchement n'avoit pas tout le tort;
Car on peut bien à moins trancher de l'esprit fort,
Et des pauvres mortels déplorant les foiblesses,
Précher en Capucin le mépris des richesses;
Mais dans un tems fâcheux s'agit-il de souffrir,
Tous les causeurs outrez cessent de discourir.

Satyr ou reflex sur les Erreurs des hōmes.

Grande foiblesse, ou grande malice, de ne pas pratiquer le bien dont on conseille la pratique aux autres: C'est pourquoi on a raison de dire, *Dicta factis deficientibus erubescunt.* „ Vous pretendez que je vous croye, „ quand vous me conseillez la vertu, „ & il me paroît que vous ne vous „ croyez pas vous même. Comment „ voulez-vous que je sois persuadé „ que vous croyez ce que vous dites, „ puisque vos actions me convainquent „ que vous croyez le contraire? Est-ce

que vous avez dessein par vôtre conduite opposée à vos maximes d'augmenter le merite de ma foy ? En conseillant la vertu aux autres vous augmentez les raisons que vous avez de la pratiquer, que vous vous prouvez à vous même par ce conseil que vous en connoissez le merite : que vous sçavez l'obligation dans laquelle sont tous les hommes de la suivre, que vous n'ignorez pas les moyens de s'acquitter de cette obligation, & qu'enfin vous devez montrer par vôtre exemple la pratique de ce que vous conseillez de faire. Comment osez-vous pretendre engager par vos instructions à éviter le mal, pendant que par vôtre mauvais exemple vous l'enseignez à ceux qui l'ignorent, que vous le persuadez à ceux qui en ont horreur, & que vous le facilitez à ceux qui l'apprehendent.

Si tu veux me toucher, fais-moi connoître en toy.
Ce que par tes discours tu veux produire en moy.

Voilà les reproches qu'un enfant vous peut faire, si la conduite de vos

mœurs ne répond pas à la bonne éducation, que vous prétendez lui donner.

Mr. de Silvecane Iuvenal Sat. 2.

Il faut pour avoir droit sur les défauts
des autres ;
Qu'on ne puisse jamais nous accuser
des nôtres ,
Un homme qui va droit, peut rire du
boiteux ;
Le Maure du plus blanc doit souffrir
censure ;
Mais lorsque l'un & l'autre ont la même
figure ,
Treve d'insulte au malheureux.

Faites leur remarquer le plus d'honnêtes gens que vous pourrez, pour les exciter à imiter leur exemple. On a dit fort judicieusement, qu'il seroit à souhaiter, que les enfans crûssent que tous les hommes sont sages & sans défauts. L'idée du vice leur sembleroit beaucoup plus affreuse. Il n'est pas possible que celui qui croiroit être seul vicieux dans le monde, le fût long temps.

I V.

Quelques bons avis que vous donniez aux enfans ; quelques sages inf-

tructions que vous leur inspiriez pour regler leurs mœurs, quelques raisons que vous apportiez pour leur prouver qu'ils doivent avoir de l'aversion pour le vice & de l'amour pour la vertu, tenez pour assûré qu'une mauvaise societé peut empêcher & détruire l'effet que vous attendez de tous ces soins : rien n'est plus dangereux pour les jeunes gens que les mauvaises compagnies, parce qu'ils ignoreroient beaucoup de crimes, s'ils ne les voyoient commettre ; parce que l'exemple semble ennoblir le crime à leurs yeux & le rendre juste & licite ; parce qu'ils ont honte d'etre innocens parmy les coupables ; parce qu'ils ne rougissent point de commettre une faute qui est autorisée par l'exemple ; parce qu'il est difficile de respirer un air sain dans une maison infectée de peste ; parce qu'enfin voyant faire du mal par les autres, leurs tentations s'augmentent, leur pudeur s'éfface, & ils perdent ainsi l'impression juste & reglée qu'on a donnée à leurs esprits. Reflechissez sur cette Remarque. Les hommes abusent de la societé qu'ils ont les uns avec les autres, parce que c'est ordi-

nairement la gourmandiſe & la crapule qui aſſocient les homme avec les hommes. Les femmes abuſent de la ſocieté qu'elles ont les unes avec les autres, parce que c'eſt ordinairement la vanité, ou des bagatelles qui aſſocient les femmes avec les femmes. Les hommes & les femmes abuſent de la ſocieté qu'ils ont les uns avec les autres parce que c'eſt ordinairement l'impureté qui aſſocie les hommes avec les femmes.

V.

Veillez ſur eux avec attention juſques à ce que vous les voyez bien affermis dans la vertu. *Nos cùm arbuſta plantamus, tamdiu eis aquam infundimus quoaduſque ea in terra coaluiſſe videmus.* Ne les laiſſez point aller ſeuls ſans de grandes précautions ſur leurs mœurs. Les Romains avoient un ſi grand ſoin de l'éducation de leurs enfans, que lorſqu'ils les voyoient âgez de dix ans, ils ne les laiſſoient jamais ſortir, & leur ôtoient la liberté de courir par les places publiques; à cauſe que dans ces lieux plus de mauvais exemples que de bons ſe pouvoient preſenter à eux. *Vbi plus mali auribus & oculis hauriunt, quàm boni*

S. Gregoire.

boni. Les enfans qui ſortent d'un lieu ſûr, où ils étoient élevez innocemment, ſont comparez par Saint Auguſtin aux oiſeaux qui n'ont point encore de plumes & qui ſont en danger en ſortant de leur nid d'être foulez aux pieds de ceux qui paſſent leur chemin. Ayez pitié d'eux, mon Dieu, „ dit ce Pere, & envoyez vôtre Ange „ qui les remete dans leur nid, afin „ qu'ils y vivent juſques à ce qu'ils „ puiſſent voler. *domine miſerere, ne implumem pullum conculcent qui tranſeunt viam; & mitte Angelum tuum qui eum ponat in nido ut vivat donec volet.* Si vous avez à vous éloigner des enfans, que ce ſoit plûtôt pendant leur étude que pendant leur recreation, afin qu'ils courent moins de danger de ſe corrompre: car l'eſprit eſt bien plus diſpoſé aux deſordres dans le temps du divertiſſement, que lorſqu'il travaille à quelque ouvrage ſerieux qui demande toute ſon application.

VI.

Ne ſouffrez qu'aucuns miniſtres de voluptés les frequentent; rien n'eſt ſi dangereux auprés des enfans que ces gens qui ne font profeſſion que

de donner du plaisir; parce qu'ils s'attirent un tres-grand credit sur l'esprit, en même temps qu'ils corrompent leur cœur.

VII.

Eloignez d'eux tous les flateurs; parce que par leurs flatteries ils nourriront & entretiendront le mal que vous voudrés détruire. Tout Courtisan flateur ne songeant qu'à plaire aux grands qu'il sert, s'accommode indifferemment à toutes leurs inclinations.

Enfin on voit par tout que l'art des Courtisans,
Ne tend qu'à profiter des foiblesses des grands,
A nourrir leurs erreurs, & jamais dans leur ame
Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

Le proverbe Italien dit; Ceux qui vous caressent plus que de coûtume, ont envie de vous tromper.

Chi ti fa carezze più che non suole
O t'ha ingannato o gar ti vuole.

Les flateurs, dit Lucien, sont pires

que ceux qu'ils flatent, & font caufe par leur lâcheté de l'orgueil & de l'infolence des autres. Ce font eux qui corrompent leur modeftie par l'admiration de leur grandeur, & par la loüange de leurs richeffes ; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette fervitude volontaire, les Grands leur viendroient faire la cour eux mêmes, & les prieroient de contempler leur felicité, de peur qu'elle ne leur fût inutile. Aquoi ferviroient tant de mets fuperflus, s'il n'y avoit perfonne pour en gouter, veu que fouvent ils n'en goutent pas eux mêmes, & que l'abondance engendre le dégout ? à quoy ferviroient leurs grands palais, fi perfonne ne les venoit voir ? Car les chofes ne font pas fi confiderables par elles-mêmes que par l'eftime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'être heureux en les poffedant. Il faudroit donc, pour rabaiffer leur orgueil, oppofer le mépris à leur vanité, au lieu de les enorgueillir, comme on fait, par des fauffes loüanges.

VIII.

Gardez bien leurs oreilles & leurs yeux: car il ne faut qu'un mot, qu'un

petit propos, qu'une action déreglée pour leur faire des maux tres-difficiles à guerir. Dion Chrysostome se mocque dans une de ses harangues, des Atheniens qui mirent de l'or aux oreilles de leurs enfans, quand l'Oracle eût fait sçavoir que la felicité de leur état dépendoit de remplir ces mêmes oreilles de la meilleure chose qui fût au monde. C'étoit, dit Dion, de la science, du bon raisonnement, & des preceptes vertueux que l'Oracle vouloit parler, & qui sans difficulté, pouvoient bien plus contribuer au bonheur d'Athenes, coulés par l'oreille dans l'esprit de ses jeunes citoyens, que l'or ni l'argent, qui n'ont rien que d'abjet & de vil, étant comparés à des choses si excellentes. Juvenal dit dans sa Satyre 14[e]. Qu'au-
» cune parole trop libre ne se pronon-
» ce, qu'aucune action trop hardie ne
» se fasse dans une compagnie où il y a
» des enfans : que ceux qui vivent dans
» la débauche se retirent loin d'eux. On
» doit avoir de grands égards pour
» leurs tendres années.

Nil dictu fœdum visuque hæc limina tangat,

Intra quæ puer est. Procul hinc, procul inde puellæ
Lenonum, & cantus pernoctantis parasiti.
Maxima debetur puero reverentia.

IX.

De quelque qualité considerable que soit l'enfant que vous devez instruire, n'ayez point une timidité lâche. lorsqu'il s'agira de le reprendre. Les Grands naissent avec certaines délicatesses qui retiennent dans un timide respect ceux qui les approchent : On ne leur presente presque jamais des miroirs fidels. Avant qu'ils sçachent qu'ils sont hommes & qu'ils font des fautes, on leur apprend qu'ils ont des sujets, & qu'ils sont maîtres. La verité ne se peut montrer facilement aux enfans des grands, que pendant leur jeunesse & leur minorité. Elle disparoît d'ordinaire lorsqu'ils sont revétus de leur puissance, Si l'on n'employe bien ce jeune âge à leur instruction, il y a peu de remede dans le reste du cours de leur vie. Tout se passe dans le déguisement : tout ce qu'on leur dit n'est que proportionné à leurs passions. *M. Flechier.*

Leur autorité fait trembler ceux qui pourroient leur donner des avis aussi conformes à la raison, qu'oposés à leur conduite. On flatte les Grands, parce qu'ils peuvent faire de grands biens; on est timide devant eux, parce qu'ils peuvent faire de grands maux. Il est bien plus sûr de tâcher de meriter leurs bienfaits par des services honnêtes, plûtost que par de lâches complaisances, & de faire un fonds de probité qui empêche de craindre honteusement leur pouvoir. Pour vous, si vous êtes engagé par vôtre profession à instruire un Grand, montrez-luy sans crainte, en quoi consiste son devoir, comme à un disciple qui deviendra vôtre maître, il est vray; mais qui sçaura dans la suite, quand il sera plus judicieux & plus éclairé, vous punir, si vous lui avez laissé prendre des habitudes indignes de son élevation.

X.

N'accordez jamais rien à la colere, au dépit ou à l'opiniâtreté des enfans; si vous ne voulez pas les rendre insolens & indomptables. Si vous vous faites une habitude d'être trop complaisant envers ceux que

vous gouvernez, il viendra un jour que vous n'aurez plus assez de force pour leur montrer de la fermeté quand il sera necessaire, car à force de s'affoiblir par complaisance, on s'affoiblit par necessité.

XI.

Donnez-leur aussi-tôt qu'il commencent à faire usage de leur raison, des prncipes qui leur puissent être utiles dans toute la suite de leur vie. De même, dit Plutarque, qu'il faut dés la naissance dresser & former les membres du corps, afin que croissans ils soient droits & non pas contrefaits & tortus: Aussi faut-il dés le commencement de la vie donner une bonne forme aux mœurs, parce que l'ame étant dans cet âge, extremement tendre elle reçoit facilement toutes les impressions qu'on luy donne. La source & la racine de toute bonté & de toute prud'hommie, continuë le même Plutarque, est d'avoir été bien instruit pendant la jeunesse. Imitez les bons Jardiniers qui fichent des paux auprés des jeunes plantes pour les tenir droites. Plantez aussi de bons préceptes autour des jeunes gens, afin que leurs mœurs

prennent la droiture de la Justice & de la Vertu.

XII.

Appliquez toujours leur esprit à des bonnes choses, plûtost qu'a celles qui sont inutiles & indiferentes. Ils n'auront pas plus de peine pour apprendre celles là que celles-cy. Les „ Livres & les propos ne doivent point „ être de choses petites, sottes & fri-„ voles : dit Charron ; mais des cho-„ ses grandes, serieuses, nobles & ge-„ nereuses, & qui reglent les sens, les „ opinions, les mœurs; comme ceux qui „ font connoître la condition humai-„ ne, les branles & ressorts de nos a-„ mes, afin de se connoître, & de con-„ noître les autres. Aprenez leur ce „ qu'il faut craindre, aimer, desirer ; „ ce que c'est que passion, vertu ; ce „ qu'il y a de difference entre l'ambi-„ tion & l'avarice, la servitude, la dé-„ pendance la licence & la liberté : „ montrez-leur comment ils doivent regler les mouvemens de leur cœur, se réjoüir sans dissipation, s'atrister sans abattement, desirer sans inquietude, acquerir sans injustice, posseder sans orgueil, perdre sans douleur, se servir des choses de ce monde com-

me de moyens par un uſage fidel, ſans s'y attacher comme à leur fin par une paſſion dereglée; apprenez leur, à n'être point ſuperbes quelques applaudiſſemens qu'on leur donne, de quelques loüanges qu'on les couronne, parce que (comme vous leur repreſenterez) quelques jugemens avantageux qu'ils voyent qu'on faſſe d'eux mémes, on en fera une infinité de deſavantageux qu'ils ne ſçauront pas; parce que leurs défauts qu'ils ſe diſſimuleront, ou qu'ils ignoreront, ſauteront aux yeux d'une infinité de gens qui ne s'entretiendront d'autre choſe, qui ne les regarderont que par cet endroit; que peu ſeront touchés de ces pretenduës belles qualités dont ils ſe pourroient flatter; que les uns ne les verront ſeulement pas, les autres les regarderont avec froideur; ceux-cy n'y remarqueront que ce qu'elles auront de défectueux, & ceux-la ne ſongeront qu'a les défigurer, & à les obſcurcir. Ces enfans ſeront capables de toutes ces Inſtructions, & autres ſemblables, pourveu que l'on ait aſſez de prudence pour employer les moyens propres à les inſinuer dans leur ame. Il ne faut

pas plus d'esprit pour comprendre les beaux exemples de Valere Maxime & toute l'Histoire Greque & Romaine, que pour comprendre les Historiettes de Barbin, les Comedies de Poisson, les Avantures de Donquixotte, & autres livres semblables. L'enfant qui peut sçavoir combien il faut de points pour gagner au Hoc, combien il faut de triomphes, & combien il les faut joüer pour gagner à l'Ombre, pourra aprendre aussi facilement combien il y a eu de Rois & de Cesars à Rome, cōbien ils ont regné d'années, & les actions les plus considerables de leur regne. Il ne se faut pas trop défier de la portée & de la suffisance de l'esprit, mais il le faut sçavoir bien conduire & manier.

XIII.

Rendez leur l'esprit si droit si juste, & si équitable, qu'ils ne se laissent point surprendre par de faux raisonnemens. Cette droiture est une des qualitez les plus necessaires dans le commerce de la vie civile. Xenophon rapporte dans la Cyropedie, qu'Astiage ayant demandé compte à Cyrus de sa leçon, il lui dit qu'il a-

voit été tres - ſeverement châtié, parce qu'ayant été fait Iuge d'un different ſurvenu entre deux Jeunes hommes, dont l'un avoit une veſte trop longue pour ſa petiteſſe, & l'autre en avoit une trop courte pour ſa grandeur; il avoit été d'avis, pour les accomoder tous deux, qu'il falloit donner la plus longue au plus grand, & la plus courte au plus petit : mais que ſon Maître l'avoit repris, comme d'un jugement porté contre l'équité; parce que diſoit-il, il ne faut pas ſous pretexte d'accomodement & de bienſeance, ôter à une perſonne une choſe qu'elle poſſede legitimement, pour la donner à une autre à qui elle n'appartient pas. C'eſt ainſi qu'il leur faut faire un eſprit droit en toutes choſes, & leur donner de certains principes de juſtice, dont on ne doit jamais leur permetre de s'écarter, ſous quelque pretexte que ce ſoit.

XIV.

Accoûtumez-les à avoir dans leurs diſcours & dans leur maniere d'agir une franchiſe qui ne les expoſe point; une integrité qui les porte à rendre

à un chacun ce qui lui appartient ; une candeur qui attire la confiance des autres ; une douceur & une facilité qui les rendent accommodants selon la raison & la bienseance ; & une mod. stie qui les empêche de disputer avec hauteur ou avec opiniâtreté. Cette conduite leur sera d'une grande utilité dans le monde, dont l'étude & la science est tres necessaire pour la tranquillité de la vie comme on pourra en juger par la pluspart des avis suivans.

X V.

Ne leur donnez que de bons livres à lire & montrez- leur bien l'utilité de cette lecture. Les bons livres sont des maîtres qui nous instruisent sans verges & sans injures & sans aucun interêt. Si vous allez à eux ils ne dorment point, si vous les cherchez, ils ne se cachent point, ils ne font point de bruit, si vous manquez ; ils ne se raillent point de vous, si vous montrés de l'ignorance. *Hi sunt magistri qui nos instruunt, sine virgis & ferula, sine verbis & colera, sine pannis & pecunia : si accedis, non se abscundunt, non remurmurant si aberres, cachinnos nesciunt, si ignores.*

Riccard de Buri Chancelier d'Angleterre

XVI.

Ne leur faites lire aucunes fables, qu'aprés les avoir avertis que ce sont des histoires inventeés pour instruire & que vous ne leur fassiez ensuite tirer les instructions morales qui en sont la fin. Saint Thomas dit des fables : *Poëticæ fabulæ ideircò inventæ sunt, quia consilium illarũ erat ut mortales adducerent ad virtutis adeptionẽ ac vitii fugam. Ad quæ simplices homines meliùs repræsentationibus quàm rationibus adducuntur.* Ne leur contez pas indifferemment toutes sortes de fables, mais seulement celles qui peuvent contribuer à leur donner de bons principes pour leurs mœurs. Quoy qu'il soit tres-vray que de meme que les abeilles ne peuvent cueillir du miel sur des fleurs peintes, aussi est-il tres difficile de tirer du fruit des histoires que l'on sçait inventeés à plaisir. Cependant puisque l'usage a introduit une espece de necessité de lire les fables & d'en parler, il faut employer toutes sortes de moyens pour y faire trouver quelque utilité.

In Epist ad Timot. c. 4.

Platon défend dans sa republique

aux nourrices de compter toutes ſortes d'hiſtoire fabuleuſes aux enfans, afin de ne les pas accoûtumer à aimer le menſonge. Si vous étes obligé de leur faire lire les Poëtes de l'antiquité, prenez toutes les meſures poſſibles (ſans jamais vous en écarter) afin qu'ils les liſent de telle ſorte, qu'ils ne leur corrompent point l'eſprit. Il eſt bien fâcheux qu'on ait introduit, & qu'on entretienne une eſpece de neceſſité de faire cette lecture. Tous les Poëtes de l'antiquité ont imité Homere ; c'eſt à dire, celui qui a donné aux Dieux les défauts des hommes au lieu de donner aux hommes les perfections que doivent avoir leurs Dieux. Ces ſortes d'Auteurs ne ſont que des Hiſtoriens de la Religion corrompuë des Payens : on ne trouve dans leurs ouvrages preſque autre choſe que de recits hiſtoriques des paſſions les plus honteuſes, auſquelles ils pretendent que leurs Dieux ſe ſont abandonnés cependant on lit ces livres avec application, avec admiration & avec plaiſir ; on en fait la principale occupation de la jeuneſſe. Un jeune homme paſſeroit pour étre tres-ignorant, pour avoir perdu le

temps qu'on avoit destiné à ses études, si sortant du College il ne sçavoit pas que Jupiter a enlevé Ganimede, qu'il s'est changé en Taureau pour Europe, que Mars commettoit des adulteres avec Venus, pendant que les autres Dieux en rioient dans le Ciel, & mille autres impertinences, qui n'ont rien de recommandable qu'une erreur excessive, & une antique extravagance Que peut penser un jeune homme qui a la tete remplie d'histoires qui luy ont appris des adulteres, des incestes, des vengeances, & plusieurs bassesses, où sont tombés des Dieux que l'on honoroit, que l'on adoroit, que l'on craignoit ? On fait « faire aux jeunes gens de judicieuses « & prudentes reflexions sur ces de- « sordres, dira *Severins*. Je veux l'a- « voüer avec lui; mais voudroit-il bien aussi avoüer avec moy qu'il arrive souvent que ces jeunes gens oublient ces reflexions, parce qu'ils n'ont pas pris plaisir à les faire, à cause qu'elles ont un air trop ser eux pour la jeunesse, au lieu qu'ils conservent presque pour toujours la memoire de ses dereglemens, parce qu'ils les ont appris d'une certaine maniere histori-

que, qui a eu pour eûx de l'agrément. Ensuite attendés l'âge, *Severius*, & craignez la pratique. Mais quel remede peut-on aporter pour éviter ce danger; Demandez-le à ceux qui sont les Maîtres absolus des manieres d'enseigner les Sciences. Ce sont eux seuls que l'on suivra pour cette reforme, parce que eux seuls ont droit de l'apporter & de la faire mettre en pratique. On me dira que ma reflexion est inutile, qu'elle ne produira aucun effet. Je réponds que je ne seray pas trompé, je ne pretends rien en cette maniere; je souhaite seulement.

XVII.

» Donnez-leur de l'horreur pour ce qu'on appelle *Esprit sordide & interessé*; & vous-meme presentez-leur en vôtre conduite un noble exemple de desinteressement. Alcibiades voulant reconnoître les soins que son precepteur Socrates avoit pris pour son education, lui envoya un present tres-magnifique: Mais ce Philosophe le refusant avec generosité; dit en sa langue ce que signifient ces belles paroles, *Sua est Alcibiadi, nobis etiam sit nostra ambitio,*

Alcibiades dando, Socrates non accipiendo suam ostendit liberalitatem : Alcibiades a son ambition, je veux aussi avoir la mienne ; il fait voir sa liberalité en donnant, & moy je veux faire voir la mienne en refusant. Rare émulation ! Car,

On prend à pleines mains dans le siecle où nous sommes,
Et refuser n'est plus la vertu des Grands Hommes.

XVIII.

Reprimez tous les mouvemens de vanité que vous remarquerez en eux pour la noblesse de leur naissance ; mettez-leur cet avantage devant les yeux, afin de les exciter à le soûtenir par une conduite noble & digne de leur qualité. Un enfant d'une naissance élevée au dessus des autres n'a pas besoin de raisons pour lui faire croire ce qu'il est, il en est assez convaincu dés ses premieres années. Tout ce qui l'environne l'en persuade : mais il a besoin qu'on luy repete souvent ce qu'il doit être par ses mœurs pour soûtenir dignement ce qu'il est par sa naissance.

XIX.

Qu'ils soient bien fidelles à s'ac-

quitter de ce qu'lis doivent à leur parens ; c'eſt à dire, à leur rendre l'amour, l'honneur, le reſpect, l'obeïſſance, le ſecours dans leurs beſoins, la confiance & la déference à leurs conſeils & avis, la patience, s'ils ont à en ſouffrir quelque remontrance, quelque chatiment, ou même quelque injuſtice ; Et enfin tout ce que la nature & la religion leur demandent.

Voicy leur leçon.

Enfans ſongez toûjours d'où vient vôtre naiſſance.
Aimez avec reſpect, ſervez avec amour
Ceux de qui vous tenez la lumiere du jour,
Et du Seigneur en eux reverez la puiſſance.
S'ils ſont ſages & bons, leur joug vous ſera doux :
S'ils ſont prompts & fâcheux, ſupportez leur courroux ;
Imitez leur vertu : gemiſſez de leur vice
Pour eux de l'Eternel implorez le ſecours,
Et pour eux offrez lui vos cœurs en ſacrifice,
Afin qu'au dernier jour il prolonge vos jours.

X X.

Insinuez dans leur esprit beaucoup de respect pour les personnes âgées, afin qu'il sçahent profiter de leurs avis & de leurs instructions. Montrez leur que l'experience donne de la sagesse qu'il n'y a que la durée de plusieurs années qui produise cette experience, & qu'ainsi les jeunes gens n'ayant pas cet avantage, ils doivent, pour la sureté de leur conduite consulter & roire ceux qui le possedent.

X X I.

Faites toûjours vos remontrances à propos, afin qu'elles soient fructueuses. Choisissez pour cela le tems auquel vous jugerez que l'enfant en pourra faire son profit, vous donnent bien de garde d'imiter le Pedant, dont voicy l'histoire.

Dant ce recit je pretends faire voir
D'un certain sot la reõmtrance vaine.
Un jeune Enfant dans l'eau se laissa choir
En badinant sur les bords de la Seine
Le Ciel permit qu'un saule se trouva
Dont le branchage apres Dieu le sauva
S'étant pris, dis je, aux branches de ce saule,

Par cet endroit passe un Maître d'Ecole ;
L'Enfant luy crie ; Au secours, je peris.
Le Magister se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : ha le petit baboüin !
Voyez, dit-il où l'a mis sa sotise !
Et puis, prenez de tels fripons le soin.
Que les parens sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux, & que je plains leur sort !
Ayant tout dit, il mit l'Enfant à bord.
Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense ;
Tout babillard, tout censeur, tout pedant,
Se peut connoître au discours que j'avance :
Chacun des trois fait un peuple fort grand,
Le Createur en a beni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Aux moyens d'exercer leur langue ;
Hé, mon ami, tire moi du danger,
Tu feras aprés ta harangue.

Si vous voulez que vos repriman-

des ſoient écoutées & bien reçûës d'un enfant, ne les faites point dans vôtre premier mouvement, ni dans le ſien. Car, luy, étant trop préoccupé dans le ſien, & vous, luy paroiſſant trop paſſionné dans le vôtre, il n'écoutera rien; ou s'il écoute, ce ſera en donnant à tout ce que vous luy direz une interpretation contraire à vos intentions. Ce qui eſt cauſe que les Enfans profitent rarement des remontrances qu'on leur fait; c'eſt qu'ils s'apperçoivent que les Maîtres les reprennent plûtôt, parce qu'ils trouvent leurs fautes incommodes, que parce qu'elles ſont dangereuſes, & qu'ainſi ils ſont repris plûtôt par paſſion que par juſtice. *Max. ſur l'Educ.*

XXII.

Montrez leur, pour leur faire haïr le menſonge, que c'eſt un vice vilain; bas, contraire à la ſocieté civile, au commerce, à la bonne foy, un vice d'eſclave, d'ame lâche. Ne les expoſez point vous-même aux occaſions de faire des menſonges, par des manieres trop rudes & trop intimidantes.

XXIII.

Quelques méchans qu'ils vous pa-

roissent, ne vous rebutez point, mais redoublez vos soins, vôtre application, vôtre assiduité. La tendresse de l'âge vous doit faire esperer un heureux changement : *Nulla tam fera bellua quæ curâ non mansuescat, nullum tam agreste ingenium, quod institutione non mitescat, nulla arbor, quæ non tortuosa fiat, ac sterilescat, si cultura desit.* Tout le monde se fait d'ordinaire de la peine l'un à l'autre, petite ou grande ; comment cela ne seroit-il pas, puisque nous nous en faisons à nous mêmes ? il n'y a point de naturel si bien fait qui ne donne de la peine aux autres, Il n'y a point de naturel si heureux à qui les autres ne donnent de la peine, il n'y a point de naturel si bien reglé, qui ne se donne de la peine à soy-même.

XXIV.

Instruisez les plus pour le monde que pour l'ecole. Seneque s'est plaint autrefois que souvent les Maîtres avoient plus de soin d'apprendre à leurs Ecoliers à disputer dans les Classes, qu'à vivre dans le monde : *Non vitæ, sed Scholæ discimus.* Et Petrone ajoûte que ce qui fait que

les enfans qui sont Escoliers paroissent si sots, c'est que dans les Ecoles ils n'entendent & ne voyent rien de ce qui est en usage dans le monde. *Adolescentes in scholis stultissimos ideo existimo, quia ex iis quæ in usu habentur, nihil audiunt nec vident.*

N'avons-nous point à present quelque sujet de faire les mêmes plaintes? En effet, on ne songe d'ordinaire qu'à rendre les Enfans adroits dans l'art guerrier de l'Ecole, sans se mettre en peine d'éclaircir leur entendement, & de regler leur volonté pour l'usage de la vie civile; & tout cela, parce qu'on ne tend qu'à faire parade de sa profession: la pluspart des Maîtres ne craignant rien tant que de paroître douter de quelque chose, demeurer court, ou hesiter tant soit peu. Dans leurs disputes & dans leurs plus serieuses conferences, ils ne songent qu'à montrer quelque pointe ou subtilité d'esprit, plûtôt pour obtenir la victoire que pour instruire & en faire tirer de l'utilité aux autres; plûtot pour contenter adroitement de paroles leurs adversaires, que pour les satisfaire & se satisfaire

eux-mêmes par de bonnes raiſons ; Enfin plûtôt pour défendre les vûes de leur orgueil, que les intereſts de la verité. Auſſi voyons nous que preſque tous les Enfans qui ont été inſtruits par de tels Maîtres, ne font paroître qu'opiniâtreté, que preſomption, qu'enteſtement, & que faux raiſonnemens, quand ils ſortent de leurs Écoles pour entrer dans le commerce du monde ; & s'ils ne ſont aſſez heureux dans les commencemens pour trouver des perſonnes qui détruiſent en eux ces odieuſes qualités, ils ſont tout le reſte de leur vie inſupportables dans les compagnies, & jugés incapables d'exercer aucune charge, ni aucun employ qui demande de la teſte & de la conduite : Car, s'il eſt vray, comme remarque fort bien un ancien Auteur, que parmy les perſonnes qui ſe mêlent de travailler à des affaires, il n'y en a point de moins propres que *certains* Philoſophes ; jugez quelle conſequence nous devons tirer des jeunes gens dont je viens de parler : *At ego Philoſophos verbis tantùm ſapere animadverto, gerendis autem rebus dementes.* Qu'il y a de ſçavans, de châcun deſquels

Athenée

on

on peutdire avec verité :

Cet homme est un original,
Et sa doctrine est sans seconde ;
Il a de Perse & Iuvenal,
De Catulle & de Martial
Une intelligence profonde ;
Il entend tout, hormis le monde.

XXV.

Rendez-les autant que vous pourrez habiles dans le Morale, dans la Politique, & dans les belles Lettres; ces trois sciences sont necessaires à tous les honnêtes gens. La premiere regarde la raison; la seconde regarde la societé; & la troisiéme regarde la conversation. La Morale nous apprend à gouverner nos passions; avec la Politique nous reglons nôtre conduite dans la fortune; les belles Lettres polissent l'esprit, & donnent de la délicatesse & de l'agrément. Faites vous-même une étude particuliere de toutes ces sciences, afin de ne point porter le titre de Pedant que l'on donne à ceux de vôtre profession qui ne songent qu'à faire parade de Grec & de Latin.

XXVI.

Mettez-leur bien dans l'esprit, lors-

qu'ils seront en âge d'établissement que le plus necessaire de leurs études, c'est de sçavoir parfaitement bien ce qui regarde l'état dans lequel la Providence les aura mis, & qu'ils doivent être persuadés qu'un homme se peut vanter d'avoir fait toutes ses études, quand il sçait remplir son employ. Qu'ils sçachent en leur jeunesse les choses dont ils auront besoin dans leur vieillesse, c'est le conseil d'Agesilaüs, & c'est le conseil que tous les maîtres doivent donner, & que tous les enfans doivent suivre. Quoy que vôtre disciple soit peu éloigné de l'enfance, il faut le regarder en l'élevant, dans tous les differens degrés de son âge, c'est à dire, dans sa jeunesse, dans son âge viril, & même dans sa vieillesse; & ainsi tâcher de lui donner des richesses qui soient de mise pour tous lès états propres à ces differens âges. C'est à quoy tendent les avis que l'on donne aux Enfans dans la troisiéme partie de cét Ouvrage.

XXVII.

Tâchez d'obtenir d'eux qu'ils fassent plûtôt leur devoir par raison, que par la crainte des châtimens. Le bon homme Micion dit dans les Adelphes

de Terence que celui qui est contraint de faire son devoir par la peur qu'il a du châtiment, prend garde à luy pendant qu'il apprehende d'être découvert; mais que si on lui ôte cette crainte, il retourne aussi-tôt à son naturel. Sc. 1.

Malo coactus qui suum officium facit,
Dum id rescitum iri credit, tantisper cavet:
Si sperat fore clam, rursum ad ingenium redit.

XXVIII.

N'oubliez pas d'en faire de bons François, fideles à leur Prince, attachés d'inclination à leur patrie, portés à prendre les interests de leurs concitoyens. Mais il n'est pas necessaire de beaucoup insister sur cet avis; car on voit rarement un François s'écarter de ces devoirs. *Montagne.*

XXIX.

Pendant leurs études, donnez-leur du goût & de l'estime pour les sciences, & en même tems du mépris & de l'aversion pour l'ignorance; Dites-leur souvent, que

1° Socrate ne reconnoissoit qu'un seul bien & un seul mal dans le mon-

de, dont le premier étoit la ſcience, & le ſecond l'ignorance.

2°. Que les Grecs diſoient que les ſçavans voyoient le double des autres, & que l'ignorant ne voyoit goutte, lors même qu'il croyoit voir le plus clair.

3°. Qu'Ariſtote met la même difference entre un homme ſçavant & un ignorant, qu'entre un homme vivant & un homme mort; L'ignorance eſt l'image de la mort.

Inſtrue præceptis animum, nec diſcere ceſſes,
Nam ſine doctrinâ vita eſt quaſi mortis imago.

4°. Que ſelon un proverbe Arabique, un ſeul des jours d'un homme docte vaut mieux que toute la vie d'un ignorant,

5°. Que ce n'eſt pas (ſelon un autre proverbe Arabique) être ſi orphelin de n'avoir ni pere ni mere, que de ſe trouver ſans ſcience, & ſans erudition.

6°. Qu'Alphonſe Roy d'Arragon aſſuroit que ſes livres étoient ſes meilleurs conſeillers, & ceux qui luy plaiſoient davantage; parce que ni la

crainte, ni l'esperance ne les empêchoient point de luy dire ce qu'il devoit faire.

7°. Que l'Empereur Constantinus Ducas l'un des plus sçavans Princes qu'ait eû la nouvelle Rome, souhaitoit être plus connu par les Sciences que par sa Couronne *Vtinam ex disciplinis potiùs, quàm ex imperio cognoscerer.*

8°. Que la Science a cét avantage sur les richesses, que celles-cy ont besoin de quelqu'un qui les conserve & qui les fasse valoir : au lieu que la Science est le support, l'ornement & le prix de celuy qui la possede.

9°. Qu'un ignorant, outre le mépris qui l'accompagne, est si malheureux, qu'il n'a que de l'ennuy & du dégoût de luy-même quand il est seul; parce que son esprit n'ayant point été cultivé, n'a rien produit au dedans pour son entretien; ce qui fait que l'interieur de son ame luy paroît dans la solitude un desert affreux, & qui luy est presque insupportable; mais que sa disgrace n'est pas moins chagrinante quand il se trouve dans les compagnies qu'il a cherchées pour sortir des peines que luy donne la so-

litude, parce que ne ſoûtenant point la converſation avec honneur, l'entretien des gens plus habiles que luy l'afflige cruellement, de ſorte qu'on
M. L.V. peut dire qu'en ſortant de l'*Arabie* deſerte, il entre miſerablement dans le pierreuſe, trouvant preſque par tout matiere de chagrin pour luy. Quelles railleries ne fit-on pas il y a quelques années de ce Magiſtrat, qui ne ſçachant pas ſe bien exprimer en Latin, ne pût répondre que par ces mots à un compliment que des députez d'un fameux Corps luy firent en cette Langue: *Reddo gratias Univerſitati veſtræ, & ſi poſſum facere aliquid pro illa, faciam tres volontiers*? Et d'un autre, qui ayant été convié par quelque Docteur de Sorbonne pour aſſiſter à leurs paranimphes, ne pût, pour réponſe, tirer de ſa memoire & de ſon eſprit que ces paroles de ſes Heures: *Lætatus ſum in his quæ dicta ſunt nobis in domum veſtram ibimus.* Puis leur dit tout en
» colere; Une autre fois ne ſurprennez
» point la Cour? Quel chagrin de ne
» pouvoir dire un mot bien à propos, & d'être obligé de faire comme ce riche Romain qui avoit toûjours

avec luy des Sçavans à gages pour parler en sa place, lorsqu'il devoit parler luy-même!

10°. Mettez leur devant les yeux, pour les porter à estimer les Sciences, les exemples de tant de Princes qui les ont cultivées, & qui ont donné des témoignages de leur estime à ceux qui en faisoient profession; Salomon, Alexandre, & Cesar sont des exemples en cette matiere dignes d'être toûjours en leur presence. Le second Roy des Romains qui a plus que tous contribué à l'établissement de leur Empire, étoit si Philosophe, qu'il a passé pour Pythagoricien, quoy qu'il ait precedé Pythagore de deux siecles. Pericles, Alcibiades, & Epaminondas n'étoient pas moins Orateurs & Philosophes que Generaux d'Armée. Juba le premier Roy des deux Mauritanies se rendit plus considerable par ses études, que par son Empire. Annibal qui ne passe guere pour autre chose que pour Capitaine, sçavoit neanmoins, au rapport de Dion, les disciplines de la Grece; & composa en Grec une Histoire qu'il adréssa aux Rhodiens Robert Roy de Naples protestoit qu'il aimoit mieux *Pline l. 5.*

ses Livres que sa Couronne, & qu'il luy étoit plus doux d'étudier que de regner; & nôtre Roy Robert fût nommé par les Evéques assemblés
M.L.V. au Concile de Limoge, le plus docte de tous les Rois; l'Eglise chante encore des Hymnes & des Antiennes de sa façon. On attribuë des Livres à François premier, & à Charles neuviéme.

11°. Faites leur faire réflexion qu'il faut que les Sciences ayent de grands avantages, puisque tant de personnes âgées ont commencé fort tard à s'y adonner; la prudence & la sagesse que donne l'experience acquise par une habitude de plusieurs années les ayant excités à l'étude, parce qu'ils étoient persuadés qu'il est trés honteux de perseverer avec opiniâtreté
Ciceron dans l'ignorance: *Non enim parum cognoscere, sed in parum cognito stultè & diu perseverasse turpe est.* Il n'y a point de tems dans la vie auquel il ne soit honnête d'acquerir de la science, disoit Seneque allant fort vieux écouter avec assiduité un Philosophe dans sa Classe. Xenocrates étant fort âgé se mit à étudier la Philosophie, quoy qu'il se vît raillé par

Eudamidas, qui luy demandoit quand il se serviroit de la Sagesse, s'il commençoit si tard à la chercher. On railloit aussi Balde lorsqu'on le vid s'adonner fort âgé à l'étude de la jurisprudence, en luy disant qu'il seroit Avocat pour un autre siecle: *Sero venis, Balde; eris advocatus in alio sæculo.* Il ne laissa pas de continuer son entreprise avec tant d'application, qu'il se rendit comme tout le monde sçait, un des plus sçavans Jurisconsultes de son temps. Socrate voulut apprendre la veille de son dernier jour des Vers Lyriques de Stesichore qu'un musicien chantoit. Platon en expirant âgé de quatre-vingt-sept ans, avoit sous sa teste les sentences de Sophron. Saint Ignace Fondateur d'une des plus sçavantes Societés qui soient au monde, avoit trente-trois ans quand il se mit à l'étude, & n'acheva sa Grammaire qu'à trente-cinq ans dans Barcelone, d'où il passa dans l'Université d'Alcala. Tous ces exemples montrent qu'il y a eu de grands hommes qui ont été d'un sentiment bien different de celuy qu'exprima autrefois Mainard, quand étant fort vieux & admis au nombre des Academi-

ciens, il dit :

En cheveux blancs il me faut dōc aller
Comme un enfant tous les joirs à l'école,
Que je suis fol d'apprendre à bien parler,
Lors que la mort vient m'ôter la parole

Aussi faut-il regarder ces vers plûtôt comme une plaisanterie & comme un bon mot, que comme un veritable chagrin d'apprendre.

XXX.

Accoûtumez les, non seulement à estimer les Sciences, mais encore à estimer les Sçavans, leur faisant faire reflexion, que non seulement ceux qui sont habiles dans les Sciences, sont utiles dans le monde pour eux mêmes, parce qu'ils apprennent à connoître & à se conduire, & pour les autres, parce qu'ils leur apprennent les sciences ; mais encore parce qu'ils immortalisent, pour ainsi dire, les grands hommes, en relevant leurs actions pour en laisser la memoire à
L.4.od. 9. la posterité. Par exemple, dit Horace, il y avoit de grands Capitaines avant Agamemnon, mais parce qu'ils

n'ont point eu de Poëtes qui ayent chanté leurs grandes actions, ils sont tous plongés dans une nuit éternelle, sans qu'on donne une seule larme à leur mort. La valeur dont on ne parle point, n'a presque aucun avantage sur la lâcheté obscure & cachée.

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi : sed omnes illacrimabiles
Urgentur, ignòtique longa
Nocte ; carent quia vate sacro.
Paulùm sepultæ distat inertiæ
Celata virtus.

Portez-les à faire du bien aux Sçavans autant qu'il leur sera possible; & à ne point imiter la plupart des gens du monde, qui se contentent de donner des applaudissemens aux gens habiles, pendant qu'ils les laissent dans la misere, d'où ils pourroient les retirer par quelques petits secours, si tous ceux qui sont riches se mettoient en état de leur donner. C'est à cause de cette injustice qu'on exerce envers les gens de bien & les Sçavans, que la Fortune raille impudemment ainsi le Merite dans un dialogue.

Car ces titres d'honneur que vôtre or-

gueil nous cite ,
Sont des titres de pauvreté ;
Quiconque seulement est riche de merite.
Ne s'en trouve pas plus renté.

Tous les habilles gens n'ont pas une industrie aussi heureuse que celle dont se servit un Poëte , dont voicy l'histoire. Un pauvre Grec souhaittant tirer quelque liberalité de l'Empereur Auguste, luy avoit si souvent presenté des épigrammes, que le Prince importuné s'avisa pour s'en defaire , de le payer en même monnoie : il écrivit de sa propre main une épigramme Grecque , & la lui fit presenter quand il le vit venir à lui. Le Poëte l'ayant leue la loüa fort , & ensuite s'étant approché de l'Empereur , il tira quelques deniers qu'il lui offrit en disant ; „ Le present , Cesar , est indigne de „ vôtre grandeur , & de l'ouvrage „ dont vous m'avez honoré , je donnerois davantage si j'étois plus riche. Cette action fit rire ceux qui étoient à la suitte d'Auguste ; mais ce Prince ayant trouvé ce tour ingenieux,lui fit donner une grande somme d'argent.M.Sorbiere voyant que ClemẽtIX.l'estimoit beaucoup,sans avoir soin de sa fortune,disoit j'ay plus be-

ſoin d'une charrettée de pain que d'un baſſin de confiture ; on envoie des manchettes à un homme qui n'a point de chemiſe; qu'on m'envoye du pain pour manger le beurre qu'on me donne. Les pauvres habits d'un Sçavant ne contribuent pas peu à le rendre mépriſable.

Ne voit-on pas que ſous un vieil habit
La ſcience pert tout credit ?

Juvenal de Silvec Sat. 7.

Ipſe licet venias Muſis comitatus, Homere,
Si nihil attuleris, ibis, Homere, foras.

Que de Sçavans ont ſujet de dire,

Tout le monde me veut du bien ;
Chacun me dit que j'en merite ;
Moy même je le dis, ſans faire l'hypocrite ;
Mais la fortune n'en croit rien !

Mr. Le Païs dans ſon portrait

Juvenal ſe plaint avec indignation de la dureté envers les Sçavans; Voicy ce qu'il dit à un d'eux : Fermez vos livres, laiſſez-les manger aux vers, quittez la plume & le crayon; effacez ces belles deſcriptions de combats que vous avez écrites avec tant de peine; ne ſoiez point plus long-tems dans

une chambre à preparer un Poëme grand & merveilleux, puiſque toute vôtre recompenſe ne ſera qu'une couronne de lierre, & tout au plus une ſtatuë, où la poſterité verra combien la faim & la Poëſie vous ont rendu maigres. Il n'y a point à eſperer autre choſe aujourd'huy. Un riche avare ſçaura vous admirer, vous donner mille louanges, comme les enfans ont coûtume d'admirer un paon; mais il ne vous donnera rien.

Aut claude, & poſitos tinea pertunde libellos.
Frange, miſer, calamos, vigilatàque prælia dele,
Qui facis in parvâ ſublimia carmina ſellâ,
Vt dignus venias hederis & imagine macra.
Spes nulla ulterior: didicit jam diaves avarus
Tantùm admirari, tantùm laudare diſertos,
Vt pueri junonis avem.

XXXI.

Faites-leur voir, ſelon la portée de leur eſprit, quelque fin à la quelle ten

dent les Sciences qu'ils étudient, afin qu'ils ne s'imaginent pas que leur étude soit une chose inutile.

XXXII.

Expliquez-vous le plus nettement que vous pourrez en les instruisant. Pour vous porter à cette netteté, faites reflexion que les enfans ont peu de jugement & tres-peu d'attention.

Instruisez-les de vive voix autant qu'il vous sera possible; cette maniere les rends plus attentifs, & fera plus d'impression sur leur esprit. A cét âge le plus grand fruit se récueille en écoutant. *His ætatibus omnis in audiendo profectus est.* Quintil

XXXIII

Ne negligez point de les fortifier dans les principes des Sciences que vous leur apprendrez, ce sont des fondemens sur lesquels il faut necessairement que vous bâtissiez vos instructiõs, si vous voulez qu'elles soient utiles. *Hæc fundamenta nisi fideliter jeceris quidquid superstruxeris corruet.* Quintil

Il ne faut pas dit le même Quintilien, negliger les principes des Sciences sous pretexte que c'est peu de chose en comparaison de ce qui doit sui-

vre; car ſans ces petites choſes, vous vous ne parviendriez pas aux grandes.

XXXIV.

Interrogez- les ſouvent, faites les opiner, raiſonner & dire leur avis ſur ce qui ſe preſente. On ne ſuit pas ordinairement ce Conſeil: Car la plupart des maîtres parlent toûjours ſeuls, enſeignant avec authorité, & verſant dans la tête de leurs diſciples, comme dans uns vaiſſeau immobile & ſans action tout ce qu'ils veulent. Méchante conduite. Il faut reveiller & échaufer (pour ainſi dire) leur eſprit par des demandes, les faire opiner les premiers. Si, ſans leur donner matiere & occaſion de parler, on leur parle tout ſeul, c'eſt choſe perduë, ils ne feront aucun profit, parce qu'ils penſeront n'être pas de l'*ecot*, dit Mr. Charron dans ſa Sageſſe, ils ne prêteront que l'oreille, & avec beaucoup de negligence : ils ne ſe piqueront pas, comme ils feroient s'ils ſe croyoient être de la partie. Ce n'eſt pas aſſez de leur faire dire leurs avis, il leur faut toûjours faire rendre comte de leurs ſentiments afin qu'ils ſoient attentifs à ce qu'ils diront ; & pour les encourager, témoignez donner

quelque approbation à leur discours. Les demandes que vous leur ferez ne doivent pas tant être de choses de science & de memoire, que de choses de jugement, c'est pourquoi tout pourra servir à cet exercice, vous ne manquerez point d'occasion de pratiquer cét avis. La sottise d'un laquais, la malice d'un page, la naïveté d'un païsan, une nouvelle qu'on debite, un propos de table; enfin toutes les plus petites choses vous y pourront servir; car les fonctions du jugement ne consistent pas à traiter de choses grandes, sublimes & élevées; mais à estimer avec discernement, & à donner des resolutions justes sur quelque sujet que ce soit. Ce n'est pas assez de sçavoir de beaux traits d'histoire, il faut outre cela sçavoir raisonner dessus. Ce n'est pas assez de sçavoir que Caton d'Utique se donna la mort pour n'être pas en danger de tomber entre les mains de Cesar; que Porcie ayant appris la mort de son Mary Brutus, s'etouffa avec des charbons ardens: Ce n'est pas assez, dis-je, de sçavoir mille autres histoires dont la memoire s'enrichit; il faut encore

pas sçavoir, c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droitement on en dispose sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Facheuse suffisance qu'une suffisance pure livresque, je m'attends qu'elle serve d'ornement non de fondement, suivant l'avis de Platon qui dit, la fermeté, la loy, la sincerité, être la vraye Philosophie, les autres sciences, & qui visent ailleurs n'être que fard: je *voudrois que le Paluel ou Pompée ces bons danseurs de mon temps, nous apprissent des capriolles à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent instruire nôtre entendement sans l'ébranler: ou qu'on nous apprît à manier un cheval, ou une pique, ou un luth, ou la voix sans nous y exercer: comme ceux cy nous veulent apprendre à bien* juger, *& a bien parler, sans nous exercer à parler ny à juger.*

XXXV.

Mettez-les dans l'habitude de parler correctement. Qu'ils liment, pour ainsi dire, leurs paroles, avant que de les prononcer : *Omne verbum priùs veniat ad limam quàm ad linguam.* La bonne expression donne à

tout ce qu'on dit une certaine grace, qui contribuë beaucoup à procurer une attention favorable. Dites leur souvent avec Mr. Pavillon.

Fuyez dans vos discours l'enflure & la bassesse,
Qu'ainsi qu'en vos habits rien n'y soit affecté.
Qu'une noble simplicité,
En fasse l'ornement, la grace & la richesse.

Horat. art. Poet

Accoutumez-les à penser juste; si vous voulez qu'ils parlent, & qu'ils écrivent correctement.

Scribendi rectè, sapere est principium & fons.

XXXVI.

Enseignez avec ordre, avec regle, & avec methode. *Ordo est perfectio rerum.* Que vos regles soient courtes & aisées : il faut un chemin court, uni & aisé pour ceux qui commencent à marcher, afin qu'ils puissent arriver aux sciences : *Via opus est incipientibus, sed ea plana, & ad ingrediendum expedita. Quidquid præcipias, esto brebis.*

XXXVII.

Apprenez-leur comment il faut

étudier ; c'est un des plus grands profits que les enfans puissent tirer des instructions qu'on leur donne, & qui leur sera de la plus grande utilité, quand étant plus avancez en âge & ayant plus de jugement pour connoître l'avantage des sciences, ils s'y adonneront selon l'état dans lequel ils seront engagez. Dans les classes, dit un Auteur moderne, on ne fait que commencer à apprendre comment il faut étudier; c'est pourquoi, selon Seneque, il ne faut y demeurer qu'autant de tems que l'esprit n'est pas capable de plus grandes choses. *Tandius istis immorandum est, quandiu nihil agere animus majus potest.*

M. Pon-Prin-cesse-tier. *Quest. d'une*

XXXVIII.

Cultivez beaucoup leur memoire. M. l'Abbé du Pille homme d'une profonde érudition, d'une belle literature, & qui avoit toutes les qualités necessaires pour être agreable dans les compagnies, disoit qu'on doit traiter en esclave la memoire des enfans : c'est - à - dire, ne luy point donner de repos, la tenir toûjours dans la contrainte & dans l'exercice. C'est l'exercice qui la rend sûre

& fructueuse : sans cela ils ne seront jamais veritablemeut sçavans. Les Poëtes ont feint que Mnemosine, c'est-à-direla Memoire, étoit la mere des Muses, pour nous apprendre qu'il faut la regarder comme la mere des sciences.

XXXIX.

Qu'ils soient reglés dans leur étude. L'ordre leur fera une certaine habitude qui rendra leur application moins penible.

XL.

Qu'ils ne passent point de jour, sans faire, s'il se peut, quelque chose qu'il ait relation aux sciences, qu'ils apprennent. Apelles ne laissoit passer aucun jour qu'il ne tirât quelque ligne pour s'entretenir toûjours dans l'exercice de son art. L'esprit n'a pas moins besoin d'aliments continuel que le corps pour le bien entrenir. Si on n'avance dans l'étude; on recule. *Qui non proficit, deficit.* Comme il arrive à ceux qui vont contre le cours de l'eau; s'ils s'arrétent ils descendent : *Eis non progredi, est regredi.* En suivant cet avis, on se procure deux avantages; le premier c'est qu'on

s'accoûtume au travail ; le second c'est qu'on fait toûjours quelque progrés vers la perfection qu'on recherche, car on avance toûjours en travaillant. *Nemo reperitur, qui sit studio nihil consecutus.* Quintil

XLI.

Facilitez-leur les sciences le plus que vous pourrez. Saint Ierôme conseilloit à la Dame Læta de faire graver les lettres de l'alphabet sur des échets de bus, afin d'aprendre à lire à sa petite fille en la divertissant, *Vt lusus ipse sit eruditio.* Donnez-vous de garde de leur rendre l'étude odieuse par des manieres rebutantes. *Id imprimis cavere oportebit, ne studia qui amare nondum potest, oderit.* Les Sciences ont des difficultés qui les rendent assez penibles: *Radices scientiarum amaræ*, sans que vous y ajoûtiez de nouveaux des agrémens selon sa coutume : *C'est grand cas que les choses en soient là en nostre siecle, que la Philosophie soit jusques aux gens d'entendement un nom vain & fantastique, qui se trouve de nul usage & de nul prix par opinion & par effet je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi les avenuës. On* Quintil

» *a grand tort de la peindre inaccessi-*
» *ble aux enfans & d'un visage renfroi-*
» *gné, sourcilleux & terrible : qui me*
» *l'a masquée de ce faux visage pâle &*
» *hideux ? Il n'est rien plus guay, plus*
» *gaillard, plus enjoué, & à peu que je*
» *ne die folatre, elle ne préche que feste*
» *& bon temps : une mine triste & tran-*
» *sie montre que ce n'est pas là son giste.*
» *Demetrius le Grammairien rencon-*
» *trant dans le Temple de Delphes une*
» *troupe de Philosophes assis ensemble,*
» *il leur dit : Ou je me trompe, ou à vous*
» *voir la contenance si paisible & si gaye,*
» *vous n'etes pas en grand discours avec*
» *vous. A quoy l'un d'eux Heracleon le*
» *Megarien repondit : C'est à faire à*
» *ceux qui cherchent le futur du verbe*
» Βάλλω *à double* λ, *ou qui cherchent la*
» *derivation des comparatifs,* χεῖρον
» βέλτιον, *& des superlatifs* χείριστον
» βέλτιστον, *qu'il faut rider le front, s'en-*
» *tretenant de leur science : mais quant*
» *aux discours de Philosophie, ils ont*
» *accoûtumé d'égayer & réjoüir ceux qui*
» *les traitent, non les refrogner & con-*
» *trister... La plus expresse marque de*
» *la sagesse, c'est une rejoüissance con-*
» *stante. Son état est comme des choses*
» *au dessus de la Lune, toûjours serain.*

Au

"*Au lieu de convier les enfans aux let-*
"*tres, on ne leur presente qu'horreur*
"*& cruauté. Ostez-moy la violence &*
"*la force, il n'est rien, à mon avis, qui*
"*abâtardisse & étourdisse si fort une na-*
"*ture bien née. Si vous avez envie qu'il*
"*craigne la honte & le châtiment, ne*
"*l'y endurcissez pas; Endurcissez-le à*
"*la sueur & au froid, au vent & au*
"*Soleil, & aux hazards qu'il luy faut*
"*mépriser; Ostez-luy toute molesse & de-*
"*licatesse au vêtir, au coucher, au man-*
"*ger & au boire : Accoutumez le à*
"*tout : Que ce ne soit pas un beau gar-*
"*çon & dameret, mais un garçon vert*
"*& vigoureux enfant, homme vieil ;*
"*j'ay toûjours crû & jugé de même; mais*
"*entr'autres choses cette police de la plus*
"*part de nos colleges m'a toûjours de-*
"*plû. On eust failli à l'avanture moins*
"*dommageablement s'inclinant vers*
"*l'indulgence. C'est une vraye geaule de*
"*jeunesse captive, on la rend débau-*
"*chée l'en punissant avant qu'elle le soit.*
"*Arrivez-y sur le point de leur office,*
"*vous n'oyez que cris & enfans suppli-*
"*ciez, & de maîtres enyvrez de leur*
"*colere. Quelle maniere pour éveiller*
"*l'appetit envers leurs leçons à ces ten-*
"*dres ames craintives, de les y guider*

,, *d'une troigne effroyable, les mains ar-*
,, *mées de foüets* ! Mais c'est assez laisser parler Montagne sur cette matiere; j'ajoûterai icy, que plus on a d'esprit plus on doit faire cette attention en enseignant; c'est de songer à s'accommoder à l'intelligence des enfans, qui étant de petite étenduë & soûtenue de tres peu d'application, demande des manieres aisées, insinuantes, persuasives, secourables pour être facilitée dans les operations ; la force, la violence, doit être toûjours le pis-aller des maîtres envers ceux qu'ils instruisent.

XLII.

Qu'ils soient moderés dans leur étude, afin que la trop grande assiduité & la trop violente application ne nuisent pas à leur santé. Les Precepteurs ont rarement besoin de prendre cette précaution. Les enfans sont si dissipés, & si portés au plaisir, que leurs maîtres sont plûtôt obligés à les exciter à l'étude qu'à les en retenir.

XLIII.

Poussez-les à étudier par les moyens que vôtre prudence jugera les plus propres pour leur humeur. Saint Au-

gustin parlant de ses études dit dans ses Confessions, que quelque aversion qu'il montrât pour l'application à l'étude des lettres, on ne laissoit pas de l'y pousser, & que l'on avoit raison, parce que si on l'eût abandonné à sa paresse, il n'auroit rien appris. *Me in litteras urgeri oderam, urgebar tamen non enim discerem, nisi cogerer.* Il ajoûte qu'on se servoit de trois moyens pour le porter à l'étude; sçavoir des loüanges qu'on luy faisoit desirer, de la honte & du blâme qu'on luy faisoit fuïr, & de la rigueur des châtimens qu'on luy faisoit craindre: *Præmio laudis, dedecoris, vel plagarum metu proponebatur mihi, ut discerem.* Excitez-les à étudier par quelques recompenses conformes à leur inclination. Les maîtres se servoient de ce moyen du tems d'Horace.

Pueris dant crustula blandi,
Doctores, elementa velint ut discere
prima.

XLIV.

Meslez dans leurs études quelque varieté également utile & aisée pour les rendre moins fatigantes. Ils se

jouëront avec les choses faciles, & se delasseront de la peine que d'autres plus serieuses leur auront auparavant donnée: De même que les laboureurs rafraichissent leurs terres en changeant la graine qu'ils y sement, sans les laisser inutiles: Aussi les objets differents & les meditations diversifiées ont souvent le pouvoir de reparer les forces de l'ame & de remettre en vigueur un esprit fatigué: le changement de travail est une espece de repos. Diversifiez leurs plaisirs & les tems ausquels vous leurs permettrez d'en prendre; car le plaisir qui se presente toûjours d'un ordre si égal lasse aisement, & devient comme une *corvée*. La varieté a toûjours quelque chose d'agreable, on aime mieux faire successivement plusieurs choses que de faire long-tems la même. En faisant long-tems une même chose, on peut la faire bien; mais ordinairement on ne la fait pas avec plaisir. L'esprit étant toûjours occupé des mêmes objets n'y trouve point l'agrément de la nouveauté, & se dégoûte. Dans la varieté il se presente plus de matiere pour exercer sa capacité; il s'étend, pour ain-

Remarques critiques.

ſi dire, davantage ; il fait de nouvelles découvertes, il n'eſt point comme empriſonné dans un même ſujet ; enfin il rencontre une certaine liberté qui luy fait du plaiſir. C'eſt pour les mêmes raiſons qu'il eſt neceſſaire que l'eſprit prenne quelque divertiſſement aprés un long travail.

XLV.

S'ils ont de la peine à apprendre ce que vous leur enſeignez, conſolez-vous par l'eſperance que vous devez avoir, qu'en recompenſe ils retiendront pour long-tems ce qu'ils auront appris. C'eſt une table de cuivre, où l'on grave, il eſt vray, avec beaucoup de peine ; mais qui conſerve auſſi beaucoup plus long-tems ; que celle de bois, ce qu'on y écrit. On peut encore comparer avec Quintilien ces ſortes d'eſprits aux vaſes qui ont le col étroit & l'entrée fort petite ; la liqueur y entre, à la verité, avec beaucoup de difficulté, mais l'on a enſuite cette ſatisfaction, qu'elle ne ſe répand pas facilement, & qu'elle ſe conſerve mieux qu'en d'autres. Les Compagnons d'étude de Saint Thomas d'Aquin voyant qu'il étoit extremement tardif & lent à

apprendre, l'appelloient *le bœuf muet*, mais leur maître Albert le Grand remarquant quelque chose d'extraordinaire dans son esprit, dit que ce bœuf meugleroit un jour si haut, que tous les Sçavans s'en étonneroient. Cette prédiction fut verifiée dans la suitte, puisque ce Saint est devenu un si grand homme, que ses sentimens servent de regle & de principes dans la plus noble & la plus sainte de toutes les Sciences. Un grand Pape a dit de sa Somme Theologique, qu'il y a autant de miracles que d'articles. *Tot miracula, quot articuli.*

Pour avoir patience en voyant leur lenteur & leur peu d'avancement dans les Sciences, ressouvenez-vous toûjours que vous instruisez des enfans qui n'ont pas encore le jugement formé, qui ne peuvent avoir une application aussi forte & aussi judicieuse que vous, & enfin qu'ils ne sçavent rien. Souvent les maîtres s'oublient qu'ils parlent à des ignorans. C'est cét oubli qui est d'ordinaire cause des emportemens injustes des maîtres contre ceux qu'ils instruisent. *Xenonte* avoit une patience éga-

lement douce & utile pour de jeunes enfans, à qui il apprenoit la langue Latine; mais pourquoy avoit-il cette patience? C'est que luy-meme étudioit l'Algebre, & qu'il jugeoit par la peine qu'il avoit à comprendre cette ſcience de celle que ces jeunes enfans avoient à apprendre ſon Latin, & par la patience qu'avoit ſon maître envers luy, de celle qu'il devoit avoir envers eux; Car il ſe perſuadoit (& il avoit raiſon) que le Latin étoit un Algebre pour ſes diſciples. On voit peu de maîtres qui obſervent cette conduite; auſſi voit-on que preſque tous les écoliers regardent ceux qui les enſeignent comme de petits tyrans qui demandant l'impoſſible, ne laiſſent pas de punir, ſi on ne fait ce qu'ils demandent.

XLVI.

Ou ne ſoyez point Precepteur, ou ne vous ennuyez pas de leur repeter ſouvent la même choſe. Sans les repetitions, vos preceptes ne feront aucune impreſſion ſur leur eſprit Ces repetitions ne vous rejoüiront pas, il eſt vray; mais il ne s'agit pas icy d'avoir du plaiſir, il s'agit ſeulement de faire vôtre devoir, c'eſt-à-dire de

fomer l'esprit de ces enfans, d'éclairer leur jugement, de fortifier leur memoire, de regler leurs mœurs; & puisque cela ne se peut faire sans de frequentes repetitions, ne vous lassez point d'en faire.

XLVIII.

Ayez soin que vos disciples sçachent mieux les choses que d'en sçavoir *plus* que les autres. Sçavoir plusieurs choses sans les sçavoir bien, est plustôt un embarras pour rendre l'esprit confus, qu'une lumiere pour l'éclairer.

XLVIII.

Dites-leur bien qu'ils ne se doivent point laisser trop prevenir par l'authorité des autres dans les Sciences humaines. Qu'ils examinent, qu'ils raisonnent, qu'ils choisissent, & s'ils ne sçavent pas choisir, qu'ils doutent: c'est le meilleur & le plus seur. *S Eur.* Ce n'est que dans la foy qu'il faut jurer sur les paroles du maître; montrez leur qu'ils se doivent rendre à la verité malgré leurs reflexions & leurs raisonnemens contraires, s'ils ne veulent pas être aussi ridicules que De- *Theatr. Philos.* mocrite, dont voicy l'histoire. Democrite ayant un jour mangé une

figue qui avoit le goût de miel, il demanda à sa servante où elle l'avoit achetée; elle luy nomma un certain verger où elle assura qu'on l'avoit cueillie. Luy se levant aussi-tôt de table, luy commanda de le mener promptement dans ce verger. Sa servante étonnée de cet empressement luy en demanda le sujet; C'est, luy dit-il, qu'ayant veu ce lieu, je feray ensorte de trouver par ma science, & par mes raisonnemens la cause de la douceur de cette figue. Sa servante se prenant à rire, Là là Monsieur luy dit-elle, demeurez icy en repos, il n'est pas necessaire que vous alliez si loin, je m'en vais vous apprendre pourquoy cette figue est si douce: C'est, luy ajouta t-elle, que je l'avois mise sans y penser dans un vaisseau où il y avoit du miel. Ah que tu me fâches, luy repartit Democrite, de me dire cela! cependant quoy qu'il en soit, luy ajouta t-il, je ne quitteray point mon dessein, je vais chercher la cause de cette douceur, comme si elle venoit de la figue méme. Que les principes d'Aristote, ou de Descartes ne leur servent pas plus de principes que ceux de Platon ou

d'Epicure; mais que ce ſoit la ſeule raiſon qui les perſuade, & qui les rende convaincus. Ce conſeil n'eſt gueres d'uſage; car à preſent on ſe laiſſe tellement prevenir, qu'on ne penſe pas ce qu'on doit penſer, mais ce qu'on ſçait que penſent les autres. Cette imitation eſt fort bien exprimée par cette fable.

Vn Courtiſan dans une grande plaine
Ne ſçachant à quoy s'exercer,
Prenoit plaiſir à voir paſſer & repaſſer
Vn troupeau de bêtes à laine.
Dés qu'un mouton marchoit devant,
On faiſoit un pas en arriere,
Autant en faiſoit le ſuivant,
Et tous ceux qui venoient derriere.
Alors, pour les railler de galante maniere,
Eſt ce que vous jouez, leur dit-il, à l'Abbé,
Qu'inceſſamment on vous voit entre-ſuivre?
Ie ne m'étonne pas qu'on ait toûjours daubé
Vôtre ſotte façon de vivre.
Ne vaudroit il pas mieux, ô, timide animal,
Vous conduire chacun ſelon vôtre genie,

Qu'en imitant autruy, pecher par compagnie,
Et sans vous informer s'il fait ou bien, ou mal?
A cette piquante ironie,
Fut répondu par un grave belier,
Dont la gorge étoit parée,
Comme un Docteur, ou Bachelier,
D'une peluche fourée.
Ca dittes-moy, Monsieur le delicat,
Est-ce un raisonnement solide,
Qui d'un chapeau pointu vous en a fait un plat?
Ou si d'un fantasque, ou d'un fat,
L'exemple vous sert de guide?
Lorsque de vos souliers, ou de vos hoquetons.
Vous quittez la forme commode,
Pour suivre l'inventeur d'une nouvelle mode,
N'êtes-vous pas plus sots que des moutons?
Quand étourdis comme des hannetons,
Vous suivez vôtre chef, dont l'aveugle furie,
Court affronter l'artillerie,
N'êtes-vous pas d'obeïssans moutons,
Que l'on mene à la boucherie?
Quand des Docteurs quittent la verité,

Et se laissent brider par quelque authorité,
Tels que souvent on voit paroître
Les Disciples de ces Platons,
Qui philosophant à tâtons,
Iurent, sans raisonner, sur l'avis de leur Maître;
Sçachez que ce sont des moutons,
Ou qu'ils meritent de l'être.
Faites donc reflexion
Sur vous & sur vos semblables;
Et vous verrez que de cette action;
Que vous nous reprochez, vous êtes plus coupables.
Cette fable vous fait connoître,
Qu'entre les animaux que le Ciel a fait naître,
L'homme est le plus preoccupé,
Le plus sot, & le plus duppé,
Et celuy qui le moins s'imagine de l'être.

Seneque avoit dit à peu prés la même chose que cette fable en ces termes : *Non ad rationem, sed ad similitudinem vivimus, pecudum more sequentes antecedentem gregem, pergentes non quâ eundum, sed quâ itur.*

XLIX.

Exigez de toutes leurs deman-

des, de toutes leurs réponſes, enfin de tous leurs diſcours, verité, ordre, jugement, & droiture. Ne negligez jaimais rien la deſſus.

L.

Faites en ſorte que les Sciences les rendent agreables ? car il arrive ſouvent que d'habille gens ſont inſuportables à ceux qu'ils frequentent. Il y en a bien que les Lettres humaines rendent fâcheux aux autres, amateurs d'eux mêmes, & grands parleurs. *Iſta liberalium artium conſectatio moleſtos, verboſos & ſibi placentes facit.* Il n'en faut pas davantage pour être par tout extremement deſagreable. Seneque

L I.

Qu'ils recueillent exactement ce qu'ils trouveront de meilleur dans leurs lectures ; qu'ils en faſſent eux-mêmes des applications à differens ſujets ; qu'ils donnent un ordre à ce qu'ils auront recueilli pour y trouver plus aiſément ce qui leur ſera neceſſaire dans les occaſions. C'eſt un grand *M.L.V.* avantage de recueillir ſoigneuſement " de certaines penſées ſingulieres qui " ſe preſentent à vôtre imagination, & " d'en étendre le raiſonnement au plû- "

[illegible] pour jamais,
[illegible] diligence. Un
[illegible] amasser de
[illegible] puisqu'il est
[illegible] qu'il n'en doit
[illegible] voyez bien que
[illegible] communs
[illegible] & qui con-
[illegible] sentimens
[illegible] que cha-
[illegible] Comme il est
[illegible] re-
[illegible] acquil-
[illegible] usage,&
[illegible] pour
[illegible] pour y cher-
[illegible] pas grande
[illegible] non
[illegible] ti-
[illegible] Livres,
[illegible] conçoit
[illegible] hommes sça-
[illegible] sens caché
[illegible] beau-
[illegible] capa-
[illegible] & dont
[illegible] avoient
[illegible] grande
[illegible] con-
[illegible] grains

tirez de l'interieur qu'on peut faire „ un loüable amas pour s'en servir au „ besoin. Ces gens qui amassent beaucoup de beaux ouvrages sans en sçavoir profiter, sont les crocheteurs des hommes doctes. *Scaligerana.*

LII.

Inspirez-leur l'envie de se tenir de tems en tems en retraite & de demeurer dans la solitude. La solitude nous delivre de trois grands ennemis, l'œil, la langue, & l'oreille. On bâtissoit autrefois les Temples des Muses fort éloignez des Villes, pour montrer que la solitude est fort utile pour faire du progrez dans les Sciences. C'est pourquoy Horace dit: *Le P. Noüet. Iesuite.*

Scriptorum chorus omnis amat nemus,
Et fugit urbes. *Ep 2. l. 2*

Ne les laissez pourtant pas seuls, qu'autant que vous jugerez, qu'ils pourront s'occuper de bonnes choses; car sans cela ils se repaîtront de vanitez & d'inutilitez qui détourneront leur esprit de l'application qu'ils doivent avoir aux choses plus solides & plus importantes.

LIII.

Rendez les autant que vous pourrés universels en leur donnant une idée de toutes choses, afin de les faire prêts, propres & disposés à tout ce qui est digne d'un honnête homme. Pour cela, formés & moulés (pour ainsi dire) leur esprit sur le modele & le patron general du monde & de la nature. Que tout le monde soit leur livre. Les plus belles ames & les plus nobles sont les plus universelles & les plus libres. Par ce moyen l'esprit se roidit, apprend à ne s'étonner de rien, se forme en la resolution, fermeté & constance. Il n'admire plus rien, & c'est ce qui est le plus haut & le dernier point de la sagesse. Car quelque chose qui arrive, quelque chose qu'on luy dise, il ne trouve rien de nouveau & d'étrange dans le monde. C'est en ce sens que le sage Socrate se disoit Citoyen du monde.

Charron.

Au contraire il n'y a rien qui abâtardisse & asservisse plus un esprit que de ne luy faire goûter & sentir qu'une certaine opinion & maniere de vivre. O quelle foiblesse! qu'elle sotise! de penser que tout le monde marche,

croit, dit, fait, vit & meurt comme dans son païs! comme font les badauds, dit le même Charron, qui quand ils entendent raconter les mœurs, & les opinions des autres païs, les trouvent si differentes des leurs, qu'ils ne les peuvent croire, & vous rient au nez; ou du moins, s'ils ont assés de bonté, pour y ajoûter foy, les appellent barbares & extravagantes, tant ils sont asservis & renfermez dans leur berceau; gens, comme on dit, nourris dans une bouteille, & qui n'ont veu que par un trou. Que l'enfant de naissance distinguée voye & apprenne de tous les Arts liberaux, & de toutes les Sciences humaines, en passant par dessus, pour en avoir seulement quelque goût; car il seroit impossible de les sçavoir toutes en perfection, & ainsi il faut que parmy toutes les Sciences il en choisisse une qui soit le principal objet de ses applications. *Visitez plusieurs païs, si voulez; mais que vôtre séjour principal soit dans le meilleur.* *Plutarque,*

LIV.

En même-tems que vous imprimerez dans leur esprit la science de la Justice, formez dans leur ame

l'habitude d'être juste.

L V.

Quand vous serez obligé de châtier, faites-le avec amitié, sans demonstration d'impatience, ny d'emportement. *Adhibeatur pœna, non interdico : sed adhibeatur animo amantis, animo diligentis, animo corrigentis.* Châtiez de telle sorte, qu'il n'y ait que celuy qui le merite, qui souffre, sans faire ressentir aux autres les effets d'une mauvaise humeur dont ils ne vous ont donné aucun sujet.

S. Aug

Songez dans les châtimens plûtôt à faire monter le sang au visage, qu'à le répandre. L'esprit mortifié porte plus à la perfection que le corps maltraité. Ce ne sont point les punitions qui corrigent les enfans, mais la maniere dont on les punit. Les châtimens tranquilles & sans emportement font plus d'impression, que s'ils étoient accompagnez de colere ; parce qu'ils paroissent plus justes & plus raisonnables. Le châtiment qui part d'un homme irrité est plûtôt regardé comme une vengeance furieuse, que comme une correction charitable. Faites, autant que vous pourrez, en

châtiant plus de peur que de mal. Le Ciel a plus de tonnerres pour épouventer, que de foudres pour détruire. Les châtimens doivent avoir la correction & l'exemple pour fin ; ſi la peur peut faire arriver à cette fin, preferez-la à la peine. Panchez toûjours plûtôt du côté de la douceur que du côté de la violence. Nous condamnons icy tout plat, dit Charron, la coûtume preſque univerſelle de battre, foüetter, injurier, & crier aprés les enfans, & les tenir en trop grande crainte & ſujection ; car elle eſt trop inique & puniſſable; comme un Juge & Medecin, qui ſeroit animé & émû de colere contre ſon criminel & patient; prejudiciable & toute contraire au deſſein que l'on a, qui eſt de les rendre amoureux & pourſuivans de la vertu, ſageſſe, ſcience & honnêteté. Or cette façon imperieuſe & rude leur en fait venir la haine, l'horreur & le depit, puis les effarouche & les enteſte, leur abbat & ôte le courage, tellement que leur eſprit n'eſt plus que ſervile, bas & eſclave: auſſi ſont-ils traités en eſclaves. Se voyans ainſi traités ne font plus rien qui vaille, maudiſſent & le Maître &

„ l'apprentiſſage. S'ils font ce que l'on
„ requiert d'eux, c'eſt parce qu'on les
„ regarde ; c'eſt par crainte & non ga-
„ yement & noblement, & ainſi non
„ honnêtement: S'ils y ont failly, pour
„ ſe ſauver de la rigueur, ils ont recours
„ aux remedes lâches & vilains, men-
„ teries, fauſſes excuſes, larmes de de-
„ pit, cachettes, fuites, toutes choſes
„ pires que la faute qu'ils ont faite.

Terence. *Dum id reſcitum iri credit, tantiſper cavet:*
Si ſperat fore clam, rurſum ad ingenium redit:
Ille, quem beneficio adjungas, ex animo facit:
Studet par referre: præſens abſensque idem erit.

„ Je veux, continuë le même Autheur,
„ qu'on le traite librement & liberale-
„ ment, y employant la raiſon & les
„ douces remontrances, & luy engen-
„ drant au cœur les affections d'hon-
„ neur & de pudeur. La premiere luy
„ ſervira d'éperon au bien; la ſeconde
„ de bride pour le retirer & dégoûter
„ du mal. Il y a je ne ſçay quoy de ſer-
„ vile & de vilain en la rigueur & con-

" trainte, ennemy de l'honneur & "
" vraye liberté. Il faut tout au rebours "
" leur grossir le cœur d'ingenuité, de "
" franchise, d'amour, de vertu & "
" d'honneur. "

Pudore & liberalitate liberos retinere Terence.
Satiùs esse credo, quàm metu:
Hoc patrium est, potiùs consuefacere filium
Suâ sponte rectè facere quàm alieno metu,
Hoc pater ac Dominus interest. Hoc qui nequit
Fateatur se nescire imperare liberis.

Les coups sont pour les bêtes, qui "
" n'entendent pas raison, les injures & "
" les crieries sont pour les esclaves. Qui "
" y est une fois accoûtumé, ne vaut "
" plus rien : mais la raison, la beauté "
" de l'action, la ressemblance aux gens "
" de bien, l'honneur, l'approbation de "
" tous, la gratification qui en demeure "
" audedans, & qui au dehors en est "
" renduë par ceux qui la sçavent; & "
" leurs contraires, la laideur & indig- "
" nité du fait, la honte, le reproche, "
" le regret au cœur & l'improbation de "
" tous; ce sont les armes, la monnoye, "

„les aiguillons des enfans bien nez, &
„que l'on veut rendre honnêtés, cest
„ce qu'il leur faut toûjours ſonner aux oreilles. Les coups, les violences ne produiront pas le méme effet; car il y a des eſprits qui ſe rebutent & ſe roidiſſent contre une trop grande contrainte, contre une trop violente ſeverité, ſemblables à ce rocher dont parle Pline, qu'on fait mouvoir aiſement du bout du doigt, mais qu'il eſt impoſſible d'ébranler ſi l'on y employe toutes les forces du corps. On prend plus de mouches avec une cuillerée de miel, qu'avec 20. tonneaux de vinaigre.

Henry IV.

Ne leur dittes jamais d'injures: En les injuriant vous les aigrirez, ſans les corriger; vous leur donnerez plus d'averſion pour vous que pour les fautes qu'ils auront faites, & vous leur aprendrez par vôtre exemple à dire des injures aux autres. Mais auſſi n'ayez pas pour eux une douceur lâche & qui leur donne la hardieſſe de mal faire, de même que quand la temperance modere le zele, elle n'autoriſe point le relâchement; ou quand elle n'empéche point la ferveur: auſſi quand elle demande de la

douceur, elle n'excuſe point la foibleſſe & la lâcheté. Il faut, dit Iſidore ſe ſervir de la rigueur pour guerir les maux qui ont rendu la douceur inutile. *Qui blando verbo caſtigatus non corrigitur acriùs neceſſe eſt arguatur; cum dolore ſunt abſcindenda, quæ leniter ſanari non poſſunt.*

L V I.

Dans toutes les demarches que vous ferez pour les rendre habiles dans les Sciences, formez toûjours en même tems leur eſprit de telle ſorte qu'il puiſſe dans la ſuite faire un bon uſage de ces mêmes ſciences. La Science dans un eſprit malfait eſt tres dangereuſe; ce n'eſt pas aſſez de dire qu'elle eſt inutile. *Quam nihil eſt eruditio, niſi mens adſit.* Il faut ajoûter qu'elle peut produire de tres-méchans effets. La Science, dit M. de la Motte le Vayer, eſt un Sceptre ou une Marotte ſelon l'adreſſe des mains qui s'en doivent ſervir. Quelle utilité, par exemple pourront avoir toutes les regles de la Geometrie, ſi leur eſprit eſt dereglé? A quoy bon ſçavoir ce que c'eſt qu'une ligne droite, pendant qu'ils ignoreront ce qu'il faut avoir de droiture & d'équité

Seneque. dans la vie? *Scis quæ recta sit linea, quid tibi prodest, si quid in vita sit rectum, ignoras?* A quoy sert la theorie des Planetes, qui nous instruit de tous leurs mouvemens, si les vôtres sont dereglez? Et quelle utilité tirerons-nous de la connoissace des Loix & des Droits de la Justice, si nous ne voulons pas rendre à un chacun ce qui luy appartient? Les Sciences sont pernicieuses quand elles se trouvent dans un esprit mal reglé, comme les richesses, & la santé deviennent des maux à ceux qui ont le cœur corrompu & qui en abusent. Quand l'esprit est de travers, toutes les connoissances qu'il pourra acquerir ne feront que luy donner & suggerer les moyens de faire du mal avec plus d'adresse, de le déguiser mieux, & de faciliter l'execution de ses mauvais desseins; Ne vous trompez pas en vous imaginant que, pourvû que vôtre disciple soit sçavant, il vous fera bien de l'honneur, à cause que de la gloire du disciple, il s'en forme une pour le maître :
S. Ambroise. *Honor discipuli est gloria magistri.* La Science dont vous aurez prétendu l'orner ne luy fera de l'honneur &

à vous

à vous qu'autant qu'elle aura l'éclat de la probité, de la bonne foy, & de la droiture. S'il est sçavant sans ces bonnes qualités, la Science ne servira qu'à faire connoître ses défauts, & par consequent à le rendre méprisable, & ce mépris réjaillit souvent sur les maîtres. *Abjectio discipuli detrimentum magistri.*

L VII.

Ayez soin de leur santé. Si leur corps ne se porte pas bien, leur esprit sera moins en état d'agir.

Faites-les lever matin : ils auront plus de disposition pour étudier. *Aurora Musis amica.* Lisez là dessus l'entretien d'Erasme intitulé. *Le point du jour.* Qu'ils dorment pourtant pendant sept heures entieres.

Septem horas dormisse sat est juvenique, senique.

Ne les éveillez jamais en sursaut, cette maniere de les arracher au sommeil pourroit leur troubler l'esprit Montagne dit, que pour éviter cét accident on l'éveilloit toûjours par par le son harmonieux de quelque instrument de musique.

Accoûtumez - les à la fatigue ; mais de telle sorte, qu'ils ne fassent *Alexab Alex.*

L. 4. c. 15. point de dangereux excez. Les habitans des Isles de Majorque & de Minorque exerçoient beaucoup leurs enfans. Ils ne leur laissoient manger que ce qu'ils pouvoient abatre du plancher. Quelque fois ils attachoient leur portion de pain à un arbre de telle sorte qu'il faloit qu'il la fissent tomber avec la fronde pour la manger.

Quand vous les verrez échauffez par quelque exercice, empechez-les de se rafraichir en beuvant quelque chose de frais, ou en quittant leurs habits ; rien ne seroit plus dangereux pour leur santé. Martial dit là-dessus, Que les tristes ferules, les sceptres des maîtres, cessent à present & dorment ; si les enfans se portent bien en esté, ils reçoivent assez d'instructions.

L. 10 E. pig. 82. *Ferulæ tristes, sceptra pædagogorum,*
Cessent, & Idus dormiant in Octobres:
Æstate pueri si valent, satis discunt.

Faites en sorte, autant que vous pourrez, qu'ils ne soient point deli-
Sag. „ cats au manger, au boire, au coucher,
L. 3. „ au vêtir. Nourrissez-les grossierement
„ à la peine & au travail, dit Charron,
„ accoûtumez-les au chaud, au froid,
„ au vent, même aux hazards, il faut

leur roidir & endurcir les muſcles & «
les nerfs (auſſi bien que l'ame) au la- «
beur & de là à la douleur : Car «
le premier diſpoſe au ſecond. *Labor* «
callum obducit dolori. Bref rendez-les «
verds & vigoureux, indifferens aux- «
viandes & aux goûts. Tout cecy ſert, «
non ſeulement à la ſanté; mais aux af- «
faires & au ſervice public.

Ne les accablez pas de remedes a-vant qu'ils ſoient malades, & ne les tuez pas par precaution.

Qu'ils mettent toûjours leur corps dans une poſture bien ſeante, & qu'il ne faſſent point de grimaces.

Nihil placere poteſt quod non decet. Quintil

L VIII.

Ne negligez pas l'uſage de la propreté. Le Philoſophe Epictet ediſoit que quand on lui amenoit un nouveau diſciple, il aimoit mieux le voir friſé & bien vétu, qu'avec des cheveux meſlez & craſſeux, & avec un habit mal-propre; parce que le voyant bien ajuſté, il remarquoit en lui un certain deſir de la beauté & de la bienſeance, & il ſembloit qu'il ny avoit plus qu'à lui remontrer qu'il devoit encore chercher ailleurs ces deux perfections, & que leur principale

De la pruden ce.

residence étoit dans l'ame ; que par ce moyen, sans faire changer d'affection à ce jeune homme, il le pouvoit rendre parfait, au lieu que s'il venoit à lui grossier & maussade, il ne sçavoit par quel côté l'attirer.

LIX.

Le dernier conseil que l'on peut vous donner icy, c'est d'exciter les enfans à pratiquer les avis suivans qui s'adressent à eux, & qui les regardent dans les differens états de leur vie, prenant les moyens les plus propres pour les accommoder à leur capacité & à leur âge, On ne pretend pas borner par ses avis tous ceux que vous pourrez trouver vous-mêmes. Ajoûtez-y tout ce que vous croirez utile & necessaire pour leur instruction on vous y convie avec instance, & avec priere, parce que *La belle éducation* est le seul but de cét ouvrage, comme on l'a déja fait remarquer aux peres.

Fin de la Seconde Partie.



LA BELLE EDUCATION.

TROISIEME PARTIE.

AVIS AUX ENFANS.

I.

TRAVAILLEZ sur toutes choses à vous faire bon Chrêtien. Le Christianisme étant droit rend la raison droite. On ne sçauroit être un parfaitement honnête homme, qu'on ne soit un parfaitement bon Chrêtien. Parce que le Christianisme contient toutes les regles & tous les devoirs de la veritable probité.

Que les sentiments de Religion vous excitent à connoître Dieu, & à vous connoître vous même ; à connoître Dieu pour l'aimer, le servir

le prier, luy obéïr, l'honorer, le respecter l'admirer, le craindre & esperer en lui ; à vous connoître vous-même, pour sentir vôtre foiblesse, vôtre malice, vôtre misere, & pour demander à Dieu, la force, la vertu, la felicité qui vous est propre.

Ne portez jamais la figure des Dieux gravée sur des anneaux, disoit Pythagore ; faites une aplication de l'avis de ce Philosophe au respect & à la reverence que vous devez au nom de Dieu ; ne le prononcez, qu'avec respect, & non pas indifferemment à tout propos, sans distinction de tems, de lieux, & de circonstances, d'actions, comme il arrive fort souvent. On dit, *Mon Dieu*, en même tems qu'on ne le réconnoît pas pour son Dieu, en s'écartant de ce qu'on lui lui doit, pour faire ce qu'il défend. Je l'ay dit bien des fois, on ne se fait pas une idée digne de ce Souverain de tous les êtres, & c'est ce qui fait qu'on ne respecte pas assez son nom & sa presence. Lisez-là-dessus les pieux sentimens sur les attributs de Dieu pour tous les jours du moins imprimés chez Urbain Coutellier ruë S. Jacques au Cœur-bon.

Voicy l'estime que vous devez faire de vôtre innocence ; profitez de cet avis, il est la source des plus importans qu'on vous puisse donner. Il faut tout perdre pour conserver son innocence, il faut la regreter, quand on l'a perduë, il faut la recouvrer en la regrettant.

Aimez Dieu plus que toutes choses, & n'aimez rien qu en luy,& pour lui.

Nearq. à Polyeucte dans la Traged de Mr. Corneille.

Nous pouvons tout aimer;il le souffre, il l'ordonne ,
Mais à vous dire tout,ce Seigneur des Seigneurs.
Veut le premier amour,& les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême ,
Il faut ne rien aimer , qu'après lui , qu'en lui même ,
Negliger, pour lui plaire , & femme, & biens , & rang ,
Exposer pour sa gloire , & verser tout son sang.

Je croiray que vôtre devotion est veritable, non seulement si elle paroît dans votre exterieur, mais encore si elle vient de la plenitude de vô-

tre interieur. Toute autre devotion n'est que superficielle, & par consequent vaine & inutile.

Qu'il n'y ait rien dans le monde que vous craigniez tant que d'être abandonné de Dieu : cet abandonnement est le comble de la misere, de l'erreur & de l'imperfection. Quand Dieu nous abandonne, c'est un abandonnement de sa puissance ; par consequent les moindres occasions nous font tomber. C'est un abandonnement de sa sagesse ; par consequent il sera tres facile de nous surprendre. C'est un abandonnement de sa bonté ; par consequent nous trouvons nôtre malheur par tout.

Abandonnez vous plûtôt vous-même & tout ce qui vous appartient que de vous mettre en danger d'être abandonné de Dieu. la Justice Chrétienne veut que nous abandonnions nôtre bien, quand il s'agit de faire restitution; la prudence Chrétienne veut que nous abandonnions nôtre condition, quand elle est dangereuse pour nôtre salut ; la penitence Chrétienne veut que nous abandonnions nos personnes quand il s'agit de satisfaire à nôtre Souverain Juge pour expier

les fautes que nous avons commises contre sa divine Majesté, & nôtre dependance doit s'unir à nôtre reconnoissance pour nous porter à abandonner tout ce qui nous est le plus cher, plûtôt que de lui deplaire.

Entrez dans l'Eglise, comme si vous entriez dans le Ciel, & ainsi n'y dites rien, & n'y faites rien qui sente la terre. C'est le lieu où Dieu veut être le plus particulierement adoré, & où il fait la plus grande distribution de ses graces; soyez y donc toûjours respectueux, pour lui rendre les adorations que vous lui devez, demeurez-y donc avec un esprit disposé à recevoir les graces qu'il vous ypresente.

Voicy quelle idée vous devez avoir des Fêtes pour les bien celebrer. Les Fêtes sont des jours de repos, qui vous demandent que vous vous éloigniez du bruit du monde. Les Fêtes sont des jours d'instruction, qui demandent que vous recherchiez l'occasion d'entendre les veritez de vôtre religion. Les Fétes sont des jours de sainteté qui demandent que vous vous separiez des creatures pour approcher du Createur.

Vôtre ame est le plus grand present que Dieu vous ait fait; estimez-la donc plus que tout ce que vous possedez; votre ame est le plus grand present que vous puissiez faire à Dieu; travaillez donc incessament à sa perfection.

* Quand vous êtes dans l'Eglise, ressouvenez-vous que c'est le lieu que Dieu a choisi pour être particulierement adoré, & pour faire la plus grande largesse de ses graces, humiliez-vous pour les recevoir, marquez par une profonde modestie les adorations que vous voulez lui rendre.

Arn. d'andilly

Peux-tu croire au Seigneur & prophaner les Temples
En perdant le respect qu'on doit à ces saints lieux,
Où sa gloire presente ainsi que dans les Cieux,
De son humilite te montre des exemples.
Quoy! tu joins pour combler l'horreur de tes pechez
Un public sacrilege à tes crimes cachez;
Tu refuses à Dieu de chanter ses louanges.

Le demon tremble au bruit de ses noms
immortels :
Ses mysteres sacrez sont adorez des
Anges ,
Et l'homme avec mépris le voit sur ses
Autels.

Reflex. sur les defauts d'autrui.

Fondez toute vôtre pieté , & toute vôtre devotion sur la qualité d'homme de bien. Si l'on me demandoit quel est l'avis le plus important qu'on doive donner aux devots, je dirois que c'est ne point se mêler d'etre devot , avant que d'étre homme de bien. Soyez bien persuadé que ceux - là ne sont point veritablement devots qui aiment les nouveautez ,les singularitez , qui ont de l'orgueil , de la presomption , qui n'ont point de douceur pour les autres, point de charité pour le prochain , qui ne font pas particulierement leurs efforts pour dompter la passion dominante.

Vous ne serez jamais veritablement pieux , si vous faites trop d'attention sur la noblesse de vôtre naissance, & si vous affectez de la faire remarquer aux autres, Cette Conduite est entierement contraire à l'hu-

milité qui est le fondement de la veritable pieté.

Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,
Ne doit point tant prôner son nom & sa naissance.

II.

Antalcidas Le moyen de se faire aimer, disoit un Lacedemonien, c'est de ne rien dire que d'agreable & de ne rien faire que d'utile. Et le moyen de plaire à tout le monde, disoit un Poëte, c'est de donner beaucoup, de recevoir peu, & de ne demander rien,

Si quis in hoc mundo cunctis vult gratus haberi,
Det, capiat, quarat, plurima, pauca, nihil.

Ces avis ne sont pas à negliger; la pratique en est difficile, il est vray; mais aussi elle n'est gueres sans succez. Le plus & le moins vous fera plus ou moins aimer & rechercher.

III.

Seneque Vous étes trop grand & destiné à

de trop grandes choſes pour devenir l'eſclave de vôtre corps. *Major ſum & ad majora natus, quàm ut mancipium fiam corporis mei.* Vôtre corps ſera reduit en pouſſiere ; vôtre ame ne perira jamais;ainſi avoüez que celle-cy eſt le plus digne objet de vos ſoins.

I V.

Que vôtre deüil ſoit reglé dans ſa durée, & pouſſé par un motif digne d'un homme de bien : Nos larmes ont honteuſes, quand c'eſt l'amour propre qui nous fait pleurer ; nos larmes ſont criminelles quand c'eſt l'hypocriſie qui nous fait pleurer ; nos larmes ſont ſalutaires, quand c'eſt la penitence qui nous fait pleurer.

V.

Dans la correction fraternelle, gardez ces regles, corrigez les foibles avec condeſcendance, les dociles avec ſimplicité, les rebelles avec autorité, & les uns & les autres avec prudence & circonſpection.

V I.

Si vous vous faites une habitude de delicateſſe, vous ſerez inſupportable aux autres & à vous-même,

aux autres, parce qu'ils ne pourront jamais vous contenter; à vous-même, parce que les plus petites peines vous feront extremement souffrir. On a parlé ainsi d'un délicat :

Vn de ses bons amis que je vis hier au soir,
Me soutint par deux fois que l'étant allé voir,
Il trouva son laquais qui luy chauffoit Dimanche
L'épingle qu'il luy faut pour attacher sa manche.

Quelque outrée que vous paroisse cette delicatesse, soyez persuadé que vous en trouverez des exemples dans le monde.

VII.

Plus vous vous attacherez aux choses perissables, plus vous souffrirez en les quittant. Une mere affligée de la mort de son fils dit chez Quintilien, que sa douleur vient d'avoir trop aimé ce qu'elle pouvoit perdre, *Amabam misera moriturum.* Il n'y a rien qui soit veritablement estimable & par consequent digne de nôtre attachement, que ce qui est immortel.

VIII.

Si vous avez ce que l'opinion appelle beauté, donnez-vous bien de garde d'en tirer vanité. Sotte vanité que celle qui se tire de la beauté, c'est-à-dire, d'un bien dont on n'est pas le maître, & qu'on perdra sans peu, & qu'on peut perdre à tout moment.

Vous avez beau charmer, vous aurez le destin
De ces fleurs si fraîches & si belles,
Qui ne durent qu'un matin.
Comme elles vous plaisez ; vous passerez comme elles.

Dion appelloit la beauté le bien d'autruy, parce qu'elle fait les plaisirs des yeux des autres, & qu'elle est hors de nôtre pouvoir.

IX.

Plus vous aurez d'ambition ; moins vous aurez de repos, parce que vous ne cesserez jamais de vouloir vous élever, & de trouver en même-temps des obstacles aux élevations que vôtre esprit se proposera.

L'ambitieux finit plûtôt que les desirs,
Ses soins ne trouvent point de solides plaisirs ;

Tout est rempli pour luy de fiel &
d'amertume,
Il est dedans les flots, & n'en a que
l'écume.

X.

Faites attention sur ces maximes pour vous regler dans l'amour que vous devez avoir pour vôtre prochain, l'amour de nôtre prochain demande que nous aimions à le secourir, que nous nous appliquions à le corriger, que nous apprehendions de le scandaliser; & que nous ne gardions aucun ressentiment contre lui.

X I.

Portez toûjours honneur & respect à ceux qui sont élevez au dessus de vous, quelque indignes qu'ils soient par eux-mêmes de vos respects, & de vos soumissions. Il faut respecter en eux leur rang, leur condition, leur ministere, leurs fonctions; leurs charges; nous ne sommes pas leurs juges, mais ils sont les nôtres; ainsi ce n'est pas à nous à leur faire des procez sur leur conduite. Si elle n'est pas reglée, l'ordre de la subordination & de la de-

Caract. Nat.

pendance demandent ces temoignages exterieurs ; nous ne devons point l'interrompre, quelque reflexions que nous puissions faire, si nous ne voulons pas agir contre la justice qui veut que nous rendions à un chacun ce qui lui appartient. C'est un zele tres indiscret & une espece d'emportement brutal, que de s'élever contre eux sous pretexte de la connoissance que l'on a de leurs deffauts personnels, & souvent c'est plûtôt un esprit d'envie, ou de vengeance, ou de mauvaise humeur qui engage dans ce zele indiscret, qu'un veritable mouvement d'équité ; c'est pourquoy ces sortes de zeles ne produisent aucun autre effet, que de faire passer ceux dans qui on les remarque pour des esprits remuans, impatiens, incapables de souffrir aucun joug & tres-propres à mettre le trouble dans les societez les plus tranquilles ; aussi voyons nous ces sortes de gens persecutez par les Grands; comme des ennemis temeraires & extremement entreprenans, abandonnés par les petits comme des personnes dont la compagnie peut-être tres-dangereuse dans le commerce du monde ; & en-

fin craints par tout comme des eſprits mordans & ſatyriques, qui ne menagent ny ſexe, ny état, ny caractere, ny condition. Amaſis Roy d'Egypte ſe voyant mépriſé par les Egyptiens à cauſe de ſa baſſeſſe de ſa naiſſance ; pour les engager à luy porter le reſpect qu'ils luy devoient, fit faire une ſtatuë d'une cuvette d'or dans laquelle ils ſe lavoient les pieds, & ayant appris & vû qu'ils adoroient cette ſtatuë, il les fit aſſembler, leur declara que cette ſtatuë étoit faite de cette cuvette, & leur dit en même-tems qu'ils avoient fait de luy la même-même choſe qu'ils avoient fait de la la cuvette, qu'encore qu'il fut de baſſe naiſſance ils l'avoient pris pour leur Roy, & que par conſequent ils luy devoient porter honneur & reſpect ; ce qu'il obtint dans la ſuite.

XII.

Payez vos dettes autant que vous le pourrez : la juſtice & vôtre repos vous le demandent. Le Poëte Lignieres à qui l'on reprochoit qu'il alloit toujours à pied, diſoit :

Je vois d'illuſtres Cavaliers

lvec Laquais, Carosse, & Pages,
Mais ils doivent leurs équipages,
't je ne dois pas mes souliers.

XIII.

Ne faites pas consister la verita-le constance à vouloir fermement ; que vous aurez resolu ; mais seu-ment à vouloir toûjours ce que veu-nt la justice & la raison.

XIV.

Ne faites point connoître sans ;cessité vos desseins, si vous vou-z être plus sûr de leur succés. Il n'y point d'utilité, ny de plaisir à jouer jeu découvert, Il faut dans la vie vile beaucoup de prudence pour se en conduire, & cette prudence ›nsiste autant à cacher ses desseins, ı'à penetrer ceux des autres. Si vous .tes sans dessein & sans attention ce ue vous voulez faire, vous vous ıettez en danger de ne pouvoir faire : que vous aurez dit. On perd pres-ıe toûjours en jouant à jeu décou-:rt, si on n'a pas jeu sûr. *Remarques Critiques*

X V.

Ne vous contentez pas d'éclairer ›tre esprit, ayez encore bien soin : regler vôtre cœur. Une femme

fort ſpirituelle diſoit un jour qu'elle rendoit graces à Dieu tous les ſoirs de ſon eſprit, & le prioit tous les matins de la preſerver des ſottiſes de ſon cœur. L'eſprit connoît, le cœur aime ou hait. L'eſprit a ſes lumieres, le cœur a ſes paſſions, chacun veut être maître, & enfin le plus fort l'emporte ; les exemples, les habitudes, les ſens ſe mettent du parti du cœur & luy ſoumettent les raiſonnemens de l'eſprit. Rien de plus facile que de faire de belles reflexions, rien de plus difficile que de les ſuivre.

Id. Ah que la victoire des paſſions eſt glorieuſe pour celuy qui la remporte, dit un Philoſophe accompagnant cette reflexion d'un grand nombre de fortes raiſons contre leſquelles on ne peut rien dire ! Mais patience, niez luy cependant la propoſition avec quelque marque de mépris pour luy, voilà nôtre Philoſophe vaincu par la colere, malgré ſes beaux ſentimens. On dit les plus belles choſes du monde ſur le mepris des richeſſes pendant que l'on eſt bien fâché de n'en avoir point, ou que l'on s'inquiete pour les conſerver, ou que l'on ſeroit au deſeſpoir ſi on les avoit per-

luës. Debonne foy l'esprit de l'homme est bien gascon! On a dit : Les erreurs du cœur sont bien plus dangereuses que celles de l'imagination. L'imagination produit des extravagances que le jugement sçait corriger: le cœur nous porte au mal, & nous y attache malgré toutes les lumieres du jugement. *Video meliora, proboque, deteriora sequor:*

XVI.

Si vous êtes grand seigneur, reglez vôtre depense plûtôt sur vôtre bien que sur vôtre état; car ce qui ruine le plus ordinairement les familles, c'est qu'elles reglent leur depense sur leur état, & non pas sur leur bien. *Darimante* a fait une funeste épreuve de cette verité: il ne s'est pas contenté de son élevation, il a voulu y paroître avec éclat; & pour jouir pendant quelques années d'une gloire imaginaire, il s'est reduit pour tout le reste de sa vie à une misere réelle & veritable. En se ruinant par ses depenses excessives il a agi plûtôt par erreur que par orgueil; il a crû, comme croient bien d'autres, qu'un grand nombre de domestiques, un gros équipage, de

Caracteres naturels.

riches emmeublemens, de belles maisons de campagne: il a cru, dis-je, que tout cela donne un relief à la digité, une certaine majesté à ceux qui y sont élevez, & leur attire le respect & l'obeissance, que leur naissance ne leur donne pas droit d'exiger, & que leur doivent pourtant rendre ceux qui sont dependans de leur fortune.

XVII.

Il faut être sot pour ne pas faire deux vers, il faut être fol pour en faire quatre, dit le proverbe Espagnol. Ce proverbe ne doit pas être pris à la lettre; Il le faut seulement prendre comme un avis qui nous apprend que nous ne devons pas negliger les regles de la poësie, mais aussi que nous ne devons pas nous en faire une principale occupation, si nous ne sommes pas dans un état auquel elle soit necessaire. *Milvion* est dans une charge qui demande qu'il s'applique à rendre la justice, à appuyer des loix, à decider sur la vie, les biens, & l'honneur des particuliers. *Milvion* devroit donc ne songer qu'à se faire une etude de ce qui regarde ces fonctions; cependant il demeure long-tems dans son cabinet;

S. Evremont.

pour-quoy ? pour faire un ſonnet ſur la priſe d'une place ; une Epigramme à la loüange d'un moineau, une ſatyre contre un homme qui ne luy plait pas ; enſuite il va en public pour s'acquiter des fonctions de ſa charge, qu'y fait-il ? Helas ſon eſprit fait des vers pendant que ſa bouche prononce de ſentences ! Cette conduite ne vous fait-elle pas pitié ? mais plûtôt ne vous fait-elle pas horreur ?

XVIII.

Si vous voulez avoir du zele contre le vice, & le marquer, voicy quelles ſont ſes qualitez, il doit étre vigilant, pour prevenir le mal qui n'eſt pas arrivé ; il doit étre agiſſant pour arrêter le mal qui eſt commencé ; il doit étre invincible, pour remedier au mal qui eſt inveteré.

XIX.

Le plus beau, le plus glorieux, & le plus utile empire que vous puiſſiez avoir, c'eſt d'avoir celuy de vous même ; ſoyez donc dans les mêmes ſentimens que cette Princeſſe, qui dit,

L'amour met des Rois dans mes fers, *Armide*
Je ſuis de mille amans maîtreſſe Souveraine ;

Mais je fais mon plus grand bonheur
D'être maîtresse de mon cœur.

XX.

S. Evremont. On juge ordinairement par le succez, quoy qu'alleguent les plus sages ; la mauvaise fortune tient lieu de faute, & ne se justifie qu'auprés de peu de gens. Voila l'injustice ordinaire du monde qui regarde comme un defaut criminel ce qui ne depend que d'une bizarerie du hazard dont on n'est pas le maître. Soyez, je vous prie, plus équitable, ne faites pas une application odieuse de ce que la fortune a de méchant pour en rendre les innocens criminels.

XXI.

Prenez le tems qui est necessaire pour faire ce que vous avez entrepris, car la precipitation fait mal toutes choses.

Stace. *Da spatium, tenuemque moram; male cuncta ministrat impetus.*

XXII.

Heliogabale grand gourmand, & grand prodigue disoit, pour justifier l'excez de sa prodigalité & de sa gourmandise: Que me peut-il arriver de

de meilleur que d'être l'heritier de moy-même ? Ceux qui ne songent qu'à manger ne manquent pas d'ordinaire de consumer tout leur bien, de telle sorte qu'ils en sont veritablement les heritiers & le tombeau ; que pensez-vous de cette conduite ? vous seriez tres-injuste & tres extravagant, si vous la croiez raisonnable.

XXIII.

Evitez ces airs d'importance que se donnent certaines gens, qui n'ont point d'autre credit, que celuy de faire croire par leurs artifices, qu'ils peuvent rendre de grands services aux autres, quoy que cependant ils ayent si peu de pouvoir, qu'ils ne peuvent rien faire pour eux mêmes.

XXIV.

On vous admirera si vous avez de grands talens, & on vous estimera si vous prouvez par la pratique que vous sçavez vous en bien servir. Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualitez, il en faut avoir l'economie. Ce n'est pas assez d'avoir une grande étenduë d'esprit, il faut sçavoir le menager & en faire une bonne application.

XXV.

On chante beaucoup à present ; jamais la musique n'a été si cultivée qu'elle l'est dans ce siecle. Tout le monde ou chante, ou veut entendre chanter, on veut sçavoir les regles de bien chanter. Cet usage n'est pas blâmable, parce qu'il apprend à se desennuyer & à desennuyer les autres. Chantez, si vous avez de la disposition ; mais ne chantez jamais rien qui puisse blesser & embarasser la pudeur de ceux qui vous écoutent, & vous gâter l'imagination. Les chansons des-honnetes sont les cris de joye de la chair corrompuë qui triomphe de l'esprit, & des soupirs affectez qui reveillent les passions de ceux qui les écoutent. Ne pourroit-on point trouver de moyen de plaire à tout le monde en chantant, sans être obligé de ne chanter comme on fait, que les triomphes de la passion la plus dangereuse, je veux dire de l'amour ? que le public seroit redevable aux musiciens & aux poëtes, s'ils „ trouvoient ce moyen !

XXVI.

La medisance est le vice des esprits mal faits, voici son caractere,

C'eſt un vice hardy dans la bouche des libertins, artificieux dans la bouche des hypocrites, contagieux dans la bouche de toutes ſortes de perſonnes.

XXVII.

Défiez-vous des inquietudes qui naiſſent de la cupidité; écoutez celles que la charité vous donne; ſoumettez celles qui troublent vôtre confiance.

XXVIII.

Pour n'être point de l'humeur de ceux qui importunent les autres d'un continuel recit de leurs peines, faites reflexion. 1°. que les larmes que l'on répand pour le malheur des autres, ſe ſechent bien-tôt, puiſque celles que nous repandons pour nos propres malheurs ne durent pas long-tems. 2°. que nous nous attirons plûtôt du chagrin que de la compaſſion de ceux que nous importunons de la ſorte. 3°. que nos paſſons par ce moyen dans leur eſprit pour être ſi remplis de nous-méme, & & pour nous croire ſi neceſſaires dans le monde, qu'il nous ſemble que nos maux particuliers ſont les maux du public. *Mempſicaſte* n'eſt pas ap-

paremment persuadé de ces verités, puisque par tout où il se trouve, il ne parle que de ses maux, s'il a mal à la téte, s'il n'a pas dormy la nuit precedente, s'il a un rhumatisme, il n'aura point de repos qu'il n'ait trouvé dans la conversation quelque occasion pour parler de ses infirmitez. On diroit que tous ceux qu'il voit sont des medecins à ses gages, qu'il peut informer de ses maux, & dont il a droit de pretendre des remedes ; ou du moins on a lieu de croire qu'il s'imagine qu'ils y prennent assez de part pour les souffrir aussi vivement que luy ; mais il se trompe ; ses importuns recits ne donnent que de l'envie; son erreur, en croyant que l'on souffre avec luy, fait plus de pitié que ses peines ; chacun a son amour propre, dont les interests font tous les mouvements de l'amour, de la haine, de la pitié, & de toutes les autres passions On s'aime trop soy-même pour se faire souffrir de propos deliberé en faveur des autres, si l'on n'y a point d'autre interest que celuy de la complaisance. Ce qu'on peut esperer de ceux à qui l'on fait des narrations plaintives, c'est tout au plus un visa-

ge chagrin, une contenance triste, & quelqu'autre demonstration exterieure de compassion. Le meilleur conseil qu'on puisse donner à ceux qui souffrent sur les plaintes qu'ils peuvent faire, c'est celuy-cy; Si vos souffrances sont du corps, n'en parlez qu'à vôtre Medecin; si elles sont de l'esprit n'en parlez qu'à vôtre ami le plus intime, ou à ceux à qui vous confiez vôtre conduite, & de qui vous êtes assuré de recevoir de salutaires avis.

XXIX.

Qu'heureux est celuy qui a un esprit aisé, qui ne s'embarasse de rien, & on peut dire:

Parmy mille embarras d'affaires differentes,
Ie vois que vôtre esprit n'est point embarassé,
Il fait mille choses lassantes,
Et ne paroît jamais lassé.
Au milieu des grands soins, dont vôtre charge abonde,
Vous trouvez un repos qui vos semble assez doux,
Vôtre esprit est toûjours à vous,
Encor qu'il soit à tout le monde.

Ce caractere d'esprit est celuy qui est le plus propre pour les grandes affaires, & pour le commerce de la societé civile; ceux qui s'embarrassent aisement, sont timides à entreprendre, & difficiles à executer, faites un bon usage de ces reflexions.

XXX.

Le maître, disoit Socrate, doit se lever le premier & se coucher le dernier. C'est pour vous apprendre que vous devez le premier montrer de la vigilance, lorsque vous aurez des domestiques, si vous voulez qu'ils soient eux-mêmes vigilans. Ils seront exacts à faire leur devoir, quand ils remarqueront, que vous serez exact à examiner s'ils le font.

XXXI.

Quelque puissant que vous soyez, tremblez si vous faites un usage injuste de vôtre autorité envers les petits, parce que vous aurez lieu de craindre d'en recevoir un chatiment d'un plus puissant que vous, ô vous Princes, dit Seneque le tragique, à qui le Roy de la mer & de la terre a donné beaucoup de droit sur la mort & sur la vie des hommes; quittez

toute vôtre fierté, parce que tout ce que le plus petit de vos sujets craint de vôtre puissance, vous le devez craindre vous même d'un maître qui est au dessus de vous. Tout Royaume de la terre est soumis à un Royaume plus puissant.

Vos quibus rector maris atque terræ
Ius dedit magnum necis, atque vitæ,
Ponite inflatos, tumidosque vultus.
Quidquid à vobis minor extimescit,
Major hic vobis dominus minatur.
Omne sub regno graviore regnum est.

XXXII.

Si vous avez un procez, instruisez vos juges, sans tâcher de les surprendre, sollicitez-les, sans desirer qu'ils soient injustes; soumettez-vous aux arrests qu'ils prononcent contre vous, sans en murmurer; mettez en usage ceux qu'ils donnent en vôtre faveur, sans esprit de vengeance.

XXXIII.

Quelle folie que de se refuser le necessaire pour se reserver de quoy fournir au jeu! quelle cruauté que de perdre au jeu de grandes sommes d'argent, pendant qu'on refuse un habit à un pauvre qui meurt de froid.

Juven. Sat. 1. *Simplex ne furor sestertia centum.*
Perdere, & horrenti tunicam non reddere servo?

Si vous vous abandonnez au jeu, vous ne manquerez pas de tomber dans ces deux extremités.

XXXIV.

Si vous êtes en guerre avec quelqu'un, ne songez qu'à demander la paix, à l'accorder, à la procurer; mais afin d'y reüssir souvenez-vous qu'il faut être humble pour la demander; charitable pour l'accorder; prudent pour la procurer.

XXXV.

Ne soyez point superstitieux: car outre qu'avec la superstition vous deviendrez odieux à Dieu, insupportable aux hommes & à vous-même; elle vous rendra encore défiant, chagrin, bizarre, difficile à contenter, prompt à entrer en colere, lent à en sortir, espion de la conduite des autres, & ridicule dans le culte que vous rendrez à Dieu & à ses Saints: *Duo superstitiosis propria, nimius timor, nimius cultus.*

Il n'y a rien qui rende les hommes du commun plus superstitieux

que la crainte, ni qui les fasse plus craintifs que la superstition La crainte, & la superstition se soutiennent l'une l'autre : La crainte dit ; Sois superstitieux pour te mettre en seureté, & la superstition dit ; Tu as sujet de craindre. *Tacite d'Amelot Reflex polit.*

Si tu veux avancer en cette course heureuse, *M. Arn. d'Andil.*
Qui mene les Elus dedans ce beau sejour,
Où vivre c'est brûler d'un eternel amour,
Fais que ta pieté ne soit point scrupuleuse.
Ces chagrins, ces soucis, ces doutes, ces terreurs
Sont les bourreaux de l'ame, & comme des fureurs,
Qui combattant sa foy troublent son esperance.
Pourveu qu'à l'Eternel nous donnions nôtre cœur,
Nous ne sçaurions marcher avec trop d'assurance
Dans le sentier étroit des enfans du Seigneur.

XXXVI.

Aimez à faire du bien à ceux qui sont consacrez aux Autels, & à donner volontiers pour augmenter ou du moins pour entretenir ce qui contribuë à la grandeur & à la gloire exterieure des Mysteres de la Religion. Un jour que l'on faisoit un sacrifice en presence d'Alexandre le Grand, ce Prince étant encore jeune jetta dans le feu une si grande quantité d'encens, que Leonidas son Gouverneur homme severe & qui n'aimoit pas les „ dépenses, ne pouvant souffrir sa „ profusion, s'écria ; Vous pourrez „ brûler tant d'encens quand vous au„ rez conquis les lieux d'où l'on vous „ l'apporte. Alexandre ayant dans la suite pacifié l'Arabie qui produit l'encens, & se souvenant des paroles de Leonidas, luy envoya de cette contrée une infinité de parfums, avec ordre de luy dire qu'il ne fût pas une autrefois si retenu quand il s'agiroit de faire honneur aux Dieux puisqu'il voyoit par experience qu'ils rendoient avec usure les offrandes qu'on leur faisoit. Belle leçon que nous fait par ces paroles un Payen, à nous qui avons le bonheur d'être Chrêtiens.

XXXVII.

Vous ne ferez jamais tranquille si vôtre conscience ne vous assure que vous n'avez rien à craindre. Personne ne peut se rejouir en surete, qu'il n'ait en soy le temoignage d'une bonne conscience, *Nemo securè gaudet, nisi bonæ conscientiæ in se testimonium habet.* I. C. l. Imit. de I. c. 20.

Le méchant a beau se cacher pour se donner de la tranquilité en déguisant son crime, l'ombre qui le cache le decele, Dieu a fait la nuit aussi bien que le jour.

Ah qu'on est peu flatté de loüange & d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire
Lors que dans l'ame on souffre une vive douleur!
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire,
Pour avoir le repos du cœur?

Comme la santé est le paradis du corps, le repos de la conscience est le paradis de l'ame: la vie se tourne sur ces deux poles. Ep. de Sen.

XXXVIII.

Défiez-vous des hypocrites, & ayez en horreur leur vice. L'hypo-

crisie est un hommage que le vice rend à la vertu, il est vray ; car puisqu'en même tems qu'on est dans le crime, on veut paroître vertueux ; c'est une marque que l'on reconnoît l'obligation dans laquelle on est de suivre la vertu : Mais cet hommage est un piege bien pernicieux que le vice tend aux honnêtes gens. Il n'y a rien de plus dangereux que ceux qui habillent les vices les plus honteux des parures de la vertu, qui couvrent leurs médisances du voile de la charité, leurs vengeances de justice, leurs cruautés de zele.

Remarques re. moral. & hist.

Certes je ne vois rien qui soit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zele specieux,
Que ces francs charlatans, que ces devots de place,
De *qui la sacrilege & trompeuse grimace,*
Abuse impunément, & se jouë à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint & sacré ;
Ces gens qui par une ame à l'interest soumise,

Font de devotion mestier & marchandise ,
Et veulent acheter credit & dignité
A pris de faux clins d'yeux , & d'élans affectés ,
Ces gens , dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du Ciel courir à la Fortune ,
Qui brûlans & prians demandent chaque jour ,
Et prêchent la retraite au milieu de la Cour ,
Qui sçavent ajuster leur crime avec leurs vices ,
Sont prompts , vindicatifs , sans foi , plein d'artifices ;
Et pour perdre quelqu'un , couvrent insolemment.
De l'interest du Ciel leur fier ressentiment.
D'autant plus dangereux dans leur âpre colere ,
Qu'ils prennent contre nous ; des armes qu'on revere ,
Et que leur passion,dont on leur sçait bon gré
Veut nous assassiner avec un fer sacré.

C'est des hypocrites qu'on peut

dire qu'il y a de méchans hommes qui seroient moins dangereux s'ils n'avoient aucune bonté. Quand vous voyez des hypocrites dans la prosperité à cause de leurs apparences de vertu ; tirez pour vôtre instruction cette consequence, qu'il faut que la pieté soit bien utile, puisque l'ombre même de la pieté a tant d'utilités.

Non tantùm pietas, umbra sed ipsa juvat.

XXXIX.

Ayez une grande horreur de la tromperie, que la bonne foy soit toûjours le mobile de toutes vos paroles & de toutes vos actions.

Nicomede Trag. de M. Corneille.

La fourbe n'est le jeu que des petites ames.

XL.

Regardez la chasteté comme la plus belle de toutes les vertus, & comme la plus facile à perdre. Elle est exposée à de continuels dangers. Cette vertu court même quelque risque quand on s'entretient trop long tems en sa faveur ; parce qu'on ne peut en parler long-tems sans representer à l'imagination ce qui la fait perdre:

Defiez, vous donc de tout, si vous voulez conserver cette belle vertu ; il n'y a personne qui soit assez chaste pour ne pas craindre les petites choses en matière de pureté, & dire : *Cela m'entre par une oreille, & me sort par l'autre* ; C'est oublier, que quand cela seroit ainsi, le cœur se trouveroit en chemin. De tous les sens celui sur lequel nous devons faire le plus d'attention pour ne point exposer cette vertu, c'est la veuë ; les yeux sont comme les plats, où la luxure sert les amorces de la volupté, *Oculi patella luxuriæ*.

Egar des hom mes dãs la voye du salut

Defiez-vous du commerce avec les femmes, quelque vertu que vous ayez. *Isid.*

Les femmes ont trompé par leur belle apparence
Adam, Samson, & Loth, David, & Salomon,
Qui peut être à present, soit homme, Ange, Demon,
Auprés d'elles en assurance ?

Adam, Samsonem, Loth, Daviddem, Salomonem,
Fœmina decepit ; quis modo tutus erit ?

Pourrois-je surpasser, alors que je vous vois,
La forces la sagesse, & la même innocence,
Si pour plaire à la femme, Adam trahit la Loi,
Qui lui fut imposée au point de sa naissance?
Bersabée en David se soumit un grand Roy.
Dalila sur Samson eut la même puissance;
Et ce qu'un peuple entier ne pût voir sans effroy
Une femme le vit sans aucune deffense.

Qui peut donc resister à la femme aujourd'huy
Près d'elle des Hebreux l'esperance & l'appuy,
Avec toute sa force est la même foiblesse;
Adam devient, rebelle avec sa pureté,
Salomon Idolâtre avec sa sagesse,
Et David homicide avec sa sainteté.

XLI.

Ne vous contentez pas des apparences exterieures de probité; car si

vous n'avez que cela, c'eſt-à-dire, ſi vous eſtes, comme parle un autheur de ce tems, tout bâti de paſſions & de vices, & ſeulement crêpy de raiſon & de vertu, vous ne ſoûtiendrez pas long-tems ce déguiſement. Les injures de l'air du monde détruiront bien-toſt ces apparences pour vous faire voir tel que vous ſerez. Il eſt vrai qu'un peu d'exterieur tranquille & raiſonnable ſur beaucoup de troubles & de dereglemens fait toute la perfection de la pluſpart des hommes; mais comme cette tranquillité & cette raiſon n'eſt que tres ſuperficielle, les *Catons* de profeſſion ne peuvent ſi bien faire, que malgré leurs précautions il ne s'échappe au travers de leurs dehors figuré quelque mouvement qui les ſurprend, & les fait connoître tels qu'ils ſont au dedans à ceux qui ont quelque commerce ordinaire & familier avec eux. Plus on eſt déguiſé, plus il faut avoir d'attention ſur ſoy-même pour n'être pas reconnu; parce que la nature fait des efforts ſans relâche & ſans diſcontinuation pour forcer (afin de paroître) le déguiſement qui la contraint & la gêne. Les Tirinthiens s'étoient telle-

ment abandonnés à la joye, que ne pouvant plus prendre leur serieux sur aucune chose, tout alloit en desordre parmy eux. S'ils s'assembloient, tous leurs entretiens rouloient sur des folies, au lieu de rouler sur les affaires publiques; s'ils recevoient des Ambassadeurs, ils les tournoient en ridicules; s'ils tenoient le Conseil de ville, les avis des plus graves Senateurs n'étoient que des bouffoneries; ils se sentirent dans la suite incommodés de cet esprit de plaisanterie, c'est pourquoy ils allerent consulrer l'oracle de Delphes pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de serieux. L'oracle répondit que s'ils pouvoient sacrifier sans rire un taureau à Neptune, ils seroient s'ils vouloient plus sages dans la suite. Un sacrifice n'est pas une action si plaisante d'elle même, cependant pour la faire serieusement, ils y apporterent bien des preparatifs. Ils resolurent de n'y recevoir point de jeunes gens, mais seulement des vieillards; & non pas encore toutes sortes de vieillards, mais seulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des femmes bien incommodées. Quand

toutes ces perſonnes choiſies furent au bord de la mer pour immoler la victime, il fut beſoin, malgré les femmes, les dettes, les maladies & l'âge, qu'ils compoſaſſent leur air, baiſſaſſent les yeux à terre, & ſe mordiſſent les levres ; mais par malheur il ſe trouva là un enfant qui s'y étoit coulé. On voulut le chaſſer ſelon l'ordre, & il cria, *Quoy, craignez-vous que je n'avalle vôtre taureau?* Cette ſottiſe deconcerta toutes ces gravités contrefaites, on éclata de rire, le ſacrifice fut troublé & la raiſon ne leur vint point. Ne diriez-vous pas que ce magiſtrat dont la vieilleſſe venerable impoſe le reſpect à tout un peuple, ſe gouverne par une raiſon pure & ſublime, & qu'il juge des choſes par leur nature, ſans s'arrêter aux vaines circonſtances qui ne bleſſent que l'imagination des foibles ? Voyez-le entrer dans la place, où il doit rendre la juſtice. Le voila preſt à oüir avec une gravité exemplaire. Si l'avocat vient à paroître, & que la nature lui ait donné une voix enrouée, & un tour de viſage bizarre, que ſon barbier l'ait mal razé, & ſi le hazard l'a encore barboüillé, je parie la perte de

la gravité du Magiſtrat.

Que c'eſt un perſonnage ridicule qu'un Magiſtrat folâtre, badin, & étourdy! Peut-on aiſement porter reſpect & obéir ſans reſiſtance à un tel homme? Non; car la gravité eſt la mere & la nourrice de l'authorité. Et ainſi ne vous étonnez pas ſi vous voyez *Folinant* le joüet de femmes dans les ruelles, & l'objet de la raillerie des plumets dans les academies de plaiſir. Les plumets & les femmes luy riront au nez juſques ſur les fleurs-de lis s'ils ſe trouvent auprés de ſon Tribunal. Seriez-vous bien aiſe d'être traité de la ſorte? Si vous ne le voulez pas n'en donnez donc pas ſujet.

XLII.

Voyez ce que vous penſez d'un homme dont voicy le portrait.

C'eſt de la teſte aux pieds un homme tout myſtere,
Qui vous jette en paſſant un coup d'œil égaré.
Et ſans aucune affaire eſt toûjours affairé.
Tout ce qu'il vous debite en grimaces abonde,

A force de façons ils assomme le monde ;
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, & ce secret n'est rien.
De la moindre vetille il fait une merveille,
Et jusques au bon jour il dit tout à l'oreille.

Comme je suis persuadé qu'un tel homme vous paroît fort rudicule je ne doute point que vous n'évitiez ces défauts qui rendent si impertinens ceux dans qui on les remarque.

XLIII.

pour avoir horreur du mensonge, faites reflexion.

1°. Qu'un menteur fait le brave contre Dieu, & le plotron envers les hommes, parce qu'il craint plus les hommes que Dieu.

2°. Que les menteurs sont insupportables dans la societé civile, parce qu'on ne sçait qu'elles mesures prendre avec eux, personne ne pouvant compter sûrement sur leurs paroles & sur leurs promesses.

3°. Qu'ils sont des objets continuels

de la défiance de ceux qui les frequentent, & qu'on les regarde comme des hommes doubles, avec qui il semble que pour sa sûreté, on devroit aussi avoir des manieres d'agir doubles, & en même tems des sentimens contraires à ce qu'on leur dit.

4°. Enfin que le menteur est toûjours exposé à ces deux maux inévitables, *de ne point croire, & de n'être point crû,*

Men-teur,

Quand un menteur verité dit,
En passant par sa bouche elle perd son credit.

XLIV.

L'on n'est jamais si ridicule par les qualitez que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir. Comprenez bien cette maxime, elle est tres vraye, & concluez que les affectations ont un certain air forcé & déguisé qui rend ceux où elles se trouvent également des objets de mépris & de défiance. Ce qui est forcé & affecté paroît toûjours cacher du dessein; & ceux qui s'apperçoivent de ce deguisement sont naturellement portés à soupçonner & à se défier. Que de gens qui sont raisonnables par nature, & ridicules par étude!

X L V.

Aimez vos Maîtres. En vous acquittant de ce devoir vous leur rendrez justice, vous deviendrez plus habile ; car on reçoit volontiers l'instruction de ceux qu'on aime.

Donnez creance à leurs paroles : *Oportet discentem credere.* Les Pythagoriciens apportoient pour principale raison de ce qu'ils avançoient, leur *Magister dixit* ; Le Maître l'a dit.

Ne les fuyez point. Vous ne pouvez avoir une plus utile compagnie. Il vous sera toûjours honteux d'être comme celui dont parle Horace ;

Imberbis juvenis tandem custode remoto.
Gaudet.

Car ce sera montrer que vous n'aimez ni la vertu, ny la science, quand vous fuirez ceux qui vous les peuvent & qui vous les doivent enseigner.

Obeïssez sans murmure & sans reretardement à ce qu'ils demanderont de vous ; parce qu'ils sont vos Maîtres, parce qu'ils sont plus sages que vous, & parce qu'ils sçavent mieux

ce qu'il vous faut que vous même.

Ayez du respect pour eux comme pour vôtre pere. Le premier article du serment qu'Hipocrate exige des Medecins c'est qu'ils tiendront pour leur pere celui qui les aura enseigné. Quelqu'un demandant un jour à Alexandre le Grand pourquoy il portoit plus d'honneur à son Precepteur qu'à
„ son pere, il repartit ces mots ; C'est
„ parce que le Roy Philippe mon pere
„ en me donant la vie m'a fait descendre
„ du Ciel en terre ; mais mon Maître
„ Aristote m'a enseigné par ses instruc-
„ tions le chemin qu'il faut tenir pour
„ monter de la terre au Ciel.

Ayez de la reconnoissence envers eux. Iules Capitolin dit dans la Vie de l'Empereur Antonin,que ce Prince fit dresser des Statuës d'or au Precepteur qui l'avoit insttuit. Il y a une infinité d'exemples de cette reconnoissance qui vous y doivent exciter, outre plusieurs raisons que l'on peut aisément connoître pour peu que l'on ait l'esprit juste droit &bien fait. Une Loy de Pythagore portoit que ses Disciples iroient jurer tous les ans au Temple pour assurer avec serment combien de profit ils avoient

tiré

iré de l'instruction de leurs Maîtres, k qu'à proportion de ce profit ils ›ayeroient leurs soins. Ne manquez lonc jamais de reconnoissance en-'ers tous ceux qui vous instruisent, [ui vous donnent des avis, qui vous :onduisent dans les sciences, ou dans e monde. Anaxagoras étant fort 'ieux & abandonné de tous ses amis, ›rit resolution de se laisser mourir le faim : Pericles qui l'estimoit beau-:oup à cause du secours qu'il rece-'oit de ses conseils, ayant sçû cette :ruelle resolution, le vint trouver, k le pria de ne point s'ôter la vie, [uand ce ne seroit, disoit-il, que pour ontinuer à me donner vos bons avis " [ui sont si necessaires pour l'utilité " :es affaires publiques. Anaxagoras " prés l'avoir entendu parler de la sor-e, luy répondit seulement par ces pa-oles, *ô Pericles, ceux qui ont besoin* " *!e la lumiere d'une lampe, ont soin d'y* " *nettre de l'huile, s'ils ne veulent pas* " *a laisser éteindre.* A voir la maniere " ngrate avec laquelle agissent la plus-›art des hommes envers ceux qui les nstruisent, qui leur donnent des avis :tiles pour leur conduite, & qui leur :nseignent les moyens de s'en bien

acquitter, on peut juger qu'ils comptent la justice & la sagesse pour fort peu de chose. *Trasson* comble de bienfaits un bouffon, parce qu'il contribuë à ses plaisirs, pendant qu'il abandonne *Dormillas*, dont les conseils luy apportent souvent de grandes utilités. Pourquoy cette conduite? C'est que les bouffonneries du plaisant sont conformes à l'humeur de *Trasson*, qui ne demande qu'à badiner & à se divertir; au lieu que les avis de *Dormillas* sont entierement opposés à son inclination: Car, comme ce n'est que par necessité qu'il veut paroître sage; tout ce qui le fait ressouvenir de cette necessité luy déplaît & le tourmente.

Avoüez & reconnoissez vôtre ignorance en presence de vos maîtres. Cét aveu est le premier pas pour devenir sçavant. *Principium scientiæ ignorantiæ cognitio.* Quand on se reconnoît ignorant, on se laisse plus facilement persuader & instruire. Un Philosophe dit à ceux qui s'étonnoient de le voir si habile; qu'il l'étoit devenu, parce qu'il n'avoit pas eu honte de demander les choses qu'il ignoroit à ceux qui pouvoient les luy

apprendre. *Quæ nesciebam, me rogare puduit.*

Interrogez-les souvent; retenez avec reflexion les réponses qu'il vous auront faites, & en entretenez les autres, quand vous en pourrez trouver l'occasion. Rien ne vous rendra plus sûr que cette conduite dans ce que vous apprendrez.

Sæpe rogare, rogata tenere, retenta docere:
Hæc tria discipulum faciunt superare magistrum.

XLVI.

Ne soyez donc point du nombre de ces esprits superbes qui ne sçachant rien & voulant cependant que l'on croye qu'ils sçavent tout, font pitié à ceux qui les connoissent tels qu'ils sont, parce qu'ils prennent le moyen de ne devenir jamais tels qu'ils veulent paroître.

Enfin ayez un grand desir de profiter des instructions que vous recevrez, si vous voulez en tirer sûrement de l'utilité, & faire du progrez dans les Sciences. *Magna pars est profectûs velle proficere.* Seneque.

Faites vôtre étude principale de ce qui regarde vôtre état ; vous ne vous y perfectionnerez jamais , si vous vous appliquez trop à d'autres choses. Quoy que cet avis soit tres-necessaire, il est cependant d'ordinaire fort negligé ; *Car il avient le plus souvent au contraire* , dit Montagne, *que châcun choisit plûtost à discourir du mestier d'un autre , que du sien ; estimant que c'est autant de nouvelle reputation acquise : témoin le reproche qu'Archidamus fit à Periander qu'il quittoit la gloire d'un bon Medecin pour acquerir celle de mauvais poëte. Voyez combien Cesar se deploye largement à nous faire entendre ses inventions à bâtir ponts & engins , & combien au prix il va se serrant où il parle des offices de sa profession , de sa vaillance, & conduite de sa milice. Ses exploits le verifient assez Capitaine excellent , il veut se faire connoître excellent ingenieur, qualité aucunement étrangere. Le vieil Dyonisius étoit grand chef de guerre , comme il convenoit à sa fortune: mais il se travailloit à donner principale recommandation de soy, par la poësie , & si n'y sçavoit gueres. Un homme de vacation ju-*

idique, mené ces jours passez voir une estude fournie de toutes sortes de livres de son mêtier, & de tout autre mêtier, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir, mais il s'arrêta à gloser rudement & magistralement une barricade logée sur la vis de l'étude, que cent Capitaines reconnoissent tous les jours, sans remarque & sans offence. Par ce train vous ne faites jamais rien qui vaille. Il faut donc travailler de rejetter toûjours l'Architecte, le Peintre, le Cordonier, & ainsi du reste chacun à son gibier. Et à ce propos à la lecture des Histoires, qui est le sujet de toutes gens, j'ay accoutumé de considerer qui en sont les écrivains : si ce sont personnes, qui ne fassent autre profession que de lettres j'en apprens principalement le stile & le langage : si ce sont Medecins je les crois plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé & de la complexion des Princes, des blessures & maladies : si Iurisconsulte, il en faut prendre les controverses des droits, les loix, l'établissement des polices: & choses pareilles ; si Theologiens, les affaires de l'Eglise, censures Ecclesiastiques, dispenses & maria-

ges : si Courtisans, les mœurs & les ceremonies : si gens de guerre ce qui est de leur charge, & principalement les deductions des exploits où ils se sont trouvés en personnes : si Ambassadeurs, les menées, intelligences, & pratiques, & manieres de les conduire.

XLVII.

Persuadez-vous bien que les richesses du monde ne donnent aucun titre qui rende l'homme veritablement glorieux ; mais qu'il n'y a que les richesses de l'ame & de l'esprit qui donnent ce titre.

Curius autrefois combattant les Samnites,
Dans l'argile n'avoit que des raves mal cuittes.
Mr. de Sylvec. Iuvenal sat. 3. *Une table frugale, un vestement grossier*
Marquoient qu'à son devoir il étoit tout entier,
Et que le riche habit, le manger, ni le boire
Dans les vases d'argent ne font point vôtre gloire.

Ne tombez point dans l'erreur commune, qui fait que par un aveu-

glement, & une bassesse d'esprit, l'on n'estime les hommes que selon la quantité de richesses qu'ils possedent.

Vn habit à lambeaux ôte à l'homme la voix,
L'argent seul au discours ajoûte tout le poids :
Tresors, le monde entier cet honneur vous defere,
Si Trebius est riche, aussi-tôt il est frere.

Que j'ay de compassion pour un homme qui, parce qu'il possede beaucoup d'or & d'argent dans ses coffres, s'enfle d'orgueil, en tire vanité, s'applaudit, & se persuade que tous ceux qui n'ont pas les mêmes morceaux d'or & d'argent, sont sans esprit, sans jugement, & sans raison ; comme si ces petites parcelles de terre blanche & jaune donnoient la raison, le jugement, & l'esprit ; on a beau declamer contre cette erreur, elle ne laisse pas d'être tres-commune. *Id. sat. 5*

Toûjours une sotte fierté
Accompagne la vilité
De l'homme de peu de naissance,
Que les richesses ont gâté. *Avant. d'Assoucy.*

XLVIII.

Si vous n'avez pas de grandes richesses, faites en sorte de trouver vôtre repos dans vôtre peu de bien; pour cela contentez-vous de ce que vous possedez. On n'est pas heureux ou riche seulement quand on possede beaucoup de biens; mais on l'est, quand on en desire peu.

Non qui plura tenet; sed qui minus expetit, ille
Iudicio felix sit, locuplesque tuo?

Bornez vos desirs, connoissez en quoy consiste le necessaire, & servez-vous de cette connoissance pour vous exciter au repos,

Quand le sort te donne un Iardin,
Où l'on puise de l'eau sans peine,
Que tu peux arroser le soir & le matin,
Et tes fleurs & ta marjolaine,
Avec la serpe en main aider ton Iardinier,
Cultiver ton herbage, & tailler le poirier,
Tous les jours voir lever l'aurore,
Et recueillir dequoy nourrir abondamment
Cent sectateurs de Phythagore,

N'est-ce pas là contentement ?
Heureux qui peut être son maître,
Qui cultive son champ, sans être inquieté,
Et sans se soucier d'être
En dignité.

Prenez donc garde que du necessaire que vous souhaitez, vous ne passiez au commode; du commode au superflu; du superflu à l'excez : & de l'excez au criminel. Quand avec l'avidité on n'a que le necessaire, on souffre, quand on n'ajoûte que le commode au necessaire, on s'ennuye; quand on parvient jusques à avoir du superflu, on desire avec plus d'ardeur. Enfin quand on est arrivé à l'excez, on est bien prés du crime. *Souvent l'excez des biens fait celuy des maux.* *Cydippe dans Psiché de Mol.*

Se voir du bien par delà ses souhaits
N'est souvent qu'un bon-heur qui fait des miserables;
Il n'est ny train pompeux, ny superbe Palais,
Qui n'ouvre quelque porte à des maux incurables.

XLIX.

L'état de courtisan a bien des peines; ne l'embrassez point sans ne-

cessité. Ceux qui sont auprés des Grands ressemblent d'ordinaire aux veilles des quatre bonnes Fêtes, qui les touchent de prés ; mais qui ont beaucoup de jeûnes & de mortifications.

Sotte condition que celle d'un esclave ! de ne vivre jamais pour soy, & d'être toûjours tout entier aux passions d'un maître ; de n'être reglé que par ses humeurs, & de se voir reduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre.

Omnium quidem occupatorum conditio misera est: eorum tamen miserrima, qui ne suis quidem occupationibus laborant: ad alienum dormiunt somnum, ad alienum ambulant gradum, ad alienum comedunt appetitum; amare ac odisse res omnium liberrimas, jubentur.

Seneque

Mr de S. Martin.

Entretenir un Grand d'un discours qui le flatte ;
Rire de voir un chien caresser une chatte ;
Manger toûjours fort tard ; changer la nuit au jour ;
N'avoir pas un amy bien que chacun on baise ;

Etre toûjours debout, & jamais à son aise,
Fait voir en abregé comme on vit à la Cour.

L.

Il vous sera tres-difficile de reüssir dans ce que vous exigerez de ceux, avec qui vous devez avoir à faire, si vous n'étudiez le temperament de leur humeur afin de vous y conformer, & le caractere de leur esprit, afin de vous servir de regle pour vôtre conduite & pour vos demarches auprés d'eux.

LI.

Si vous avez une égalité d'humeur, vous réüssirez aisément dans la plus-part de vos entreprises, vous ne détruirez point l'union qui sera entre vous & vos amis, & vous conserverez la tranquilité & la paix en vous-même.

LII.

Quelque puissance que vous ayez, craignez toûjours de vous faire des ennemis, en augmentant ses ennemis on augmente des raisons de craindre. J'aimerois mieux ne me pas faire des ennemis que de me faire des amis,

parce qu'il seroit d'ordinaire plus facile à ceux-là de me faire du mal, qu'à ceux-cy de me faire du bien.

LIII.

Ne soiez jamais du nombre de ces gens qui font un métier de donner à rire aux autres, & qui pour s'introduire par tout ne mettent en usage que la plaisanterie. Ils font rire, il est vray; mais jamais ils ne sont ni veritablement aimés ni estimés, & si on les souffre, c'est parce que, comme de lâches parasites, ils veulent bien pour avoir leur place aux meilleures tables, être les sujets de toutes sortes de railleries. Les maîtres s'en rient, & les valets s'en mocquent. Pendant que ceux-là les regardent comme de affamez qu'ils veulent bien rassasier, ceux-cy les regardent comme des gourmands, qui leur ôtent ce que leur travail & leur service leur donne droit d'attendre. Enfin comme ces mauvais plaisants ne peuvent pas toûjours fournir de nouvelles plaisanteries, ils deviennent dans la suite si ennuyeux, & si insupportables, qu'on ne manque pas de chercher & de trouver les moyens de s'en defaire.

LIV.

Quelques bonnes qualitités que vous ayez, elles ne vous feront aucun honneur si vous vous en applaudissez vous-méme.

Vous êtés belle, en bonne foy, *Marot.*
Ceux qui disent que non, sont bêtes,
Vous êtes riche, je le vois :
Qu'est-il besoin d'en faire enquête ?
Vous êtes bien de plus honnêtes :
Et qui le nie est bien rebelle :
Mais quand vous vous loüez, vous n'êtes
Honnête, ni riche, ni belle.

LV.

L'estime des hommes est si bizarre, que je ne vous conseille pas de beaucoup compter dessus. Tel connû dans le monde par de grands talens, honnoré & cheri par tout où il se trouve, est petit dans son domestique & aux yeux de ses proches qu'il n'a pû reduire à l'estimer : tel autre au contraire, prophete dans son païs joüit d'une vogue qu'il a parmy les siens, & qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison, s'applaudit d'un merite rare & singulier, & qui luy est accordé par sa famille dont il est l'idole, *Mr. de la Bruyeré.*

mais qu'il laisse chez soy toutes les fois qu'il sort, & qu'il ne porte nulle part.

LVI.

Con-verſ. de M.D.C. E. D.C. D. M. Ne donnez pas dans l'erreur de bien de gens qui s'imaginent qu'un galant homme est celui qui se donne la liberté de tout dire, & de tout faire sans distinction de ce qui est bon ou mauvais. Un galant homme n'est autre chose, à proprement parler, qu'un honnête homme un peu plus brillant, ou plus enjoüé qu'à son ordinaire, & qui sçait faire en sorte que tout luy sied bien.

LVII.

Pensez plus d'un moment à ce que vous voulez dire, & plus de deux à ce que vous voulez promettre, de peur qu'il ne vous arrive du deplaisir de ce que vous aurez dit avec trop de hâte, & du repentir de ce que vous aurez promis avec trop de precipitation.

LVIII.

Vous aurez une veritable politique si vous conformez vôtre esprit à vôtre fortune, si vous vous reglez sur les devoirs de vôtre état, & sur la capacité de vôtre portée. *Nihil magis politicum, quam animi rotas reddere* Bacon.

cum rotis fortuna concentricas, & simul volubiles.

LIX.

Si vous êtes estimé dans quelque maison, n'y allez pas prop souvent, car vous gâterez tout à force de vous montrer. Persuadez-vous, que la plus part des gens qui ont de la reputation, sont comme de certains tableaux, qui peut être estimés ne doivent pas être regardés de trop prés. Mais, direz-vous, pourquoy me donnez vous ce conseil? n'est-il pas de mon interest de fortifier par ma presence la bonne opinion qu'on a de moi? on croit que j'ay du merite, & on se lassera de le croire: si l'on ne me voit pas, & si je ne prens pas soin d'en donner des marques par ma presence. Pour réponse je vous dis de tenir pour assuré, que parce qu'il ne coute rien pour avoir une grande idée des gens, & qu'il coute beaucoup à ceux-cy pour soutenir, on vous croit plus de merite quand on ne vous voit pas, que vous n'en pourrez montrer quand vous paroîtrez: si vous passez pour habile homme étant absent, quand vous serez present on exigera de vous des merveilles, on

Caract. nat.

tombera dans l'autre extremité, je veux dire dans le méprispour vous, parce, qu'on vous regardera non ſeulement comme un ignorant; mais encore comme un trompeur, qui s'eſt acquis un grand nom ſans le meriter. Il ne faut pas ſe mettre à tous les jours, ſi on ne veut pas riſquer de perdre ſa reputation.

LX.

Ne donnez point entrée dans vôtre ame aux paſſions dans l'eſperance de les pouvoir vaincre dans la ſuite; reſiſtez à leurs mouvemens en même temps qu'elles commencent à naître; car ſi elles s'emparent de vôtre cœur, vous vous ferez la guerre à vous même pour les nourrir, les entretenir & pour ſoutenir leurs interêts.

M. *Arn. d'Andilly.*

Au moment que tu vois que ton ame
eſt touchée
Par les charmes ſoudains de quelque
objet puiſſant.
Prens garde dans l'ardeur de cet a-
mour naiſſant.
Si la beauté n'a point quelque laideur
cachée.
Tu fermeras en vain les yeux à ſes at-
traits.

Quand tu seras percé des pointes de leurs traits,
Et que tu sentiras leur blessure mortelle.
C'est trop tard au secours appeller ta raison
Pour ramener à Dieu ta volonté rebelle,
Quand ton cœur est esclave, & cherit sa prison.

L X I.

Ne vous contentez pas de la vertu, de la capacité, de la probité, de la bonne conduite pour être bien reçû dans le monde ; car il faut quelque chose de plus, il faut de certaines manieres agreables pour orner & faire valoir ces bonnes qualités. Les mauvaises manieres defigurent les plus parfaites beautés, elles gatent même la justice & la raison. Ce n'est pas assez de la chose, il faut de la maniere ; ce n'est pas assez de la substance, il y faut aussi de la circonstance. Le talent d'être habile consiste dans les manieres ; c'est-à dire, dans une certaine adresse, & je ne sçay quel genie à part, qui fait qu'on se sert bien de ce qu'on peut : C'est de cette adresse que vient l'agrément, & c'est par elle qu'on im-

pose le plus facilement aux hommes : on a cét agrément, quand on dit agreablement ce qu'on sçait, & quand on fait agreablement ce qu'on peut: L'art de se faire valoir contribuë plus souvent à faire acquerir de la reputation que ce qu'on vaut. Un vertueux farouche degoûte de la vertu. Un sçavant pedant rend les sciences méprisables.

LXII.

Accordez toûjours vôtre devoir autant qu'il vous sera possible avec la bien seance, & la civilité envers les autres, & resouvenez vous dans l'observation des bien seances de cette verité, c'est que rien n'est plus contraire à la bien seance que de l'observer avec trop d'affectation. Cette affectation rend desagreables ceux dans qui elle se trouve, & incommode fort ceux pour qui elle est mise en usage. Ne soyez point incivil à force de civilité. Rien n'est plus incommode que ces gens qui n'agissent qu'avec ceremonies, & qui ne parlent qu'avec complimens.

Mr. l'Abbé Pic de la bien seance.

On à dit que la civilité humaine n'est qu'une espece de commerce d'amour propre, dans lequel on tâche

Ess. de Morale.

d'attirer l'amour des autres, en leur témoignant soy-même de l'affection. Faites que cette definition paroisse fausse en vous, & pour céla ayez de la civilité sans interest sans souhaiter de retour vers vous. Si vous ne faites civilité qu'afin qu'on vous en fasse, vous serez rarement civil, parce que n'étant civil que par interêt, 1°. vous ne ferez civilité qu'à ceux de qui vous en esperez, (& vous n'aurez pas lieu d'en esperer de tout le monde.) 2°. Le chagrin que vous aurez de n'avoir pas été traité civilement de ceux de qui vous pretendiez l'étre, vous portera à refuser la même ceremonie à ceux de qui vous aurez lieu de l'esperer, dans la crainte qu'ils ne soient envers vous aussi injustes que les autres.

LXIII.

Faites volontiers du bien aux autres : oubliez le bien que vous aurez fait, si vous voulez meriter qu'on s'en ressouvienne.

Si Charles par son credit
M'a fait un plaisir extrême,
I'en suis quitte ; il l'a tant dit,
Qu'il s'en est payé luy même.

On a encore dit ;

Vn bien fait perd sa grace à le trop publier,
Qui veut qu'on s'en souvienne, il le doit oublier.

Les biens faits que vous ferez aux autres, seront autant de trophées que vous vous erigerez dans leur cœur.

Que l'ingratitude des autres ne vous empéche pas de bien faire. Il vaut mieux que les bien-faits se perdent dans les mains des ingrats, que dans les nôtres.

Ne vous contentez pas d'avoir pitié des miserables, soulagez-les selon vôtre pouvoir dans leur misere. On voit bien des gens qui auront de la compassion tant que vous voudrez parce qu'elle ne coute rien ; mais qui n'en vienne point aux effets qu'elle devroit produire, parce qu'il leur en couteroit quelque chose.

Enfin pour dire mieux, ce Codrus pour tout bien
Hors les dons de l'esprit au monde n'avoit rien ;
Cependãt sa misere étant assez connuë,
Et disant aux passans plantif & tête nuë,

Que la flamme a brûlé chez lui ce qu'il avoit, *Mr de Sil vec. Iuven. sat 3.*
Tout le monde le plaint, personne n'y pourvoit.

Pour bien accorder une grace, faites-la volontiers, sans tarder, sans exiger de reconnoissance, sans causer de préjudice aux autres, sans vous en vanter, sans donner la moindre marque de repentir, & sans en troubler la possession.

N'attendez pas qu'on vous importune par plusieurs demandes pour obtenir les graces dont on vous prie. Une faveur obtenuë avec tant de peine perd la moitié de son prix. Les bien-faits qu'il faut acheter à force de prieres & de soumissions, sont des pains faits de cailloux broyés.

L XIIII.

N'ayez point de fierté rebutante qui puisse dégoûter vos domestiques de vous servir. Ne les irritez pas par des outrages, si vous ne les voulez pas avoir pour ennemis; que vos bons exemples & vos avertissemens charitables soient les principaux moyens dont vous vous servirez pour les rendre meilleurs; ne soyez pas si injuste que de vouloir que le servi-

teur ſoit plus ſage & plus vertueux que le maître. En même tems que vous avez une authorité de maître ſur vos domeſtiques, ayez une bonté de pere pour eux. Mettez-les au nombre de vos premiers pauvres : ce ſont des pauvres qui s'uſent & qui ſe conſument à vôtre ſervice. Diſtinguez-les par vôtre charité de ces pauvres faineans qui n'ont point d'autres talens que d'enlever, à la faveur d'une compaſſion qu'ils s'attirent par un exterieur qui impoſe, le bien que l'on doit faire à ceux qui travaillent.

Il y a entre les domeſtiques & les maîtres des devoirs reciproques. Donnez leur pour leurs ſervices & pour leurs ſoûmiſſions reſpectueuſes, de la compaſſion & des recompenſes. Il eſt vray que l'état d'élevation & de proſperité des maîtres exige des ſerviteurs de l'obeïſſance & des reſpects; mais il eſt vray auſſi que l'état de baſſeſſe & de miſere des ſerviteurs exige des maîtres de la pitié & du ſoulagement. Mr. Flechier a dit de Mr. le Duc de Montauſier; environné d'une » foule de ſerviteurs, il cherchoit une » fortune qui leur fût propre : Deſin» tereſſé pour luy, empreſſé pour eux;
»

« il ne sentoit jamais mieux son bonheur, que lorsqu'il pouvoit faire le leur. Le nombre pouvoit être à charge à sa dépense, mais non pas à sa generosité; il sçavoit bien qu'il n'avoit pas besoin de tout ce monde; mais il croyoit que tout ce monde avoit besoin de luy, & il le gardoit moins pour servir d'éclat à sa grandeur, que pour servir de matiere à sa bonté. »

Parlez peu à vos domestiques pour leur faire connoître vos commandemens, & pour les reprendre de leurs fautes; ne les blâmez point sans sujet; ne leur laissez rien negliger, tenez-les dans l'occupation; accoutumez-les à l'assiduité, & qu'ils soient persuadés, que toutes les choses que vous leur commandez, sont de consequence, ou par elles-mêmes, ou pour vous, ou pour eux: vous leur ferez par cette conduite autant leur bien que vôtre propre commodité. L'habitude qu'ils auront prise au travail, leur sera tres-utile pour le reste de leur vie; c'est une espece de cruauté pour les pauvres que de les nourrir dans l'oisiveté; parce que n'ayant rien pour vivre & n'étant point accoutu-

Car. act. nat.

més à travailler, ils seront toûjours miserables.

LXV.

Ne permettez jamais à ceux qui dépendent de vous de faire aucune injustice, même contre vos plus grands ennemis, Memnon Capitaine de Darius dans la guerre qu'il avoit contre Alexandre entendant un jour un de ses soldats parler insolemment de ce grand Prince, luy donna un grand coup de hallebarde, en luy disant; Je te paye, afin que tu combattes contre Alexandre, & non pas afin que tu l'injuries.

LXVI.

Aimez à être liberal. La liberalité fait toûjours plaisir à ceux dans qui elle se trouve; elle fait trouver de l'avantage avec les ingrats aussi-bien qu'avec ceux qui sont reconnoissans; car, si la reconnoissance rend la liberalité plus agreable, l'ingratitude la rend plus éclatante.

Quand vous donnerez, que vôtre main soit ouverte & non pas percée, qu'il en sorte quelque chose, mais qu'il n'en tombe rien, c'est à dire, donnez avec prudence & avec attention. La liberalité donne, la prodigalité

galité perd : la diſcretion rend la liberalité utile, l'imprudence rend la prodigalité dommageable : La liberalité fait des amis, la prodigalité ne fait que des ingrats. On a dit d'un homme naturellement liberal, & qui cependant ne veut point prodiguer. Il aime mieux contraindre la generoſité de ſon humeur, que de tomber dans un état, où il ait beſoin de celle d'un autre. Ne vous ſervez pas de ce raiſonnement, comme d'un pretexte pour couvrir vôtre avarice ſi vous en avez, ou pour devenir avare ſi vous ne l'êtes pas.

LXVII.

Voicy les regles que vous devez ſuivre; Si vôtre condition vous engage dans la marchandiſe, ſoyez ſans uſure, ſans envie &, ſans infidelité.

LXVIII.

Si vous entrez dans la magiſtrature, voicy l'idée que vous en devez avoir : La magiſtrature eſt la premiere & la plus importante profeſſion d'un état. Ce ſont les magiſtrats qui gouvernent le peuple ſous l'autorité du Prince ; qui diſtribuent la juſtice qu'il leur a miſe entre les mains ; qui delivrent les bons de l'oppreſſion des

Max & reflex. ſur l'E-

duc. de la Jeunesse. méchans; qui établissent & qui maintiennent l'ordre de la police parmy les Citoyens, & qui decident par leurs jugements de la fortune, des biens, de la vie & de la mort des autres hommes. Grands privileges qui demandent de grandes qualités!

LXIX.

Habillez-vous comme s'habillent les honnêtes gens de vôtre état & de vôtre profession; suivez sans affectation & sans precipitation les modes, si vous voyez qu'elles sont suivies par ces mêmes honnêtes gens, & quittez-les avec eux.

Mr Pavillon.

La mode est un tiran, dont rien ne nous delivre,
A son bisarre goût, il faut s'accommoder;
Mais sous ses folles loix étant forcé de vivre,
Le sage n'est jamais le premier à les suivre,
Ny le dernier à les quitter.

LXX.

Il n'y a point de vice qui donne une si mauvaise reputation que le larcin, ni qui jette dans de si grands embarras. Faites bien reflexion sur

ces deux veritez ; si vous êtes assez malheureux pour avoir quelque penchant à prendre le bien d'autruy.

LXXI.

Que la modestie soit le principal ornement de vôtre exterieur. Elle est l'ornement des ornemens. La modestie est la chasteté de l'exterieur, l'humilité du visage, une sobrieté de tout le corps & une publique profession d'honneur & de vertu. C'est la livrée des jeunes gens, qui ont eu une Belle Education, & qui ont sçû en profiter. Avec elle ont se fait aimer, estimer, respecter & quelque fois craindre. Vous paroîtrez modeste, si vous n'avez point de legereté dans vos paroles ni dans vos regards, si vous n'avez point de precipitation dans vos desirs ni dans vos actions ; si vous n'avez point d'affectation dans vos habits, ni dans vôtre contenance. Peint. Mor.

LXXII.

Rendez à tous ce que tous ont droit d'exiger de vous, c'est-à-dire du respect, de la deference & de la soûmission à vos Superieurs ; de la civilité & de la douceur à vos égaux ; de l'amitié à vos parens ; de la ten-

dresse & de la confiance à vos amis, & à tout le monde de la bonne foy.

LXXIII.

Ne méprisez jamais les pauvres; mais plûtôt ayez pitié d'eux; ce que je trouve de plus facheux dans la pauvreté; c'est que rendant ridicules ceux qu'elle afflige, elle les jette dans le mépris.

Iuvenal. *Nil habet infelix paupertas durius in se,*
Quam quòd ridiculos homines facit.

La pauvreté est à present la maladie la plus honteuse. Pour moy je la regarde & les autres miseres de la vie, comme une espece de consecration funeste & pitoyable: Je me persuade que non seulement nous devons des larmes & de la compassion aux personnes sur qui elles tombent; mais que nous leur devons encore de la veneration. Si les anciens honoroient d'un culte particulier les lieux qui avoient été frappez de la foudre; il y a bien plus de raison de respecter les marques de la main de Dieu sur les miserables qu'elle a frappez: mais c'est beaucoup demander que d'exiger des riches du respect pour les pauvres.

Il faut avoir bien l'esprit du Christianisme pour aller jusques-là. Cét esprit se trouve rarement avec les grandes richesses, aussi les pauvres se contentent-ils de demander du soulagement dans leur misere, & rien davantage; du moins ne leur refusez pas ce soulagement, & pour cela ne mesurez point vôtre necessaire sur vôtre ambition; vous ne donnerez rien aux pauvres, si vous mesurez vos besoins sur vos desirs. Quoy, dit un celebre Predicateur (c'est le P. Dom Jerôme (vous avez bonne grace de dire que vous n'avez pas de superflu, & de refuser l'aumône à un pauvre, lorsque la même main, dont vous le repoussez, porte un diamant suffisant pour enrichir 20. pauvres familles?

Quand tu vois ces Palais plus dorez
que des Temples,
Ces riches ornemens, ces meubles
somptueux,
Et tout ce que la terre a de volup-
tueux,
Du luxe des puissans te montrer des
exemples;
Et que nuds à leurs pieds tu vois dans
les douleurs

Ces pauvres affligez demander avec pleurs
Quelque ſoulagement dans leur triſte miſere :
Penſes-tu que ce Dieu de Iuſtice & d'amour,
Qui de tous les humains eſt le Iuge & le Pere,
Permette que leur ſort ne change point un jour ;

LXXIV.

Pardonnez le plus promptement que vous pourrez. C'eſt pardonner deux fois, que de pardonner ſans differer. Il y a des hommes ſi cruels & ſi ſauvages, qu'ils ne peuvent adoucir leur couroux. En quelque poſture qu'on ſe mette devant eux, on ne peut les fléchir; ſi on leur montre des playes afin de les exciter à pitié, ils y jettent des traits nouveaux pour les envenimer ; ſi on s'abaiſſe, ils foulent au pieds ; ſi on les flatte, on les aigrit ; ſi on les prie, ils en deviennent plus obſtinés; ſur tout ils ſont inexorables & inflexibles, s'ils ont le pouvoir de faire du mal ſans crainte d'en recevoir de ceux qui peuvent être leurs victimes & les objets de leur

brutalité; que si enfin quelque image de pitié, d'amour, ou d'honneur touche leur cœur, tire quelque goûte d'eau de leurs yeux, quelque parole obligeante de leur bouche, ce n'est pas sans éclat & sans bruit; Il faut publier par tout cette indulgence, & il semble que tout le monde en doive être averty comme d'un Jubilé universel. Ménager si peu la pudeur de celuy à qui on pardonne, n'est ce pas plûtôt punir que pardonner.

Vn jour un cuisinier insigne
Qui buvoit quelquefois un peu plus fort que jeu,
Pour mettre la marmitte au feu,
Pensant tuer une oye, alloit tuer un cigne.
On ne s'est jamais vû dans un danger plus grand;
Déja le bras levé s'apretoit à descendre,
Quand l'oiseau luy fait entendre
Vne voix qui le surprend.
Iamais au bords du Meandre
Aucun cigne en expirant,
N'a celebré sa mort d'une façon plus tendre.
Ses chants ne furent pas vains:

Fable d'Esope Com. de Mr. Bours.

Malgré l'humer assassine
De l'Escuyer de cuisine.
Le fer luy tomba des mains:
Bien vous en prend, dit-il, d'avoir un tel ramage,
Je vous méconnoissois, si vous n'eussiez chanté:
Ainsi la douceur du langage
Est dans l'occasion de grande utilité:
Il semble que le Ciel en ait fait l'appannage
Des personnes de qualité;
Et dans un grand Seigneur, de la brutalité
Marque une noblesse sauvage.

LXXV.

Si vous êtes quelque jour en place pour administrer la Justice, soyez un Juge que la subtilité n'aveugle jamais, que la faveur ne corrompe jamais, & que la crainte n'ébranle jamais; un juge que les innocens regardent comme leur pere, que les criminels écoutent comme leur Medecin, que les autres juges imitent comme l'exemple qu'ils doivent suivre. Terminez le plus promptement que vous pourrez les affaires dont vous serez le Juge, & pour cela

appliquez-vous principalement aux fonctions de vôtre charge, sans vous en écarter pour vous dissiper par d'autres occupations qui seroient cause du délay que vous apporteriez à faire justice, & par consequent de la ruine de ceux qui attendent vos arrêts. Une pauvre vieille s'étant un jour addressée à Philippe Roy de Macedoine, afin qu'il jugeât une affaire qui luy étoit de consequence; il luy répondit, pour la renvoyer, qu'il n'en avoit pas le loisir, & qu'il avoit d'autres affaires; *Pourquoy étes-vous donc Roy*, luy dit-elle? Cette parole ayant fait connoître à ce Prince son devoir, il quitta tout pour luy rendre justice.

Agissez sans passion dans les châtimens que vous ordonnerez. Il faut que les Juges agissent dans le même esprit que les loix, qui punissent par équité, & non pas par colere. *Indices legibus similes sint quæ ad puniendum non iracundiâ, sed æquitate ducuntur.* *Ciceron* Alexandre entendant plaider une cause devant luy, se bouchoit une oreille, disant qu'il la gardoit pour la partie adverse. Un Seigneur *l'Homme de Cour.* ayant envoyé deux flacons d'argent à

Notes. Thomas Morus Chancelier d'Angleterre afin de l'avoir pour favorable dans un procés de conſequence dont il étoit le juge ; Morus qui avoit beaucoup d'integrité commanda à ſon ſommelier de remplir ces deux flacons du meiller vin de ſa cave, & les renvoya à ce Seigneur, diſant à celuy qui les avoit apportés, qu'il fit ſçavoir à ſon Maître que tout le vin de ſa cave étoit à ſon ſervie. Ainſi il refuſa par cet ingenieux artifice un preſent fait par interêt, ſans offenſer celuy qui le luy avoit envoyé.

Voicy de quelle maniere fut autrefois puny un juge qui ſe laiſſoit corrompre. Cambiſes Roy des Perſes ayant appris qu'un des juges de ſon Royaume abuſoit de ſon authorité en vendant la juſtice, pour le punir, le fit écorcher & de ſa peau en fit couvrir les ſieges des autres juges, afin qu'ils euſſent toûjours devant les yeux la punition de l'injuſtice.

LXXVI.

Evitez les procés autant qu'il vous ſera poſſible, ſi vous ne voulés pas perdre vôtre repos, & riſquer vos biens, en les mettant entre les mains de ceux qui ne ſubſiſtent que des

divisions des autres.

Un jour dit un Autheur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrerent une huître;
Tous deux le contestoient, lors que dans leur chemin,
La Justice passa la balance à la main.
Devant elle aussi-tôt ils expliquent la chose,
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La Justice pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre; & l'avalle à leurs yeux,
Et par ce bel Arrêt terminant la bataille,
Tenez, voila, dit-elle, à châcun une écaille,
Des sotises d'autry nous vivons au Palais:
Messieurs, l'huître étoit bonne, adieu, vivez en paix.

C'est ce conte qui a fait faire cette reflexion;

Plût-à-Dieu qu'autrement on reglât les procés
Que des Turcs en cela l'on suivît la methode;

Le ſimple ſens commun nous tiendroit lieu de code,
Il ne faudroit point tant de frais,
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs,
On fait tant à la fin que l'huître eſt pour le Juge,
Les écailles pour les plaideurs.

LXXVII.

Ne ſoyez point timide ; quand il s'agira de refuſer une choſe injuſte. Zenon de Citie ayant trouvê un jeune homme qui ſe promenoit à l'écart pour éviter un de ſes amis qui le vouloit engager par ſes prieres à porter un faux témoignage pour luy, il luy dit ; „ *Quoy ! cét homme a la hardieſſe de vous demander une choſe injuſte, & vous n'avez pas la hardieſſe de luy refuſer !* On ne peut être trop hardi, quand il s'agit de repouſſer des importuns effrontez. Ne regardons jamais comme veritables amis ceux qui exigent de nous des injuſtices ; Ce ſont plûtôt de veritables ennemis, puiſque vouloir détruire nôtre vertu, c'eſt vouloir nous apporter le plus grand dommage,

qu'on puiſſe faire à ceux pour qui l'on a une haine irreconciliable.

LXXVIII.

Quelqu'inconnu qu'on ſoit, qu'on n'ait point beſoin d'autre recommandation auprés de vous, que de celle que porte avec ſoy la vertu, & l'innocence perſecutée. On prouve que l'on a de la probité quand on donne ſa protection à celle des autres.

LXXIX.

En jugeant les autres, faites reflexion qu'un jour vous ſerez jugé.

Homme, quoy qu'icy bas tu veuilles entreprendre, Imit. de I C. par Corneil. L. 1. c. 16.
Songe à ce compte exact qu'un jour il en faut rendre,
Et mets devant tes yeux cette derniere fin,
Qui fera ton mauvais ou ton heureux deſtin.
Regarde avec quel front tu pourras apparoître
Devant le Tribunal de ton Souverain Maître,
Devant ce juſte juge, à qui rien n'eſt caché,
Qui juſques dans ton cœur ſçait lire ton peché;

Qu'aucun don n'eblouit qu'aucune erreur n'abuse,
Que ne surprend jamais l'addresse d'une exuse,
Qui rend à tous justice, & paise au même poids
Ce que font les bergers, & ce que font les Roys.

L X X X.

Ne donnez pas sujet aux plaideurs de faire cette plainte;

Plaideurs Cemed. de Mr Racine.

Le monde est devenu, sans mentir, bien méchant;
J'ay veu que les procés ne donnoient point de peine;
Six écus en gagnoient une demi-douzaine;
Mais aujourd'huy, je croy que tout mon bien entier
Ne me suffiroit pas pour gaigner un portier.

Alphonse Roy d'Arragon disoit que s'il fut venu au monde dans le tems que la republique Romaine étoit florissante, il auroit dedié proche le Palais de la Justice un Temple à Jupiter depositaire, afin que les Senateurs, avant que d'entrer au Senat, y

eussent laissé leur haine, leur amour, & toutes leurs autres passions particulieres.

LXXXI.

Qu'on a sujet d'être remply d'indignation lors qu'on voit des Juges endormis, ou distraits, pendant qu'on leur donne publiquement des instructions pour les aider à decider des biens, de l'honneur, ou de la vie des hommes! ce qui n'arrive que trop souvent.

En certaine province une justice étoit,
Où l'on faisoit un jour grand bruit à l'audience,
Chácun causoit tout haut, personne n'écoutoit,
Quand le President las de telle impertinence,
Dit en colere, Huissier, faites faire silence.
Avec tous ces causeurs estes vous de complot,
Quelle pitié, voilà quatre causes, je pense,
Qu'aujourd'huy nous jugeons, sans en entendre un mot.

La distraction volontaire, ou le sommeil sont cause que bien des juges

prononcent des ſentences avec auſſi peu de connoiſſance du fait & du droit que ceux dont il eſt parlé dans cette Epigramme.

LXXXII.

Si vous voulez aſſurer vôtre repos, ne troublez pas celuy de autres. *Pridamont* ne dors qu'avec inquietude depuis qu'il a mis le trouble dans ſa communauté: il regarde les mouvemens de ceux qu'il a troublés comme des embûches qu'ils luy tendent pour s'en defaire; il ſe defie de tous; parce qu'il les tourmente tous; & il ſe defiera toûjours, quand même il agiroit dans la ſuite envers eux avec plus de tranquillité; parce qu'il ſçait qu'il leur a donné ſujet par ſes déguiſemens & par ſes intrigues, de ſe défier toûjours de luy.

LXXXIII.

Aimez la vertu par tout, où vous la trouverez. Le comble de la vertu, c'eſt de l'aimer juſques dans ſes ennemis; mais il y en a, qui, bienloin de ſuivre cét avis, haïſſent dans les autres les mêmes qualités qu'ils y admirent, & qui ſouffriroient plus volontiers un vice commun, qu'une

Caract. naturele des hommes

vertu extraordinaire : car, n'aimant pas naturellement à ceder; tout ce qui est au dessus de leur merite ne les réjouït pas. Il est vray que l'on devroit aimer, & regarder avec plaisir ce qui est le plus digne de l'homme, je veux dire la vertu : mais en même tems que ces sortes de gens voyent un merite extraordinaire dans les autres, ils le regardent comme un objet qui leur reproche leurs imperfections; ils se sentent portés à faire une comparaison qui les fatigue, qui les insulte, & qui les rend méprisables. Ils n'aiment la vertu que par abstraction; il faut qu'elle ne soit dans aucun sujet, si l'on veut qu'ils ayent de la consideration & de l'inclination pour elle. Ne suivez pas cét exemple; tâchez d'imiter la perfection & non pas de haïr ceux qui la possedent.

LXXXIV.

Ayez toûjours de la reconnoissance envers ceux qui vous font du bien, & pour la marquer; 1°. Recevez le bienfait avec un visage content, *qui gratè beneficium accepit, primam ejus pensionem solvit.* 2°. Ne l'oubliez jamais. 3°. Publiez-le pour en faire honneur à ceux qui vous l'on fait. *Ingenui pu-* *Seneque.* *Plin*

doris est fateri per quos profecerimus, & hæc quasi merces authoris. 4°. Rendez le promptement, volontiers, & même avec usure, si vous le pouvez. 5°. Si vous ne pouvez pas le rendre en effet, montrez-en du moins la volonté

Gombauld a dit d'un infidellle emprunteur.

Il ne faut pas que l'on s'étonne,
Si Messire Ambroise a du bien.
Quiconque luy prête luy donne ;
Et qui luy vend n'en reçoit rien ;
Il ne paya jamais personne
Et le fonds d'un autre est le sien.

Enfin ne donnez jamais sujet de faire cette plainte de vous.

Justes humains, me sera t-il permis
De ne rien prêter à personne ;
Ce que je prête, je le donne,
Et qui pis est, j'en fais des ennemis.

LXXXV.

Ep de Seneque Une petite somme d'argent qu'on emprunte fait un debiteur, & une grosse fait un ennemy. Il n'y a rien qui vieillisse si-tôt qu'un bien-fait ; faites en sorte que ceux que vous

recevrez ne vieilliſſent point chez vous ; c'eſt à dire qu'ils ſoient toûjours auſſi preſens à vôtre memoire que ſi vous ne veniez que de les recevoir. Celuy qui oublie le bien qu'on luy fait, ſe rend indigne du bien qu'on luy peut faire. On reçoit un bien-fait en ingrat, ou quand on le cache, ou quand on l'oublie, ou quand on en remercie en ſecret, ou quand on rend le mal pour le bien. *Ariſtote.* *Cõduite du Sage*

LXXXVI.

Ne croyez pas avec trop de facilité tout ce qu'on vous dit, mais auſſi ne ſoyez pas incredule juſques à ce point que de ne vouloir croire & reconnoître pour vray que ce que vous comprendrés parfaitement : Ecoutez parler Montagne. *Il faut juger avec plus de reverence de cette infinie puiſſance de nature, & plus de reconnoiſſance de nôtre ignorance & foibleſſe Combien y a t-il de choſes peu vray ſemblables, témoignées par gens dignes de foy, deſquelles ſi nous ne pouvons être perſuadés, au moins les faut il laiſſer en ſuſpens: car de les condamner impoſſibles; c'eſt ſe faire tort par une temeraire preſomption de ſçavoir juſques où va la poſſibilité. Si l'on entendoit bien la dif-* L. 1.

ference entre l'impossible & l'inusité, & entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature & contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ni aussi ne decroyant pas facilement; on observeroit la regle de Rien trop, commandée par Chilon. Quand on trouve dans Froissard, que le Comte de Foix sçeut en Bearn la defaite du Roy Joan de Castille à Iuberoth le lendemain qu'elle fut advenuë, & les moyens qu'il en allegue, on s'en peut moquer: & de ce même que nos Annales disent; que le Pape Honorius le propre jour que le Roy Philippe Auguste mourut à Mantes, fit faire ses funerailles publiques, & les manda faire par toute l'Italie. Car l'autorité de ces témoins n'a pas à l'adventure assés de rang pour nous tenir en bride. Mais quoy? si Plutarque outre plusieurs exemples qu'il allegue de l'antiquité, dit sçavoir de certaine sçience, que du tems de Domitien, la nouvelle de la bataille perdüe par Antonius en Allemagne a plusieurs journées de là fut publiée à Rome & semée par tout le monde le même jour quelle avoit esté perduë: & si Cesar tient, qu'il est advenu que la renommée a devancé l'accident: dirons nous pas que

ces simples gens là, se sont laissés piper aprés le vulgaire, pour n'être pas clair-voyans comme nous! est il rien plus delicat, plus net, & plus vif, que le jugement de Pline quand il luy plaît de le mettre en jeu? Rien plus éloigné de vanité? Je laisse à part l'excellence de son sçavoir duquel je fais moins de compte: en quelle partie de ces deux là le surpassons-nous? toutefois il n'est si petit écolier, qui ne le convainque de mensonge, & qui ne luy veuille faire leçon sur le progrés des ouvrages de nature. Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de saint Hilaire, passe: son credit n'est pas assez grand pour nous ôter la licence d'y contredire: mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires, cela me semble une singuliere impudence. Ce grand saint Augustin témoigne avoir veu sur les reliques de saint Gervais & Protais à Milan un enfant aveugle recouvrer la veüe, une femme a Carthage être guerie d'un cancer par le signe de la croix qu'une femme nouvellement baptisée luy fit: Hesperius, un sien familier avoit chassé les esprits qui infectoient la maison avec un peu de terre du sepulchre de nôtre Seigneur; & cette terre depuis transportée

à l'Eglise, un paralytique en avoit été soudain guery: une femme en une procession ayant touché à la caisse de saint Etienne, d'un bouquet, & de ce bouquet s'étant frottée les yeux, avoit recouvré la veüe dés-long-tems perduë: & plusieurs autres miracles, où il dit luy même avoir assisté. Dequoy accuserons-nous, & luy & deux saints Evéques Aurelius & Maximius, qu'il appelle pour ses recours? Sera-ce d'ignorance simplesse facilité, ou de malice & imposture; est il homme en nôtre siecle si impudent, qui pense leur être comparable, soit en vertu & pieté, soit en sçavoir jugement & suffisance? qui ut rationem nullam afferrent, ipsa autoritate me frangerent. *C'est une hardiesse dangereuse & de consequence, outre l'absurde temerité qu'elle traine quant & soy, de mépriser ce que nous ne concevons pas. Car aprés que selon vôtre bel entendement, vous avez étably les limites de la verité & du mensonge, & qu'il se trouve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encore plus d'étrangeté qu'en ce que vous niés, vous vous êtes déja obligé de les abandonner. Or ce qui me semble apporter autant de desordre en nos consciences, en ces troubles où nous som-*

mes de la Religion, c'est cette dispensation que les Catholiques font de leur creance, il leur semble faire bien les moderés & les entendus, quand ils quitent aux adversaires aucuns articles de ceux qui sont en debat, mais outre ce qu'ils ne voyent pas, quel advantage c'est à celui qui vous charge, de commencer à luy ceder, & vous tirer arriere, & combien cela l'anime à poursuivre sa pointe: ces articles-là qu'ils choisissent pour les plus legers, sont aucune fois tres-importans; où il faut du tout se soumettre à l'authorité de nôtre police Eccresiastique ou du tout s'en dispenser. Ce n'est pas à vous à établir la part que nous luy devons d'obéissance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir éssayé: ayant autrefois usé de cette liberté de mon choix & triage particulier, pour mettre à nonchaloir certains points de l'observance de nôtre Eglise, qui semblent avoir un visage ou plus vain, ou plus étrange; & venant a en communiquer aux hommes sçavans; j'ay trouvé que ces choses-là ont un fondement massif & tres-solide, & que ce n'est que bêtise & ignorance qui nous fait les recevoir avec moindre reverence que le reste; que ne nous suovient-il combien nous sentons de contra-

diction en nôtre jugement même? Combien de choses nous servoient hier d'articles de foy, qui nous sont fable aujourd'huy! la gloire & la curiosité sont les fleaux de côtre ame. Cette cy nous conduit à mettre le nez par tout, & celle-là nous deffend de rien laisser irresolu & indecis.

LXXXVII.

N'usez des recreations, qu'autant que vous en aurez besoin pour vous bien porter, soit pour le corps, soit pour l'esprit : de même qu'on n'use du sommeil qu'apres qu'on s'est fatigué
Cic. Off. pendant la journée. *Ludo & joco uti quidem licet, sed sicut somno, caterisque cum gravibus seriisque rebus satisfecerimus.* Que vos recreations soient seulement comme une parenthese à vôtre travail, c'est-à-dire, qu'elles ne soient pas trop longues, si vous ne voulez pas vous mettre en danger de ne plus entendre les raisons qui vous doivent engager à aimer l'occupation. Une parenthese trop longue empéche de comprendre le fil du discours. Les divertissemens sont aux actions serieuses ce que le sel & le vinaigre sont aux viandes ; on ne mange point

point le sel à pleines mains, on ne boit point des verres de vinaigre, il faut sortir du divertissement comme de la table, toûjours avec un peu d'appetit.

LXXXVIII.

Accoûtumez-vous à aimer la propreté, l'ordre, l'arrangement, & en même tems à haïr l'affectation dans les habits & dans les parures. Seneque parlant de certains effeminez qui ne songent qu'à se parer, dit, qu'ils aimeroient mieux voir toute la Republique en trouble que leur chevelure dérangée. Si vous tombez dans cet excez.

Mon bon Monsieur Nicolas,
Vous estes beau comme un Ange,
Et prenés un soin étrange.
A rehausser vos appas:
Quittez ce soucy frivole,
Soyez sage à l'avenir,
Ou vous allés devenir
Mademoille Nicole.

LXXXIX.

Ne vous singularisez point dans les manieres de vous habiller.

Toûjours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.

L'un, & l'autre excés choque, & tout homme bien sage,
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, & sans empressement
Suivre ce que l'usage y fait de changement.

X C.

Le soin que prenent certaines gens d'enrichir leurs habits beaucoup plus que leur condition ne le permet, est un aveu tacite de l'impossibilité où ils sont de se distinguer par leur merite; ils sont

Tels que ces feux du firmament
Qui sans profiter & sans nuire,
Semblent n'être faits que pour luire,
Et pour le nombre seulement.

Voila le jugement qu'on portera de vous.

C X I.

Qu'on ne remarque point en vous ces affectations feminines & ces minauderies qui font croire (& avec raison) que ceux dans qui on les voit, n'on qu'un esprit de bagatelles. Que j'ay de pitié de ce jeune homme, qui, pour montrer ses belles dents, rit toû-

jours, même dans les occaſions où l'on doit s'affiiger & verſer des larmes!

Egnatius quod candidos habet dentes, Catulle
Renidet uſquequaque: ſeu ad rei ventum eſt
Subſellium, quum orator excitat fletum;
Renidet ille: ſeu pii ad rogum filii
Lugetur, orba quum flet unicum mater,
Renidet ille: quidquid eſt, ubicumque eſt,
Quodcumque agit, renidet.

XCII

Ne meſurez pas le merite des autres ſur la richeſſe & la magnificence de leurs habits. Quoyque cette erreur ſoit fort ordinaire, elle ne laiſſe pas d'être tres injuſte. Quelqu'un a dit, Si je ſuis mal habillé, on me mepriſe; ſi je ſuis bien habillé, on m'eſtime Le peuple ne prend pas garde à moy; mais ſeulement à mon habit. Si vous me mepriſez à preſent je vais changer d'habit, & quand je ſeray revenu, vous accoderez à mes habits ce que vous avez refuſé à ma perſonne. Ridicule motif d'eſtime.

Si malè vestitus spernor ; si comodè laudor.
Non ego, sed vestis cernitur à populo.
Si modò me spernis mutata veste redibo ;
Quod mihi non dederis, vestibus ipse dabis.

XCIII.

Formez vous une idée des plaisirs tels qu'ils sont veritablement : pour cela ne vous en rapportez pas aux sens ; faites reflechir sur eux vôtre esprit pour les bien connoître. Les plus solides plaisirs consistent en la memoire du bien passé ; parce que tout ce que l'on se promet de l'avenir est incertain, & ce qui est present ne se possede jamais sans crainte, pouvant être facilement alteré : voila le veritable carractere du plaisir. Les choses du monde les plus agreables sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup, si l'on faisoit une reflection un peu serieuse sur leur nature. Les plaisirs ne sont pas faits pour être examinez à la rigueur, & on est tous les jours reduit à leur passer bien des choses, sur lequelles il ne se,

roit pas à propos de ſe rendre difficile. La Religion nous avertit de nous defier des plaiſirs parce qu'ils nous peuvent damner. La raiſon nous conſeille de ne nous pas attacher aux plaiſirs parce qu'ils n'ont rien, ſoit par leur nature, ſoit par leur durée, qui merite nôtre attachement. Nous trouvons l'avis de la Religion fort ſalutaire, nous avoüons que le conſeil de la raiſon eſt tres-équitable; cependant nous nous donnons aux plaiſirs, comme ſi nous devions y trouver un perpetuel repos & une conſtante felicité. Beaucoup de ſageſſe dans la theorie, beaucoup de folie dans la pratique. Voila l'Homme ordinaire. Belles reflèxions ſur la vanité des choſes du monde, quand on void porter en terre un riche, un grand Seigneur ! Fort attachement pour les grandeurs, pour les richeſſes en même temps qu'on fait ces reflexions ! A voir de quelle maniere l'homme ſe contredit, on diroit qu'il a deux jugemens, deux imaginations, enfin deux ames entierement differentes entr'elles. Mais on doit plûtoſt dire qu'il ſe partage avec trop d'injuſtice & d'imprudence entre les ſens & la raiſon, c'eſt à-

dire, qu'il donne trop à ceux-là de ce qu'il devroit donner à celle-cy. Mais revenons aux plaisirs; retenez, je vous prie, dans vôtre memoire cette verité pour vôtre conduite; c'est que, si vous donnez trop à vos plaisirs, vous vous ôterez le moyen de fournir à vos besoins. A force de faire des dépenses superfluës on se met enfin hors d'état de pouvoir faire celles qui sont necessaires. *Une vieillesse malheureuse suit ordinairement une voluptueuse jeunesse.* On a dit par exemple des Gentils-hommes qui se reduisent dans la misere pour entretenir de grands équipages pour la Cour & la chasse; qu'ils ont le même sort qu'Acteon & Diomede qui furent mangés par leurs chevaux & par leurs chiens.

On a dit aussi a un jeune prodigue pour ses plaisirs,

Trig. *Je vois que vous voulez dans ce libertinage,*
Tant que le permetront vôtre argent & vôtre âge,
Chercher en étourdy, pour contenter vos feux,
Quatre mois de plaisir, pour être dix

ans gueux,
Et qu'enfin vôtre esprit, qui sans choix se travaille
A l'exemple du fruit veut meurir sur la paille.

Au contraire la moderation dans les plaisirs donne moyen de les entretenir sans peine;avec cette moderation on a d'ordinaire de quoy augmenter les commodités de la vie. Le Roy Charles V. regardant un jour la maison d'un de ses maîtres d'Hostel qui étoit belle & de grande étendüe; mais dont la cuisine étoit fort petite, il lui en demanda la cause: *Sire*, luy répondit-il, *C'est ma petite cuisine qui a fait ma maison grande.*

Enfin les plaisirs inquietent, quand on les cherche avec empressement; enyvrent, quand on les goute avec passion, abrutissent, quand on les a pris avec excez. Etudiez le monde vous y verrez une infinité de gens qui ne sont propres à aucune affaire digne d'un homme raisonnable,parce qu'ils ne se sont point faits d'autre occupation que de rechercher & gouter les plaisirs.

XCIV.

Ne vous pressez jamais trop de parler. C'est-là un des plus utiles avis qu'on vous puisse donner pour le commerce de la vie civile. Penser beaucoup avant que de parler, c'est le plus sûr pour parler toûjours à propos. Les Philosophes d'Espagne disent qu'un homme qui parle peu & à propos peut se rendre fort recommandable avec un merite mediocre. Quand on demandoit à Pericles son avis sur le gouvernement, souvent il ne se vouloit pas lever, disant pour son excuse, *Je n'y ay pas pensé*. Regardez le silence comme une qualité qui donne je ne sçay quelles graces à la parole même, comme les ombres aux couleurs, dans la peinture, & les pauses dans la musique. C'est une grande Misere que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ny assez de jugement pour se taire Si vous n'avez pas assez d'esprit pour bien parler, taisez vous; vôtre silence vous fera honneur, on vous croira plus habile que vous n'êtes, ou du moins vous ne risquez rien, parce qu'on ne sçaura que juger de vous. Le silence est la sauve-garde de l'ig-

Plutarque

L'honneste Fem. par du Bosc.

Remarque critique.

norance. L'Italien dit, *Assai sà chi sà ma più sà chi tacer sà.* Il est presque toûjours dangereux de trop parler. De même qu'il est mal aisé, qu'en remuant souvent la main, on ne la porte sur la partie malade ; aussi en parlant beaucoup, il est difficile de ne pas toucher quelque chose de ses desseins ; & si l'on porte insensiblement la main là où la douleur se fait sentir, on porte, sans y penser, la langue vers la passion de l'Esprit. Dites beaucoup de choses en peu de mots, plûtost que de faire comme celui, dont on a dit.

C'est un parleur étrange, & qui trouve toûjours,
L'Art de ne vous rien dire avec de grands discours,

Gardez donc bien vôtre langue, si vous voulez être bien gardé. Il faut peu de loix à ceux qui parlent peu ; un ignorant trouve dans le silence un moyen pour ne paroître pas ce qu'il est ; un sçavant trouve en parlant peu le moyen de passer pour être encore plus habile qu'il n'est, parce qu'étant sçavant & parlant peu, & ce *Remar. crit. mor. hist.*

peu étant bon, il fait croire qu'il eſt capable de dire encore de meilleures choſes. Un politique en parlant peu ſe fait reſpecter de ſes inferieurs comme d'une prudence parfaitte; ſe fait aimer de ſon maître, comme un homme à qui l'on peut confier ſans danger les ſecrets les plus importans; ſe fait eſtimer de ſes amis, comme un homme d'une diſcretion tres utile; & enfin ſe fait craindre de ſes ennemis, parce qu'ils ſe perſuadent qu'il eſt comme le Soleil, qui ſe cache pendant qu'il fait des foudres, c'eſt à-dire, que ſon ſilence marque qu'il forme pour les détruire quelque deſſein d'autant plus dangereux qu'il ne paroît pas. Peut-on ſe mieux garder?

Parler trop, c'eſt une marque de folie; parler trop haut, c'eſt une marque d'orgueil; parler à ſon avantage, c'eſt un ſigne de vanité, parler avec empreſſement, c'eſt un effet de timidité: dire des ſottiſes, c'eſt le caractere d'un eſprit badin, dire ſouvent des railleries, c'eſt le caractere d'un eſprit bouffon; dire des injures c'eſt le caractere d'un eſprit furieux; dire des ſaletez, c'eſt le caractere

d'un eſprit brutal ; dire des menſonges, c'eſt le caractere d'un eſprit fourbe ; dire des mediſances, c'eſt le caractere d'un eſprit envieux, méchant, & mal tourné. Parlez comme on doit parler ordinairement, & ſans affecter de dire à tous propos certains mots à la mode, qui deviennent de veritables quolibets, quand ils ſont dits trop ſouvent, & ſans avoir leur place naturelle. C'eſt à cauſe de cette ridicule affectation qu'on ſe mocque de *Forcin* : on ne le peut ſouffrir, quand en parlant.

Sur tout il s'étudie à ſe donner des airs,
A ſe faire un jargon de mots mis de travers,
A dire un gros merite, une groſſe naiſſance,
Une groſſe faveur, une groſſe puiſſance,
Mettant le gros à tout, bien ou mal à propos,
Et tout ce qui fut grand le faiſant toûjours gros.

Il faut, dit un autheur moderne, obſerver à l'égard des mots nouveaux

la même regle qu'à l'égard des modes des habits, qui est de n'être jamais des premiers à prendre les nouvelles, ni des derniers à quitter les anciennes.

XCV.

Ne soyez point trop prolixe dans vos discours, quelques bons qu'ils soient. Anaxandride fit ce reproche, avec raison, à celuy qui tenoit aux Ephores des discours utiles mais trop longs, *O étranger, tu dis ce qu'il faut autrement qu'il ne faut.* Montagne parlant de Plutarque dit, Il
» aime mieux nous laisser desir de soy,
» que satieté.

XCVI.

Ne parlez point de ce que vous ignorez. Il ne faut jamais se mesler de raisonner sur ce que l'on ne sçait pas, si l'on ne veut pas s'exposer, à se faire traiter de ridicule. Megarise un des plus grands Seigneurs de la Cour du Roy de Perse étant un jour allé visiter Appelles jusques en sa
Remarq critiq. boutique, voulut dire son sentiment sur ses ouvrages. Appelles luy dit
» hardiment : Vois tu ces jeunes gar-
» çons qui broient mes couleurs, quand
» tu ne disois mot, ils t'admiroient à

cause de tes beaux habits, & de tes «
riches chaines; mais depuis que tu as «
commencé à parler, ils se sont pris à «
rire en se mocquant de toy, de ce que «
tu veux discourir des choses que tu «
ne sçais pas. «

XCVII.

Mettez vous bien dans l'Esprit cette maxime, qui dit, qu'il vaut mieux écouter pour acquerir de nouvelles lumieres, que parler trop pour montrer celles que l'on a acquises.

XCVIII.

Reflex. sur les def. d'autruy.

De tous nos amis celuy qui nous plaît davantage, est celuy qui a le talent de nous faire parler de nous mêmes. C'est-là un principe sur lequel vous devez faire une grande attention pour plaire dans le monde à ceux, que vous frequenterez; donnez leur autant que vous pourrez occasion de parler d'eux-mêmes; vous ne pouvez flater plus adroitement leur amour propre; picquez-vous moins d'avoir de l'esprit, que de faire paroître le leur, plus vous leur donnerez occasion de plaire, plus vous leur plairez. Si vous leur parlez souvent de vous-même, vous leur serez insupportable, ils seront naturelle-

ment portés à croire que vous voudrez leur en ôter autant que vous paroîtrez vouloir vous en attribuer.

XCIX.

Que les respects humains ne vous detournent jamais de vôtre devoir. Le monde parle; laissez-le parler; les discours des foux doivent-ils vous empêcher d'etre sage ? mais si je suis devot, si je suis exact à m'acquitter de mes obligations, si je ne donne pas dans les plaisirs comme les autres, que dira-t-on ? On dira que vous craignez plus Dieu que les hommes; ceux-même qui paroissent se mocquer de vous, vous estimeront en leur ame, & se diront que vous avez raison.

C.

Avis pour les rapports qu'on vous fera : Faites reflexion que l'on grossit d'ordinaire la matiere des rapports, & que quand même celuy qui fait un rapport ne le grossiroit pas par malignité, il le grossiroit naturellement par la seule crainte de paroître rapporter une bagatelle. En même temps qu'on rapporte une chose, on veut faire croire qu'elle a valu la peine d'être rapportée; & pour cela on fait-

en ſorte de luy donner par quelques circonſtances un certain air de conſequence, quand même la verité en devroit un peu ſouffrir. Autre qualité qui rend les rapports pernicieux, c'eſt, que ceux qui les écoutent les groſſiſſent auſſi bien que ceux qui les font, pour peu que la preoccupation ou quelque paſſion ſe ſoit emparée de leur eſprit contre ceux dont on leur parle. Quand on nous vient dire qu'un ennemy a fait quelque petite raillerie de nous, nous ne manquons pas d'être perſuadez, que c'eſtoit une cruelle medisance; nôtre eſprit preoccupé veut faire croire qu'on nous parle avec deguiſement; & qu'on ne nous rapporte pas les choſes auſſi malignes, & auſſi criminelles, qu'elles le ſont. Quand on me rapporte qu'un autre a mal parlé de moy, je demande à celuy qui me fait ce rapport une atteſtation de la part du médiſant, pour me convaincre, que ce qui m'eſt rapporté eſt vray; je vous laiſſe à penſer, s'il y a ſur ce pied preſſe à me faire des rapports. Auſſi mon eſprit eſt il ordinairement en une grande tranquillité ſur cette matiere.

Caract. nat.

C I.

Si vous frequentez de mauvaiſes compagnies, tous les avis que vous trouverez icy vous ſeront inutiles, vous n'oſerez pas même les lire, tant vous ſerez diſſuadé de leur pratique par ceux qui ſont déreglez & qui par conſequent, n'aiment aucun ordre dans les mœurs & dans la conduite. Autre ſurcroît de malheur pour vous, c'eſt qu'il ne ſera pas neceſſaire que vous diſiez que vous mépriſez ces conſeils, l'attention qu'on fera ſur ceux que vous frequenterez, le donnera aſſez à connoître; & quand méme ils vous ſeroient utiles, on n'en croira rien, parce que ſi l'on n'eſt pas connu par ſoy-même, on l'eſt par ceux que l'on frequente.

Noſcitur ex ſocio qui non cognoſcitur ex ſe.

C I I.

Cõverſ. de M D *C. D E.* *C. D. M.* Vous acquerez de l'eſtime en frequentant ceux qui en meritent. Il eſt certain que ſi l'on void ſouvent les honnêtes gens, outre le progrez qu'on fait auprés d'eux, on ſe met encore en bonne odeur, comme on ſe parfume, ſans y prendre garde,

en se promenant parmy les jasmins & les orangers.

CIII.

Que je vous plains si vous êtes envieux ! les meilleures actions sont les occasions de l'envie ; les entreprises les plus temeraires en sont les suites; les inquietudes continuelles en sont les supplices ; le mepris en est la recompense. Bion ayant rencontré un envieux extremement triste, il dit à ceux qui étoient avec luy; On ne sçait s'il est arrivé du mal à cet homme, ou s'il est arrivé du bien aux autres.

L'envieux ne peut souffrir tout ce qui est present avec du merite. Quelqu'un demandant, Pourquoy on estime plus les anciens que les modernes; Un academicien qui est entré bien avant dans cette dispute a fort bien répondu. *Parall. de M. Perr.*

La raison en est toute preste ;
En merite, en esprit, en bonnes qualitez,
On souffre mieux cent morts au dessus de sa tête,
Qu'un seul vivant à ses côtés.

L'envieux devient maigre de la graisse des autres. *Horace 1. Ep. 2.*

Invidus alterius rebus macrescit
opimis.

M. Arn. d'andil. *Esclave infortuné du monstre de l'envie.*
Qui du malheur d'autrui fais ton plus grand bonheur
Qui par les bons succés sens dechirer ton cœur;
Et cherches des deffauts dans la plus belle vie;
N'espere pas qu'un jour ton funeste flambeau
Puisse même s'éteindre en la nuit du tombeau,
Il portera plus loin sa flamme criminelle;
Et sa rage croissant avec l'heur des Eleus.
De quels yeux verras-tu la justice eternelle
Couronner leurs travaux des biens qui leur sont deûs?

CIV.

Soyez bien persuadé, lors qu'il s'agira de vôtre établissement dans le monde, que vous serez le principal Artisan de vôtre fortune, & que vous serez vous-même vôtre bonheur ou vôtre malheur. La fortune, se joüe quelque fois du merite, il est vray;

mais enfin le merite ſe joüe tres-ſouvent à ſon tour de la fortune, & la force à le ſuivre. Bien des gens ſe ſervent de ces mots, *bonheur* & *malheur*, pour ſe juſtifier des reproches qu'on leur fait ſur leur petite fortune, & ſur ce qu'ils n'ont pas ſçeu ſe conduire dans le monde, pour s'en procurer une plus grande. C'eſt *l'Etoile* diſent-ils. Helas! ils ont été eux-mémes leur *Etoile*. Ceſt, ou leur imprudence, ou leur fierté, ou leur peu de complaiſance, ou leur diſſipation, ou quelque autre méchante qualité qui a verſé de mauvaiſes influences ſur leurs entrepriſes & ſur leurs démarches. Nôtre vie eſt ſemblable au jeu de dez, où il faut que le dé diſe bien, & que le joüeur uſe bien de ce qui ſera échû au dé. Le premier ne dépend pas de nous, le ſecond en dépend. *Platon.*

C V.

Si vous commencez une affaire ſans attention, ne ſoyez pas ſurpris ſi elle finit ſans un bon ſuccez. Les affaires réüſſiſſent quelquefois par bonheur; preſque toûjours par prudence. Quand vous entreprenez une affaire, imaginez - vous que ſon

ſuccez dépend principalement de vous, afin que vous vous trouviez engagé à n'épargner aucun ſoin pour prendre bien vos meſures, & ſi la réüſſite ne répond pas à vôtre attente & à vos peines, perſuadez-vous qu'il y a de vôtre faute, & ainſi accuſez-vous premierement vous-même.

C V I.

Si vôtre état, vôtre inclination, le ſervice du Prince, & les interêts du public vous engagent à prendre le party des armes, prenez le, quoy qu'on vous diſe, pour vous en detourner,

Que vous ſert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazards,
Où la gloire vous meine?
Cette mort qui promet un ſi digne loyer,
N'eſt toûjours que la mort; qu'avec que moins de peine
On trouve en ſon foyer.

Il n'eſt jamais blâmable de ſe ſacrifier pour des ſujets legitimes.

C V I I.

Si vous êtes Capitaine, quelque crainte que vous ayez, n'en montrez

aucune : c'eſt dans les grands dangers qu'un Capitaine doit tenir meilleure contenance. Il n'eſt pas toûjours mauvais de craindre (car la peur engage d'ordinaire à prendre des précautions qu'on ne prendroit pas ſi l'on ne craignoit rien) mais il eſt toûjours meſſeant, particulierement à celuy qui commande, de ne ſçavoir pas cacher la crainte ; parce qu'il ne manque jamais d'inſpirer à ceux qui ſont obligés de luy obéïr, la même peur qu'on remarque dans ſa conduite. Bon caractere pour un homme de guerre. Le voicy. Tacite dit d'Agricola, que dans les emploïs de la guerre, il ne recherchoit rien par vanité, & ne refuſoit rien par crainte. *Nihil appetere jactatione, nihil ob formidinem recuſare.*

CVIII.

Ne croyez pas, comme pluſieurs jeunes étourdis, que la ſageſſe ſoit incompatible avec la valeur ; au contraire, mettez-vous bien dans l'eſprit que c'eſt celle-là qui regle, qui conduit & qui rend celle-cy utile. Pour être ſoldat & pour être ce qu'ils appellent, *brave*, il ne faut que tirer l'épée ; mais pour être grand Capi-

taine, il faut la sçavoir tirer & remettre à propos.

CIX.

Voicy un Conseil d'un bon sens; il est de l'Autheur des caracteres des „ mœurs de ce siecle. De tous les mo-„ yens de faire sa fortune, le plus court „ & le meilleur, est de mettre les gens à voir clairement leurs interests à „ vous faire du bien. J'ajoute à cet avis, qu'il est souvent de la prudence, quand vous faites voir clairement à ceux que vous demandez pour patrons, leurs interêts à vous faire du bien, de prendre si prudemment vos mesures, qu'ils croyent que vous ne vous appercevez pas, qu'ils connoissent qu'il y a de l'avantage pour eux à vous être favorables; parce qu'il y en a beaucoup, qui, quoy qu'ils tendent toûjours à bien faire leurs affaires, ne laissent pas de vouloir qu'on remarque en eux un genereux desinteressement; Il faut, pour leur plaire, & pour obtenir leur faveur à coup sûr, menager également leur interest & leur reputation.

CX.

Dans les grandes charges comptez plus sur l'autorité que sur la puissance

pour réüssir dans vos affaires. La puissance est une chose lourde & materielle, qui traine aprés soy un long équipage de moyens humains: l'autorité au contraire, qui tient de la noblesse de son origine & de la vertu des choses divines, opere ses miracles en repos. *Balzac.*

CXI.

Avant que de songer à avoir de l'autorité, tâchez d'acquerir tous les talens qui sont necessaires pour en bien user; car il n'est que trop ordinaire, que ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent, veulent souvent ce qu'ils ne doivent pas. Un grand pouvoir est une arme bien dangereuse entre les mains d'un homme qui en abuse. Donner une grande authorité à un homme qui est sans equité, & sans lumieres, c'est mettre les armes dans les mains d'un furieux. La puissance qui n'a pas l'équité pour mobile, & l'intelligence pour guide, ne sert que d'instrument aux passions les plus violentes & les plus injustes de celuy qui en est revétu. *Oeuvres posth. de M. D. S. R.*

CXII.

Ne fondez pas vôtre fortune sur le credit & sur l'autorité de vos pa-

trons ; il est vray qu'avec cela vous pourrez parvenir à l'élevation ; mais vous ne vous y soutiendrez pas longtems, si vous n'avez pour merite que le credit & la faveur des autres. La grandeur du genie n'est pas necessaire pour parvenir aux grands emplois, c'est pourquoy tant de gens d'un merite mediocre y arrivent ; mais elle l'est pour en bien remplir tous les devoirs ; de là vient que si peu de personnes s'en acquittent dignement. Pour s'élever, il suffit de se
Caract. trouver sous la main d'un homme intriguant & accredité, d'un ministre, d'un favory, qui veulent se faire une creature. Quand on est en place il faut du merite, ceux qui n'en ont pas sont comme les arbres fort hauts, mais extrêmement deliés ; le moindre vent les ébranle, un violent les abbat.

CXIII.

De même que l'on s'habille & que l'on se pare, avant que de sortir de sa maison pour se montrer en public ; aussi devez-vous apprendre en vôtre particulier à regler vos passions, & à bien orner vôtre ame, avant que de prendre une charge, qui vous expose à la veüe de tout le monde. Il

n'y

n'y a point d'élevation qui n'ait quelque envieux ; il n'y a point d'autorité qui n'ait quelque ennemy. Plus on eſt craint, plus on doit craindre. Dans les Charges publiques, dans les magiſtratures, on poſſede l'autorité avec l'élevation ; il faut donc, avant que d'y entrer, ſe regler de telle ſorte, que l'on ne puiſſe donner aucune priſe à l'envie ny à la haine, quand un homme eſt élevé par ſa dignité au deſſus du commun, il faut qu'il la rempliſſe par ſa vertu, afin qu'en faiſant des envieux, il impoſe ſilence à l'envie.

CXIV.

Connoiſſez bien l'importance du travail, & paſſez promptement de la theorie à la pratique; c'eſt à-dire, ne vous contentez pas de connoître combien il eſt utile de travailler ; mais * 1.

Travaillez prenez de la peine,
C'eſt le fonds qui manque le moins.
Vn riche Laboureur ſentant ſa mort prochaine,
Fit venir ſes Enfans, leur parla ſans témoins.

Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'heritage,
Que nous ont laissé nos parens;
Vn thresor est caché dedans,
Ie ne sçay pas l'endroit, mais un peu de courage,
Vous le fera trouver; vous en viendrez a bout,
Semez vôtre champ dés qu'on aura fait l'Aoust,
Creusez, foüillez, beschez, ne laissez nulle place,
Où la main ne passe & repasse.
Le Pere mort, les fils vous retournent le champ.
Deça de-là, par tout si bien qu'au bout de l'an,
Il en rapporta davantage.
D'argent point de caché, mais le Pere fut sage,
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un tresor.

Conduite du sage. Le travail est aussi utile à la santé qu'à l'acquisition & à la conservation des richesses. La condition de l'homme est telle, que si le travail ne l'exerce, le repos le tuëra. La Theologie Payenne disoit que les Dieux vendoient toutes choses au prix du travail, &

qu'ils n'affiftoient que ceux qui mettoient la main à l'œuvre. *Dii laboribus omnia vendunt, facientes deus adjuvat.* Quand on difoit à Diogene, Tu es vieux, il eft tems que tu te repofes; il repartoit, Quoy fi je courois dans une carriere, faudroit-il m'arrêter, quand je me verrois proche du but! *M Varron.*

Dat labor almus opes, paupertatemque voluptas.

CXV.

Aymez la verité. En qualité d'Homme nous fommes dans l'ordre de la nature, & il y a des tenebres qui nous en cachent les fecrets; comme Chrêtiens nous fommes dans l'ordre de la Religion, & il y a des tenebres qui nous en cachent les myfteres: Mais Dieu nous a donné les moyens de chercher la verité par tout; dans la nature, par les lumieres de la fcience; & dans la Religion par les lumieres de la Foy. Il faut, pour rendre parfaites & utiles les lumieres que nous donne la fcience dans la nature, & la Foy dans la Religion, fçavoir avec autant d'humilité que fi nous fçavions feulement par une Foy fou- *Monfieur l'Abbé Anfelme.*

miſe & ſans raiſonnement ; & croire avec autant de certitude & d'aſſûrance, que ſi nous connoiſſions ſeulement par une ſcience évidente, ſans aucun obſcurité. Donnons à nôtre Foy les ſentimens de fermeté que nous avons, quand nous croyons ſçavoir parfaitement ce qui a été l'objet de nos études & de nos recherches ; & donnons à nôtre ſcience les ſentimens d'humilité que nous avons quand nous croyons ſeulement ce que nous ne pouvons comprendre.

CXVI.

Etudiez-vous bien vous-même pour vous connoître & pour vous regler quand vous vous ſerez bien connu ; *noſce te ipſum*, afin de ne pas tomber dans l'aveuglement de la plus part des Grands du monde, qui ne cherchent qu'à vivre ſans ſe connoître, qui aiment à juger d'eux-mêmes, ſeulement par ce qui les diſtingue & les éleve, & qui ont en horreur les qualitez qui confondent leur condition avec celles des autres hommes ; & qui les rapprochent d'eux à meſure qu'ils s'en veulent éloigner, conſervant de cette maniere

Max. ſur l'Educ.

au milieu de leur élevation une humeur sauvage qui les empêche de joüir de la douceur du commerce sociable de la vie civile. Quoy qu'il n'y ait rien de si naturel à l homme que d'aimer à se connoître ; malheureusement pour luy, il n'y a rien qu'il aime moins. Il craint de se voir tel qu'il est, parce qu'il n'est pas tel qu'il devroit estre ; & même, pour mettre à couvert ses défauts, je remarque que souvent il couvre & flatte ceux des autres. Le monde ne subsiste, ce semble, plus que par ces complaisances mutuelles, & par ces déguisemens injustes & flateurs. *Ariston* ne seroit pas si indulgent s'il avoit moins de défauts ; il pardonne facilement aux autres, parce qu'il voit bien que luy-même a besoin de pardon Il y en a au contraire dans l'esprit desquels la connoissance d'eux memes produit un effet bien different ; plus ils se connoissent criminels, moins ils sont misericordieux ; pretendans par cette severité outrée imposer à ceux qui en sont témoins, & leur persuader, qu'il faut qu'ils n'ayent pas besoin qu'on ait pitié d'eux, puisqu'i s en ont si peu des autres. La maniere

d'agir *d'Ariston*, paroîtra plus sûre, que celle de ceux-cy; car à force de douceur on se fait des amis, qui n'y regardent pas de bien prés; à force de severité on se fait des ennemis, qui examinent beaucoup, & qui ne pardonnent rien. Que la connoissance de vous même produise des effets plus raisonnables; qu'elle serve seulement à reformer vos mœurs par une bonne conduite, & à reformer celles des autres par le bon exemple que vous leur donnerez.

CXVII.

Proposez-vous toûjours la perfection dans tout ce que vous entreprendrez, afin que si vous ne surpassez pas les plus habiles, vous ayez du moins la gloire de les suivre. *Verum si transeundi spes non est,*
Quintil *tamen est dignitas subsequendi.* Ne vous contentez pas aisément du pregrez que vous y aurez fait. Vous perdrez vôtre ancienne gloire, si vous ne travaillez pas à en acquerir une nouvelle. Le chemin de la perfection est une montagne fort roide: si l'on s'arrête, sans avancer, on est en danger de descendre; si vous vous

contentez d'une seule action qui vous merite de l'estime, sans y en ajoûter d'autre, on l'oubliera dans la suite ; ou si on s'en ressouvient, on ne songera qu'à y remarquer quelque chose de defectueux, parce qu'elle n'aura rien pour la soûtenir.

Ne laissez jamais voir les choses que vous faites, qu'elles ne soient achevées; parce que tous les commencemens ont des défauts, dont l'imagination des autres reste toûjours prevenuë. Il importe beaucoup de donner d'abord une bonne idée ; car les premieres idees demeurent long tems.

CXVIII.

Si l'on attend beaucoup de vous, ne negligez rien pour soûtenir cette attente. Il faut un grand merite pour répondre à une grande attente. Celuy qui regarde, ou qui attend, se forme aisement une haute idée, comme je l'ay déja dit : parce qu'il ne luy coute pas tant pour s'imaginer de grandes choses, qu'il en coûte pour les faire à celuy qui est regardé ou attendu.

CXIX.

Si vous êtes fille, la pudeur vous doit attirer le respect des personnes

qui vous approchent. vôtre fragilité vous doit faire aimer l'exactitude des personnes qui vous veillent, vôtre sagesse vous doit donner autorité sur les personnes qui vous recherchent.

Vous serez bien digne de mépris, si vous étes comme celle dont on parle ainsi :

Il voit des vaines poupées,
Qu'un masque, une juppe, un miroir
Tient du matin jusques au soir.
Inutilement ocupées;
Leur esprit se remplit d'un gand,
Il s'embarasse d'un ruban,
Du bout de leurs cheveux leur sphere limitée,
Toute leur vie est vuide, & leur tête éventée
Se remplit d'une mouche & d'un point de filet.

La plûpart des personnes de vôtre sexe ne songent qu'aux parures de leur corps, sans songer à celles de leur ame;

Gombaud. *Si l'on en croit ces belles Dames,*
Qui n'ont pour tout que le dehors,
Le Ciel ne leur donne des ames,
Que pour avoir soin de leur corps.

Si vous prenez trop ſoin de paroître belle & de plaire; vous aurez beau dire que vous ne voulez jamais entendre parler d'amour ; on ne vous croira pa; auſſi n'aura-t'on pas ſujet de vous croire.

Vous voulez qu'on vous trouve belle
Cependant vous étes cruelle ,
On ne ſçauroit vous enflammer ;
Ie ne vous croy pas trop ſincere ,
Car enfin , lors que l'on veût plaire,
C'eſt ſigne que l'on veut aimer.

Defiez vous du commerce avec les hommes, quand même vous n'auriez deſſein que de les tromper & de vous en rire. Telle femme rit au commencement pour ſe moquer d'un homme, qui dans la ſuite rit pour luy plaire. J'en ay veu des exemples.

Autre avis dont l'uſage ſera d'une grande conſequence pour vous.

Ne croy point trop à ces paroles ,
(Ie t'ayme beaucoup plus que moy,
Ie mourrois mille fois pour toy)
Iris ce ſont des hyperboles ;
On aime pour l'amour de ſoy. *M. Pavillon.*
N'accoutumez point vôtre cœur

Seduit par la vertu de l'objet qui le
tente.
A s'attendrir par la douceur,
Même d'une amitié qui peut être innocente
L'honneur dans ce commerce est fort mal assuré;
Ne vous y laissez pas surprendre,
Un amy si sage & si tendre
Est bien plus dangereux qu'un amant declaré.

Alors qu'un amant vous ecrit,
Dont vous meprisez la conquête,
Vous croyez être fort honnête
De luy mander que ce qu'il dit,
Ne vous fait que rompre la tête.
Apprenez que c'est une erreur,
Et qu'en de telles conjonctures,
Iris, c'est faire une faveur,
Que de repondre des injures.

CXX.

Mettez-vous bien dans l'esprit que que la vertu fait icy la veritable felicité, parce qu'elle seule fait le veritable repos de l'esprit. *Milvius* dites vous, est heureux, il est riche, il est dans les grands emplois, il paroît le plus content de tous les hommes;

il a pourtant acquis par des voyes injuſtes les grands biens qu'il poſſede : cela fait voir, ajoutez-vous, que nôtre bonheur en cette vie ne dépend pas de nôtre vertu. Vous ſeriez d'un ſentiment contraire, ſi vous voyez ſes remords, ſes inquietudes ſecretes, la crainte qu'il a d'être recherché, une femme fâcheuſe, des enfans qui ne répondent pas à ſes vaſtes projets, des domeſtiques ou infideles ou mal adroits ; & mille autres choſes qui détruiſent chez luy cette felicité apparente : On voit aiſément quels hommes ſont les plus riches & les plus honnorez ; on ne voit pas de même quels ſont les plus heureux. Qu'on doit être bien content de ſon habileté, quand on a ſceu ſe faire un repos un peu ſolide ! C'eſt la probité qui fait ce repos.

CXXI.

L'on ne peut être heureux, qu'aprés s'être élevé au deſſus de la fortune, & c'eſt une place que la vertu ſeule peut donner.

Ny l'or, ny la grandeur ne nous rendent heureux *Mr. de la Font.*

Ces deux divinitez n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquile,
Des soucis devorãs c'est l'eternel azile,
Veritables vautours que le fils de Iapet
Represente enchainé sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste,
Le Sage y vit en paix, & meprise le reste.
Content de ces douceurs, errant parmy les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des Rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne,
Approche-t'il du but, quitte-t'il ce sejour?
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

CXXII.

Pour bien choisir un état, & pour vous en bien acquitter, connoissez vous vous-même & connoissez bien l'état que vous choisissez.

Connoissez-vous vous même, c'est à dire, vôtre complexion, vôtre portée, vôtre capacité, vôtre temperament, vôtre foiblesse & vos forces : Car s'engager dans un état contre son naturel, c'est tenter Dieu, s'exposer à la risée des hommes & se perdre.

Connoissez l'Etat, c'est à-dire, les affaires qu'il contient, le genre de vie qu'il exige, ses peines, ses embarras & enfin tous ses devoirs.

CXXIII,

Faites vos efforts pour avancer dans la prudence & dans la sagesse, à mesure que vous avancerez dans la fortune ; ne vous perdez jamais de veuë, si vous ne voulez pas vous égarer & être en danger de tomber dans les precipices qui se trouvent presque toûjours au bas des élvations

La fortune est à craindre où manque
la sagesse.
Etre aujourd'huy grandeur & demain
petitesse,
Garder un long silence aprés un peu de
bruit,
C'est le commun destin des Grands par
cas fortuit

Quand on est élevé bien haut, souvent la tête tourne. Lors qu'on est sur le plus haut degré de la fortune que l'on pouvoit esperer, il est bien difficile de conserver de la modestie & de la moderation. On ne se connoît plus, il semble, que l'on ait transporté toute la connoissance qu'on devroit avoir de soy-même, à tout ce peuple, aux yeux de qui on est exposé par la hauteur de son élevation; & ainsi agissant ordinairement sans aucune attention sur soy-même, on est en but à l'examen, à la critique & à la censure d'une infinité de gens qui ne manquent pas d'attention sur la conduite de ceux au dessous desquels la fortune les a reduits.

CXXIV.

Dans vôtre élevation, regardez-vous de tems en tems comme particulier, sans rang & sans dignité, afin de traiter ceux qui le sont en effet, de la mesme maniere que vous souhaiteriez qu'on vous traitât si vous l'estiez. Les Courtisans de l'Empereur Trajan lui remontrant qu'il traitoit tout le monde avec trop d'afabilité & de douceur; *Je suis*, leur

repondit ce Prince *envers tous les particuliers tel que j'aurois souhaité que l'Empereur eut été envers moi, si j'eusse été particulier.*

CXXV.

Ne vous élevez point au dessus de vôtre état, si vous ne voulez pas vous exposer au danger de tomber plus bas.

Ose tu bien cacher tes plumes sous les nôtres?
Dirent les paons au gay rempli d'ambition,
Qui s'éleve au dessus de sa condition,
Se trouve bien souvent plus bas que tous les autres.

Quand on entreprend plus qu'on ne peut, on s'expose plus qu'on ne doit.

Une grenoüille vit un bœuf,
Qui luy sembla de belle taille,
Elle, qui n'étoit pas grosse en tout comme un bœuf,
S'étend, & s'enfle, & se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant, regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez? Dites moy, n'y suis-je point encore?

Nenny, m'y voicy donc? point du tout ;
m'y voila,
Vous n'en approchez point. La chetive
pecore,
S'enfla ſi bien, qu'elle creva,
Le Monde eſt plein de gens qui ne ſont
pas plus ſages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les
Grands Seigneurs,
Tout petit Prince a des Ambaſſa-
deurs.
Tout Marquis veut avoir des Pages.

Nil ſupra vires prudens tentaveris
unquam;
Rana boviſimilis dum cupit eſſe,
crepat.

CXXVI.

Voicy à quoy l'on connoît l'humilité des autres, c'eſt-à-dire cette vertu que vous devez regarder comme le fondement & comme la gardienne de toutes les autres vertus. L'humilité de ceux qui ſont dans la grandeur, ſe connoît par leur affabilités; l'humilité de ceux qui ſont dans la baſſeſſe, ſe connoît par leur patience.

CXXVII.

Sans l'humilité les autres vertus ne ſont comptées pour rien. C'eſt

porter des cendres au vent que d'avoir de bonnes qualitez avec l'orgueil & la vanité. *Qui sine humilitate virtutes congregat, quasi in ventum pulverem portat.*

Inquinat egregios adjuncta superbia mores.

L'orgueil est un ver qui ronge le merite des plus belles vertus, & qui ôte tout l'agréement des plus belles perfections ; il fait paroître la liberalité suspecte ; le desiteressement ambitieux ; la prudence mal intentionnée ; l'amitié incommode ; la pitié deguisée.

Il est des actions comme des viandes, les meillures ne valent rien, quand elles sentent la fumée

Si tu veux être fort, reconnois ta foiblesse :
Si tu veux être sain, reconnois ta langueur :
Si tu veux être heureux, reconnois ton malheur :
Si tu veux être grand, reconnois ta bassesse,
Un cœur plein des ardeurs de l'amour tout puissant,

Par un prodige saint s'éleve en s'abbaissant ,
Et donnant tout à Dieu devient maître du monde.
Tes vertus , sans l'appuy de ton humilité .
Sont des brillans portraits sur la face de l'onde ,
Qui n'ont qu'un peu d'éclat , & point de verité.

CXXVIII.

Consid. Chrétiennes sur S. Frãçois de Paule par le P Crasset. I.

Etes-vous dans l'honneur ; tremblez , sur tout si vous n'étes pas bien fondé dans l'humilité. Un bled qui leve trop tost , n'arrive point à sa maturité , un arbre qui n'a point jetté de profondes racines sera enlevé par les vents. Un édifice qui n'a pas de fondemens propotionnés à son élevatiõ, tombera bien-tôt par terre.

CXXIX.

M. de la Bruyeere

Quelque merite que vous ayez , servez - vous de cette reflexion pour vous faire rentrer dans vous mesme , afin de vous humilier. Qui peut avec les plus rares talens & le plus excellent merite n'étre pas convaincu de son inutilité, quand il considere qu'il laisse en mourant un monde qui ne se

ſent pas de ſa perte, & où tant de gens ſe trouvent,pour le remplacer ?

CXXX.

Il faut craindre de n'avoir pas aſſez de crainte de l'impureté ; il faut avoir honte de n'en avoir pas aſſez de honte ; il faut faire penitence de n'en avoir pas-aſſez d'averſion , ce vice eſt une bouë qui gâte toutes les vertus . & qui leur ôte leur beauté. L'impudicité eſt un feu à qui la bonne chere ſert d'aliment, que l'orgueil & que la preſomption enflâment & attiſent de tous cotez ; un feu dont les étincelles ſont les propos laſcifs , la fumée un renom tres honteux , les cendres les miſeres & les calamitez.

CXXXI.

Ayez de l'averſion pour ces manieres ſeveres , rebutantes, ruſtiques, & ſauvages, qu'on remarque dans de certaines gens , qui font conſiſter toute leur grandeur d'ame dans une fierté effrayante. Qu'il fait beau voir un de ces monſtres intraitables prendre ſon air impertinent de fierté ! Ceux qui ont le malheur d'avoir a- Caract.

des mœurs de ce siecle.

faire à eux, vont à leur audience, commes'ils alloient combattre contre des Tigres, c'est à dire, autant intimidés par crainte, qu'armés de précaution. La fausse grandeur est farouche, inaccessible : Comme elle sent son foible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, & ne se fait voir, qu'autant qu'il faut pour imposer & ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire, une vraye petitesse; elle croit cacher cette petitesse au milieu des troubles qu'elle tâche de mettre dans l'esprit de ceux qui l'approchent. La veritable grandeur est libre, douce, familiere, populaire, elle se laisse toucher & manier, elle ne perd rien à être veuë de prés. Plus on la cônoît, plus on l'admire; elle se courbe par bonté vers ses inferieurs & revient sans effort dans son naturel, elle s'abandonne quelque fois, se neglige, se relâche de ses avantages, toûjours en pouvoir de les reprendre, & de les faire valoir : elle rit joüe, & badine, mais avec dignité; on l'approche tout ensemble avec liberté & avec retenuë : son caractere est noble & facile, inspire le respect & la confiance, & fait que les Princes nous pa-

roissent grands & tres grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

CXXXII.

Qu'il vous doit être doux d'être loüé par ceux qui sont louables! qu'il vous est glorieux si vous le meritez! qu'il vous sera utile si vous n'en tirés point de vanité! *Ea profectò jucunda laus quæ ab aliis proficiscitur qui ipsi in laude vixerunt.* Voilà dans quel esprit je vous conseille de recevoir les louanges qu'on vous donnera. Si vous ne le meritez pas, regardez le comme un avis qui vous avertit de vos obligations pour vous exciter à vous en acquiter. Ciceron

Vne juste loüange a de quoi nous flater; Mr. pavillon.
Mais un esprit bien fait doit prendre
Bien moins de plaisir à l'entendre,
Que de peine à la meriter.

CXXXIII.

Souvenez-vous qu'en meme tems que les louanges excessives excitent la curiosité, pour examiner si ceux à qui on les donne en sont dignes;

elles aiguillonnent l'envie dans ceux qui ont cette curiosité

CXXXIV.

Les louanges de ceux qui ne sont pas gens de bien vous doivent toûjours estre supectes. Des personnes de mauvaise vie ayant loué Antisthene, il en fut inquiet, parce qu'il craignoit d'avoir commis quelque crime.

CXXXV.

Regardez les louanges de ceux qui n'oseroient vous blâmer, comme autant de flateries. Les courtisans de Iulien l'Apostat le louant un jour du zele qu'il avoit pour la justice: Ces louanges me flateroient, leur dit-il, si ceux qui me les donnent osoient me blâmer quand je fais des actions blâmables.

CXXXVI.

Pour éloigner de vous les flateries, confondez autant que vous pourrez les flateurs. Un Roy d'Angleterre se servit un jour d'un assés plaisant stratageme pour faire taire ses flateurs, qui l'obsedoient, & lui disoient avec des louanges outrées, que tout jusques aux elements luy obéissoit: Il se fit porter dans un chaise sur le rivage de la mer, lorsquelle montoit;

Regles de la vie civile.

& pour se mocquer de ses flateurs il disoit à cet élement, Je te deffends de mouiller ma robbe, retire toy, respecte la Majesté Royale ; cette leçon rendit les courtisans de ce Prince plus reservés, ils l'étourdirent moins à l'avenir de leurs louanges importunes

Si vous étes trop prodigue de louanges, vous ne serez ny estimé, ni ne ferez estimer les autres.

Celui qui sans discernement — *Mr. Pavillon.*
Adresse à tous venans les louanges qu'il donne,
Fait grand tort à son jugement,
Et ne fait honneur à personne.

CXXXVII.

Dans vôtre élevation considerez que tout ce que vous y remarquez de grandeur, d'éclat, d'autorité & de distinction pour vous, passera un jour de telle sorte que vous ne serez point different de ceux qui sont beaucoup au dessous de vous; la mort trouve ou rend tous le hommes égaux.

Invenit, aut faciet quos rapit illa pares.

Nôtre vie ressemble à une partie

d'échets pendant laquelle chacun tient son rang selon sa qualité, & aprés laquelle les Rois, les Reines, les Chevalliers, le foux & les pions sont tous mis sans distinction dans un méme sac. Tout l'éclat de la Grandeur du monde est obscurci dans les ombres du tombeau.

N'esperons plus mon ame, aux
promesses du monde;
Sa lumiere est un verre & sa faveur
une onde,
Que toûjours quelque vent empéche de
calmer,
Quittons ces vanités, lassons-nous de
les suivre,
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâ-
ches envies,
Nous passons prés des Rois tout le
tems de nos vies,
A souffrir des mépris & plier les ge-
noux.
Ce qu'ils peuvent n'est rien, ils sont
comme nous sommes,
Veritablement Hommes,
Et meurent comme nous.

ont

Ont ils rendu l'Esprit, ce n'est plus
que poussiere,
Que cette Majesté si pompeuse & si
fiere,
Dont l'eclat orgueilleux étonnoit l'u-
nivers
Et dans ces grands tombeaux, où leurs
ames hautaines,
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres
de la Terre;
D'arbitres de la Paix, de foudres de
de la Guerre:
Comme ils n'ont plus de sceptres, ils
n'ont plus de flateurs,
Et tombent avec eux d'une chûte
commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

Voicy un Madrigal qui convient fort à la matiere.

Ie songeois cette nuit que d'un mal
consumé,
Coste- à coste d'un pauvre on m'a-
voit inhumé.
Moy qui ne pûs souffrir ce fâcheux
voisinage,

En mort de qualité je lui tins ce langage :

Retire-toy, coquin, va pourrir loin d'icy,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi :
Coquin ! ce me dit il, d'une insolence extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toy-même,
Icy tous sont égaux, je ne te dois plus rien.
Ie suis sur mon fumier, comme toy sur le tien.

Soyez donc bien convaincu que toutes les grandeurs humaines son inconstantes, fragiles, incapables de contenter le cœur humain, & accompagnées d'inquietudes & de peines aussi - bien que la bassesse. Auguste dit dans la tragedie de Cinna composée par Monsieur Corneille.

Cet empire absolu sur la terre & sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ay sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, & cét illustre rang,
Qui ma jadis coûté tant de peine & de sang,

Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune,
D'un courtisan flateur la presence importune,
N'est que de ces beautés, dont l'éclat éblouït,
Et qu'on cesse d'aimer si tôt qu'on en joüit.
L'ambition déplaît, quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur, son ardeur est suivie,
Et comme nôtre esprit jusqu'au dernier soûpir,
Toûjours vers quelque objet pousse quelque desir,
Il se ramene a soy, n'ayant plus à se prendre,
Et monté sur le faiste il aspire à descendre.

Le desir qu'on a de posseder une chose luy donne un certain prix qu'elle perd, quand on ne la desire plus; comme si elle étoit plus estimable par l'empressement avec lequel on la recherche, que par ses qualitez naturelles. De même que la presence diminuë la renommée, *minuit præsentia famam*, aussi la possession dimnuë le merite, & cela pour deux

raisons. La premiere c'est que le cœur de l'homme étant insatiable des choses bornées, il méprise ce qu'il possede pour s'attacher à de nouveaux objets dans l'esperance qu'il a d'y trouver dequoy se satisfaire; La seconde, c'est que par la possession l'on connoît bien mieux ce que l'on a desiré, qu'on ne le connoissoit avant qu'on le possedât ; & cette connoissance y faisant découvrir des imperfections, qu'on n'avoit point encore veües, on change ses ardeurs en indifferences & ces desirs en dégoût.

Heureux qui peut choisir une regle fidelle,
Qui tient tous ses desirs à la raison soumis, *Mr du Trousset*
Et ne faisant rien que par elle,
Ne veut rien qui ne soit & possible & permis.
Toûjours d'accord avec soy-même
Toûjours dans un repos extrême
Il se tient dans la place où son destin l'a mis,
Il ne forme jamais de dessein ridicule,
Le Nain n'affecte point de paroitre un Hercule,

Le Bourgeois ne veut point faire le
grand Seigneur ,
Ni ſans avoir rien lû, s'ériger en
Docteur :
Pour luy chàque païs eſt un ſejour
tranquille ,
Aux champs il veut les champs, à
la ville la ville.

Que l'on vit content quand on a les mémes ſentimens que celui qui parle ainſi !

Dans un lieu du bruit retiré, **M. L'abbe Regnier de Marais.**
Ou pour peu qu'on ſoit moderé ,
On peut trouver que tout abonde ,
Sans amour , ſans ambition ,
Exempt de toute paſſion ,
Je jouis d'une paix profonde ;
Et pour m'aſſeurer le ſeul bien
Que l'on doit eſtimer au monde
Tout ce que je n'ay pas , je le compte
pour rien.

CXXXVIII.

Ayez les yeux au cœur , pour voir ce que vous devez deſirer,& non pas le cœur aux yeux , pour deſirer tout ce qu'ils voyent .

CXXXIX.

Vous devez craindre les grands

emplois plûtôt que les desirer, si vous n'êtes pas assez fort pour en soutenir la charge. Les dignités ont un éclat qui n'est point glorieux pour ceux qui ne le meritent parce qu'il ne fait qu'éclairer & faire connoître leurs imperfections. On a dit de Dom Henri Cardinal qui regna en Portugal aprés Dom Sebastien, qu'il fut aimé durant sa vie, & peu regreté aprés sa mort; Que tant qu'il fut dans une condition privée, il parut plus grand qu'un particulier, mais que sa reputation diminua à mesure qu'il crut en honneur, & qu'on l'eut jugé digne d'être Roy, s'il ne l'eust jamais été. Vne mediocre fortune sied beaucoup mieux à de certaines gens qu'une tres-grande élevation.

C X L.

Avis pour ceux qui sont engagés dans le mariage, ou qui s'y veulent engager.

Si vôtre femme est importune par sa mauvaise humeur, imitez la tranquillité de Socrate ; en voicy l'Histoire. Alcibiade étant un jour chez Socrate & ne pouvant souffrir les criailleries continuelles de Xantippe femme de ce Philosophe, celui cy -

luy dit tranquillement; *J'y suis accoutumé comme au bruit des poulies*; *Mais toy*; ajoûta t'il. Alcibiade, *ne t'accoutumes-tu pas au bruit des oyes?* *Ouy* luy répondit Alcibiade, *parce qu'elles me font des œufs* *Et Xantippe*, repliqua Socrate, *me fait des enfans.* Apprenez de cette plaisanterie à ne vous pas inquieter des petits sujets de chagrin. Il y a de certaines importunités qui ne sont point sensibles quand on ne les traitte pas serieusement.

Les mariages funestes sont ceux qui sont ou precipités ou forcés, ou disproportionnés : Quelle folie d'agir avec precipitation, pour s'unir avec une personne pendant toute sa vie ! quel malheur que d'être forcé à faire cette union ! quel tourment que d'être obligé de demeurer & de vivre toûjours en la compagnie d'une personne avec qui on n'a point de raport.

La mere de Thales l'excitant à se marier dans sa jeunesse, il luy dit qu'il n'étoit pas encore tems. Et quand il fut devenu agé, il dit qu'il n'étoit plus tems. Apprenez de ce Philosophe qu'il faut prendre son tems pour s'engager dans le mariage.

Si vous étes jaloux de vôtre femme, voicy les fruits que vous tirerez de vôtre jalousie 1°. Vous vous rendrez odieux à elle par mille manieres rebuttantes qui accompagnent d'ordinaire cette sauvage passion. 2°. Vous la ferez du moins songer à vous être infidelle, si elle n'y songeoit pas avant vôtre jalousie : 3°. Vous porterez les autres à l'exciter à cette infidelité, car ils songeront à l'aimer & à s'en faire aimer parce que vôtre jalousie leur fera croire qu'elle est aimable: 4. Vous n'aurez point de repos dans vôtre maison,& vous n'en donnerez à personne. 5°. Vous servirez d'objet de risée à ceux qui sçauront que vous êtes jaloux;

Car c'est le plus grand mal & le moins plaint de tous.

M. A.n. d'andil.

Aveugle passion cruelle jalousie,
Mere de la discorde & des illusions,
Qui troubles tous les sens par tes impressions
Et sur ce vains soupçons mets l'ame en frenesie :
Quand ton feu devorant s'allume dans un cœur,
Rien ne peut arrêter le cours de sa fureur,

L'innocence à tes yeux passe pour criminelles ;
Le faux te paroît vray ; le vray te paroit faux ;
Par toy l'amour produit une haine mortelle ,
Et dans ce qu'il admire il trouve des deffauts.

Un jaloux se chagrine de voir la personne qu'il aime dans la joye , il ne peut souffrir qu'elle goûte des plaisirs,ses paroles ne sont que des reproches qu'il lui fait;ses pensées que des soupçons odieux sur sa conduite , ses actions que des demarches d'un espion incómode qui lui ôte sa liberté: il voudroit qu'elle fût dans une solitude continuelle sans aucun commerce; qu'elle ne fit,pour ainsi dire,aucun usage de ses sens;tant il a de peur qu'ils la seduisent. Si elle parle, il croit que c'est pour le trahir ; si elle pense , il s'imagine qu'elle cherche dans son esprit des moyens pour le tromper. Enfin toutes ses actions luy paroissent des crimes qu'il ne peut pardonner. Aprés cela peut-on aimer un amour qui ressemble tant à la haine ?

Fy ne me parlez point pour être amant, climene,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui pour tous respects & tout offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux,
Dont l'ame que sans cesse un noir transport animé,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En soumet l'innocence à son aveuglement,
Et veut sur son coup d'œil un éclair cissement,
Qui de quelque chagrin, nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussi tôt qu'il naît de leur presence,
Et lorsque dans nos yeux brille un peu d'enjoüement,
Veulent que leurs rivaux en soient le fondement,
Enfin qui prenant droit des fureurs de leur zele
Ne nous parlent jamais que pour faire querelle.

On a dit qu'un sage interrogé pour dire si l'on devoit épouser une

femme pauvre ou riche, répondit qu'il ne faloit faire uy l'un ny l'autre; parce que la premiere seroit à charge par sa pauvreté, & la derniere par son orgueil. Ce raisonnement me fait pitié; je le regarde plûtôt comme une espece de bon mot, que comme un conseil raisonnable, aussi bien que ce que disent les Hebreux à ce propos, qu'il faut descendre un degré pour prendre une femme, & en monter un pour faire un ami; afin que celuy-cy nous protege, & que l'autre nous obeïsse. La convenance d'humeurs est la premiere attention qu'il faut faire, & c'est celle qui fait le fondement du repos dans le mariage; la vertu, le bon esprit, la complaisance, l'amour, en font la perfection.

Ne prenez pas pour un pretexte de chagrin la comparaison que vous pourrez faire de l'humeur de vôtre mary avec celle des autres vous connoissez trop peu ceux-cy, & vous connoissez trop celui-là pour pouvoir faire une juste comparaison. Vous vous plaignez de vôtre mari, *Carac.* vous le trouvez chagrin & difficile à vivre : tels & tels dites-vous en

d'attention sur ce qui le delivrera de sa vielle, que sur elle : plus il voit en elle de disposition à mourir bien-tôt, plus il a d'empressement de l'épouser.

Gemelle voudroit bien épouser Maronille
Il insiste, il l'en prie, il luy donne, il la veut ;
Mais est elle si belle fille
Que pour l'avoir pour femme il fasse ce qu'il peut ?
Helas tout au contraire, elle est épouvantable.
A peine l'on peut dire, à la voir, ce qu'elle est
Qu'est-ce donc que dans elle il trouve d'agreable ?
Elle tousse, & cela lui plait.

Petit Gemellus nuptias Maronillæ, *Martial*
Et cupit, & instat, precatur, & donat ;
Adeone pulchra est ? immo fœdius nihil est.
Quid ergo in illa appetitur & placet ? tussis.

Faites que votre femme n'ait pas sujet de vous faire ce reproche.

Pauline à Polieucte.

C'est donc là le degout qu'apporte l'hymenée,
Ie te suis odieuse aprés m'être donnée.

Ayez de la complaisance, vous ne voulez pas luy donner sujet de vous faire ce reporoche. Avec la complaisance vous suporterez ses deffauts, & vous l'engagerez à supporter les vôtres, & de cette maniere vous ne serez l'un à l'autre ny odieux: ny insuportable L'Epoux se doit faire respecter par sa prudence, se faire aimer par sa patience, & se faire obeïr par sa fidelité!

Faites vôtre plus grand plaisir d'être chez vous, & ne soyés pas du nombre de ceux qui n'ont point de plus desagreable maison que celle où sont leur femme & leurs enfans.

Ailleurs à dire vray, loin de femme & d'enfans.
On les voit chanter, rire, & faire les plaisans :
Mais rentrent-ils chez eux ? toute leur joye est morte,
Vn chagrin refroigné les saisit à la porte.

Quand on est de cette humeur on

ſouffre autant qu'on fait ſouffrir ceux avec qui l'on eſt obligé de vivre.

Comme la familliarité accompagne ordinairement la poſſeſſion, bien loin de mettre en pratique les manieres d'agir reſpectueuſes, elle a plûtôt beaucoup de diſpoſition pour aller à l'autre extremité, je veux dire au mepris. Ainſi *Celaminte*, vôtre Epoux vous poſſedant ne vous regardez plus comme ſa maitreſſe, la poſſeſſion met entre vous une égalité qui détruit ce nom, tenez vous contente s'il vous aime, c'eſt le plus que vous puiſſiez eſperer de cette égalité; l'amour eſt comme la mort, il trouve, ou fait tout égal. Pauline parlant des hommes dans la tragedie de Polieucte de Monſieur Corneille, dit,

Tant qu'ils ne ſont qu'amans, nous
ſommes Souveraines,
Et juſqu'à la conquête ils nous
traitent de Reines,
Mais aprés l'hymenée ils ſont Rois
à leur tour.

Vous plairez à vos maris autant que vous n'aurez pas ſoin de plaire aux autres. *In tantum maritis placebitis, in quantum aliis placere non curaveritis.* *Tertul.*

Pour la tranquillité du mariage il faut que la femme soit soumise à l'homme, & l'homme à la raison. La femme soumise à l'homme fait la tranquillité du mariage, & l'homme soumis à la raison fait la perfection du mariage. Les hommes imposent avec justice bien des obligations aux femmes; mais la même justice qui prend aussi les interêts des femmes en impose aux hommes plusieurs qu'ils doivent observer. La principale est d'être soumis à la raison, il semble que l'homme soit la raison de la femme, parce qu'elle doit se regler sur ses volontés: mais pour faire que la subordination soit parfaitte & dans l'ordre, il faut que l'homme se regle à son tour sur la raison, qu'il montre par ses propres exemples à sa femme ce qu'il souhaitte qu'elle mette en pratique: il exige d'elle tout son amour, il faut qu'il l'engage à lui donner ce qu'il demande, en lui accordant tout le sien. Il demande en sa femme des perfections qu'il doit auparavant faire remarquer en lui-même. Une Dame qui a beaucoup d'esprit & de vertu, disoit un jour en ma » presence : Les hommes reprennent

Remar. Critiq.

tous les jours les femmes de plusieurs imperfections, & nous ne voyons point qu'ils se corrigent eux mêmes de leurs defauts. Les exemples sont plus efficaces pour perfectionner que les corrections & les preceptes. Quelque grande que soit la superiorité de l'homme sur son épouse, qu'il ne croye pas pour cela qu'il ne luy soit redevable d'aucune chose. L'homme est le Superieur, il est vray, mais il doit étre maître sans parler avec autorité. L'homme est le premier dans la maison, il est vray; mais il doit étre le premier sans traitter son épouse comme une creature beaucoup au dessous de lui. Enfin il faut autant qu'il se peut faire que l'usage de la superiorité de l'homme se remarque plûtôt en la femme qu'en lui mesme, c'est-à-dire qu'elle se tienne dans la dependance, sans qu'il soit obligé de l'y contraindre.

Si tout le monde accuse vôtre femme, vous seul devez la deffendre & l'appeller innocente. *Si omnes conjugem infamem arguunt, solus tuere, solus insontem voca.*

CXLI.

Nous ne desirerions gueres de cho-

ſes avec paſſion, ſi nous connoiſſions parfaitement ce que nous deſirons. Il n'y a que Dieu qui puiſſe remplir la capacité du cœur humain, parce que dans luy ſeul on trouve avec une étenduë infinie tout ce qu'il y a de beau, on aime tout ce qu'il y a de bon, on poſſede tout ce qu'il y a de grand, on goûte tout ce qu'il y a de doux, étant luy ſeul la ſouveraine verité, la ſouveraine beauté, le ſouverain bien, & le ſouverain plaiſir.

CXLII.

Si vous voulez, à quelque prix que ce ſoit, vous attacher à une grandeur, choiſiſſez-en une veritablement digne de vous, Il y a dans le monde de deux ſortes de grandeurs ; la premiemiere d'établiſſement, qui depend de la volonté des hommes: A cette grandeur on rend des reſpects d'établiſſement, c'eſt à dire, des ceremonies exterieures. La ſeconde eſt une grandeur independante des hommes, comme l'Eſprit, les Sciences, la vertu. A cette Grandeur on rend un reſpect d'eſtime & de veneration. Iugez du reſpect qu'on rend à ces deux Grandeurs láquelle eſt la plus digne de l'homme

& la plus à rechercher.

CXLIII.

Quoy que vous ayez lieu d'être persuadé par l'usage du monde & par les exemples qui se presentent à vous, que c'est ordinairement un ouvrage de peu de fruit, que de travailler pour la gloire; veillez cependant & travaillez toûjours avec autant d'application, que si vous étiez assurez d'être assez heureux pour acquerir de glorieux Titres. Quoi qu'on ne vous rende pas Justice, il vous sera toûjours glorieux d'être laborieux, exact, & attentif. La reputation qu'on acquiert chez les Hommes, est quelque chose de si superficiel, de si vain, de si inconstant, & dependant de tant de caprices & de preventions, que nous ne devons point du tout nous inquietter, quand nous n'attrivons pas jusques à elle. Le principal c'est d'avoir ce qui la fait meriter. Demandez à cet homme de bien que l'on méprise, s'il ne sent pas une joye interieure de n'avoir rien en soi qui merite les excez de mépris qu'on a pour lui. Demandez à *Veronnien* qui a des connoissances si profondes, & si é-

tenduës dans toutes les ſciences, ſi elles ne lui donnent pas bien du plaiſir, quoy que pendant qu'on le regarde ſans diſtinction & ſans eſtime, il voye *Criton* demy - ſçavant, feſté & bien venu dans la pluſpart des Compagnies, à cauſe qu'il ſçait bien conter des Hiſtoriettes, reciter quelques jolies Epigrammes qu'il a bien eu de la peine à apr.ndre par cœur, dire quelques équivoques plaiſans, parler d'une maniere ſatyrique des ſçavans & des plus ſages, & mettre dans la bouche de quelques perſonnes de ſon tems les bons mots q'on trouve chez Plutarque, chez Lucien, ou Athenée.

CXLIV.

Si vous ne vous ſouciez pas de vôtre reputation, vous ferez croire que vous ne vous ſouciez pas de mettre en pratique ce qui peut vous en acquerir une bonne. *Contemptu famæ*
Ciceron *contemnuntur virtutes.* Quand on fait attention ſur ſa reputation, on eſt dans la voye de perfection, parce que l'on craint l'affront & que l'on aime l'honneur. Quand on craint l'affront, on évite les moyens qui le peuvent attirer; quand on aime l'honneur, on ſe

met en état de le meriter. Le vice attire l'affront, la vertu merite l'honneur ; on s'attache donc à celle-ci, & on fuit celui-là Pas toûjours, dira-t'on si ce n'est pas toûjours, c'est le plus souvent *Remarq critiq.*

CXLV.

Méprisez tous les honneurs qui s'aquierent sans vertu, & sans merite, afin que vous vous accoûtumiez à vous en rendre digne quand vous soûhaitterez les posseder.

La gloire où la vertu conduit, est la parfaite gloire. *Persée.*

CXLVI.

Si vous trouvez quelque disposition en vous pour vous en faire accroire à cause de la noblesse de vôtre naissance, faites reflexion que la vertu fait la veritable Noblesse, si la Noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux; si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose. On estime toûjours plus ceux qui commencent la Noblesse de leur famille que ceux dans qui & non pas, par qui elle est continuée, c'est-à-dire, que ceux qui n'ont rien de ce qui peut la meriter. *Mr. de la Bruyere.*

Rougis d'être méchant, non de race peu claire ,
Car Noblesse ne vient que de corps ja pourris.
Mieux vaut qu'elle ait par toi commencé que fin pris
Comme être beau vaut mieux qu'être né de beau pere.

Pauvre Noblesse que celle qui ne se tire que des titres qu'on a acquis par l'argent,ou par la vertu de ses ancestres !

En payant une grosse somme
Vous serez Noble en parchemin ;
Si le rat le trouve en chemin ,
Que deviendra le Gentil-homme ?

Marius disoit: Je ne puis pas montrer des statuës , des triomphes , des consulats de mes ancestres ; mais s'il est necessaire, je vous montreray des piques , des drapeaux , des blessures au milieu du corps : ce sont - là mes statuës, c'est là ma Noblesse.Celui qui a recours à la Noblesse de sa race pour se deffendre contre ses ennemis,ressemble à un criminel poursuivy qui a recours aux temples , ou aux morts dans leurs tom-

beaux pour se mettre en sureté.

Que sert ce vain amas d'une inutile gloire ?
Si de tant de Heros celebres dans l'Histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Vnivers,
Que de vieux parchemins qu'ont épargné les vers ?
Si tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dement en lui sa superbe origine,
Et n'ayant rien de grãd qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lâche & molle oisiveté,

Le même satirique François dit,

Ce long amas d'ayeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous,
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie ?
Ne sert plus que de jour à vôtre ignominie.

Vous n'aurez part à la gloire de

vos anceſtres, qu'autant que vous vous efforcerez de leur reſſembler; & ſi vous ne les imitez pas, leur gloire ſera un flambeau qui decouvrira aux yeux de tout le monde la honte de vos actions. Les palmes & les lauriers ſe fletriſſent bien-tôt, s'ils ne prennent racine dans la main qui les cueille: La gloire que vos ancetres vous laiſſent eſt un heritage, dont vôtre ſeul merite vous peut donner la poſſeſſion. On doit regarder bien moins au nom qu'on ſigne, qu'aux actions qu'on fait. Nous ſommes tous de bonne maiſon, quand celle, où nous logeons, a la vertu pour enſeigne. Celuy-là eſt veritablement Noble, de qui on peut dire ce que le Roy a dit du dernier Prince Charles de Loraine, *Que ſa naiſſance illuſtre avoit été la moindre de ſes qualités*. S'il eſt hûreux d'avoir de la naiſſance, il ne l'eſt pas moins d'etre tel, qu'on ne s'informe pas ſi vous n'avez.

Seneque

Pierre de Touche politique. Juin. 1690.

Non, ne vous plaignez point que l'ingrate nature
Vous donnant des parens d'une naiſſance obſcure,
Avilit vôtre nom en abaiſſant vos rangs;

M. l'Abé de Viliers.

Montrez

 283

Montrez vôtre vertu j'oublierai vos parens.

On s'étonne tous les jours de voir des personnes de la lie du peuple s'élever & s'ennoblir, & l'on en parle avec mépris, comme si les plus grandes Familles du monde n'avoient pas eû un commencement semblable, à les rechercher jusques dans le fond de leur origine. *Quem cumque volueris revolve nobilem, ad humilitatem pervenies. Tout homme est fils de la terre & petit fils de rien*; Voilà l'origine des plus Nobles Gentils-hommes, des plus Grands Princes, des plus puissans Rois; voila leurs Ancetres, voilà leurs premiers Titres de Noblesse; mais voila en même tems une origine qu'on voudroit bien se cacher, des Ancetres qu'on souhaitteroit ne point reconnoître, & des Titres de Noblesse qu'on n'aime point à mettre au jour. Les nobles seulement de race se font un grand hôneur de pouvoir montrer que leur Noblesse est tres ancienne: mais quelqu'ancienne qu'elle soit, il y a un certain tems, qui leur est un *Nec plus ultra*, qu'ils

Seneque

nosseroient passer ; parce qu'enfin ils trouveroient bien de la bassesse & de la misere. Plus les hommes approchent de leur premiere source, plus ils trouvent de ressemblance dans leur Genealogie, & enfin, quand ils y sont arrivez, ils n'y trouvent plus de difference, ils sont tous égaux. Si vous avez dans les Archives de vôtre maison des Titres anciens qui prouvent que vous étes de beaucoup au dessus de moy par vôtre naissance, j'en trouverai dans les Archives des tems de bien plus anciens qui prouvent que je suis par ma naissance aussi grand Seigneur qne vous, & cette égalité que je trouve dans l'antiquité des tems je la trouverai dans la suite des mêmes tems, c'est-à-dire, à la mort, car la mort égale tout, *Omnes cinis æquat*. Il y a de la difference entre un palais & une cabane, pendant que l'un & l'autre subsistent ; mais quand le feu fait un embrasemēt des deux il n'y a point de difference entre leur cendres, il n'y en a point aussi entre celles des corps des grands & des petits quād la mort les a frappez ; vous sortirez de ce monde aussi nud que moi ; vous y laisserez vos gran-

deurs, vos richesses, vos honneurs & en nous voyant l'un & l'autre dans une égale privation de toutes ces choses, qui pourra connoître lequel de nous deux a été le plus grand Seigneur ? Saladin Roy d'Egipte apres avoir subjugué tout l'Orient, fait trembler l'Occident par ses conquêtes, dompté l'asie, & donné la terreur à tout le monde, se voyant prés de la mort commanda à un Heraut de porter par la ville sa chemise au bout d'une lance, & de crier à haute voix, ces mots, *Saladin qui a pillié tout l'Orient, fait un butin de toute l'Asie, & qui s'est rendu maître de tant de peuples, n'emporte de tous ses trophées & de toutes ses victoires, que cette seule chemise.* *Platine*

Ayez donc plus de vertu que moy si vous voulez, que je vous croye veritablement plus noble que je ne suis.

Mange dessous un Dais, dors dedans un Balustre ;
Sois fils de mille Rois, & petit fils des Dieux ;
Si tu n'as la vertu, qui les mit dans les Cieux.
Tu ne seras qu'un sot illustre.
Fortuna non mutat genus.

Voicy comme parle un Heros qui tire sa noblesse de - luy-même.

Carlos dans la comedie heroïque de D. Sanche d'Arragon de Mr. Corneille.

Se pare qui voudra des noms de ses ayeux,
Moy je ne veux porter que moy-même en tous lieux,
Ie ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naitre,
Et suis assez connû sans les faire connoître,
Mais pour en quelque sorte obéir à vos loix,
Seigneur, pour mes parens je nomme mes exploits,
Ma valeur est ma race, & mon bras est mon pere.

Caracnat.

C'est une grande affaire que d'avoir une Noblesse de naissance à soûtenir dignement; on ne s'acquitte pas de ce devoir avec un gros équipage, de grands palais, des meubles magnifiques, avec une fastueuse fierté; tout cela peut imposer aux yeux du vulgaire qui se laisse éblouir aisément mais ceux qui ont la veuë plus forte, percent ces apparences trompeuses, penetrent jusques à l'interieur de ceux qui en sont couvert, examinent leur conduite, font attention sur leurs ac-

tions,& ſur leur paroles,entrent dans leurs intentions, & les mépriſent ſecrettement, quelque grands qu'ils ſoient, s'il n'y trouvent une vertu ſolide, un courage prudent, une droiture inviolable,une ſage conduite une moderatiõ qui ne ſoit ebranlée par aucun excez,&une veritable generoſité.

CXLVII.

Donnez-vous de garde de vous laiſſer enfler d'orgueil pour les ſciences que vous aurez appriſes; je ne puis rien vous dire de meilleur ſur cette matiere que ce que Montagne dit en ces termes.Il eſt advenu aux gens " veritablement ſçavans ce qui advient " aux epics de bled; ils vont s'élevant " & ſe hauſſant la teſte droite & fiere, " tant qu'ils ſont vuides:Mais quand ils " ſont pleins & groſſis de grains en leur " maturité, ils commencent à s'humilier &a baiſſer les cornes,Pareillement " les hommes, ayant tout eſſayé, tout " ſondé, & n'ayant trouvé en cet amas " de Science &proviſion de tant de cho" ſes diverſes, rien de maſſif & de ferme, & rien que vanité, ils ont renoncé à leur preſomption, & reconnu leur condition naturelle; plus " ils ſont remplis de connoiſſance, plus "

„ils s'abaissent, parce que plus ils sça-
„vent plus ils connoissent qu'il y a de
„choses qu'ils ne sçavent pas. Le plus
„sage homme qui fut oncques, quand
„on luy demanda cequ'il sçavoit, ré-
„pondit qu'il sçavoitune chose , c'est
„qu'il ne *sçavoit rien*. Il verifioit ce
„qu'on dit, que la plus grande part de
„ce que nous sçavons , est la moindre
„de celles que nous ignorons: C'est-à-
„dire, que ce même que nous pensons
„sçavoir c'est une piece & bien petite
„de nôtre ignorance. Nous sçavons les
„choses en songe, dit Platon, & les ig-
norons en verité. Autre reflexion
qui doit étouffer l'orgueil de ceux qui
s'en font accroire pour l'étenduë de
leurs connoissances dans les scien-
ces & dans les arts; la voicy. Que l'on
choisisse le plus grand & le plus glo-
rieux homme du monde; & qu'on lui
donne un esprit assez étendu pour
contempler tout à la fois cette vani-
té de jugemens qu'on fait de lui , &
pour joüir pleinement de tous les spe-
ctacles des pensées & des mouvemens
qu'il excite dans les autres , il n'y a
point de vanité qui puisse subsister à
cette veuë: pour un petit nombre de
jugemens avantageux, il en verroit

une infinité qui lui deplairoient, il verroit que les deffauts qu'il se dissimule, ou qu'il ne connoît point sautent aux yeux de la plûspart des gens; que souvent ils ne s'entretiennent d'autre chose, & que l'on ne le regarde que par cet endroit; il verroit que le monde est tres peu touché de toutes ces belles qualitez dont il se flâtre; que les uns ne les voyent seulement pas, les autres les regardent avec froideur, les autres n'y remarquent que ce qu'elles ont de defectueux, les autres obscurcissent & les defigurent, en y joignant des défauts qu'ils cõnoissent en lui; & que de tout cela il se forme un portrait qui n'est propre qu'à faire mourir son orgueil.

Oraison funebre de Madame Henriette de Loraine d'Elbeuf Abesse de nôtre Dame de Soissons.

CXLVIII.

Plus vous ferez d'actions dignes de loüange, plus vous devez faire attention sur vous-même, pour ne vous point laisser emporter par des mouvemens d'orgueil; parce que de la gloire à la vanité il n'y a pas loin, dit Monsieur l'Abbé du Pille. L'orgueil est une enfleure du cœur, par laquelle l'homme s'étend & se grossit dans son imagination autant qu'il peut, même lors qu'il n'en a aucun

ſujet. Jugez de ce qu'il fait lors qu'il ſe croit avoir quelque merite.

Eſſai de Mor.

Mais que cette vanité eſt pernicieuſe puis qu'elle gâte ce qu'il y a de meilleur dans l'homme quand elle s'y attache; & qu'elle eſt injuſte puiſque quelque bonnes qualitez que nous ayons, nous en avons tant d'autres qui ſont mauvaiſes, ou bien elles ont tant de petits déffauts que nous aurions honte de nous mêmes, ſi nous nous appliquions autant qu'il faut pour nous connoître parfaitement. Que diroit-on d'un homme qui ſe trouvant frappé & defiguré depuis les pieds juſques à la tête d'un mal horrible & incurable, ſans avoir rien de ſain qu'une petite partie du viſage, & ſans ſçavoir même ſi cette partie ne ſeroit point corrompuë au dedans, l'expoſeroit à la veuë, en cachant tout le reſte, & ſe verroit louër avec plaiſir de la beauté de cette partie; On diroit ſans doute que l'excez de cette vanité approcheroit de la folie : cependant ce n'eſt qu'un portrait de la nôtre, lorſque nous nous glorifions de quelque choſe de bon en nous, & qui eſt pourtant gâté par la vanité & l'amour propre.

CXLIX.

Persuadez-vous, pour n'être point superbe, quand vous serez applaudi & estimé, que tel homme fait icy des jaloux, qui à quatre lieux d'icy fait pitié, il semble que chaque homme ait une reputation locale, qu'il ne peut acquerir qu'en de certains lieux, hors desquels il est regardé avec indifference. *Oronte* est adoré dans sa famille, hors de là il est traité comme un autre homme c'est à dire, sans aucune distinction. *Theophile* est estimé dans son Cloître pour le plus grand Theologien de l'Europe; & quand il parle theologie hors de son Cloître, on l'écoute avec si peu d'attention, & de deference à ce qu'il dit, qu'il est persuadé que le bon goût n'est que parmy ses Religieux. Quand on s'est mis en possession de se faire estimer en quelque lieu, il faut bien se donner de garde d'en pretendre autant des autres. Châque païs a ses coûtumes, châque tête a son goût particulier, châque cœur a ses passions, chaque esprit a ses raisonnnemens; il est rare de trouver quelqu'un qui puisse s'accommoder à toute ces differences.

CL.

Ne presumez point si vous vous trouvez de la vertu. *Qui stat, videat ne cadat* Dans la plus grande perfection il faut craindre. L'homme se porte toûjours par tout, c'est à dire, une inclination naturelle au mal; & par tout où il se porte, il trouve quelque chose qui s'accomode à cette inclination, qui la reveille, & qui l'excite. C'est particulierement en cette matiere que la défiance est la mere de sûreté.

CLI.

Bannissez de vôtre esprit ces mouvemens de presomption, qui sont cause que ceux dans qui ils se trouvent, croyent qu'on leur doit tout, & qu'ils sont capables de tout. Je me défie fort du mérite de ces sortes de gens; souvent on croit être arrivé à la perfection, & cependant on est resté en chemin. On ne laisse pas neanmoins, par une reflection flatteuse qu'on fait sur soy-même, de se plaindre le plus haut de l'injustice qu'on rend au merite; on a parlé ainsi d'un homme de ce caractere.

Ah! quel orgüeil extréme!

 254

C'est un homme gonflé de l'amour de soi même,
Son merite jamais n'est content de la Cour,
Contre elle il fait métier de péster chaque jour,
Et l'on ne donne Employ, Charge, ny Benefice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

Ces sortes de gens ne deviendront jamais parfaits, parce qu'ils ont trop crû l'être. Plusieurs seroient devenus sages, s'ils n'avoient pas crû qu'ils l'étoient déja. *Puto multos ad sapientiam pervenire potuisse; nisi putassent se pervenisse.* *Seneque*

CLII.

Ne soyez point du nombre de ceux qui se croyant un grand genie méprisent tous les autres;

Ces grands hommes pleins de chimeres
Sont d'un raisonnement fâcheux,
Et fiers d'être au dessus des hommes ordinaires,
Pensent que la raison doit être au dessous d'eux.

Cette idée d'élevation & de distinction, dont on se remplit la teste, rend méprisable, insuportable & odieux. Un honnête homme de quelque merite qu'il soit. Plus il excelle, plus il doit prendre garde à ne point apporter de contrainte, & à se rendre commode; car naturellement on craint les Maîtres, & on n'aime pas à demeurer avec eux. n'ayez donc point ce fol amour de soy-même, qui fait que l'on s'adore, que l'on est toûjours content de soy, que l'on n'écoute & que l'on ne veut croire que soy. Cet amour est le plus grand ennemy de la sagesse; car nous ne sçaurions être en de plus dangereuses mains que les nostres pour nous conduire; parce que nous nous flattons trop nous mémes. *O Dieu, garde moy de moy*, disoit un Espalgnol.

Conversations de M D. C. E. D C. D. M.

CLIII.

Ne vous imaginez pas que ce soit une qualité qui vous distingue avec honneur, que de ne vouloir être de l'avis de personne, de peur de paroître un homme du commun. Ceux qui ressemblent à celuy dont on a dit:

Le sentiment d'autruy n'est jamais pour luy plaire,
Il prend toûjours en main l'opinion contraire,
Et penseroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fut de l'avis de quel qu'un.

Ceux-là, dis je, peuvent étre appellez les *rabat* joye de la Societé civile; Ils mettent le trouble par tout; aussi sont-ils insuportables dans tous les lieux où ils se trouvent, ceux qui ne sont point accomodans, sont d'ordinaire fort mal accommodez. Il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, de temperamens ennemis de toute resistance, des naturels retifs, que la verité fait cabrer, qui toûjours se roidissent contre le droit chemin de la raison, & qu'on ne méne qu'en tournant où l'on veut les conduire. Je ne trouve point d'esprits plus imparfaits que ceux-là, & qui soient moins propres à acquerir la perfection : il font naître tant de difficultez pour les rectifier, qu'il se trouve rarement de gens qui ayent assez de bonté, de

force & de constance, pour entreprendre de forcer, & pour forcer en effet tous ces obstacles. On les laisse tels qu'ils sont, & malheureusement pour eux, ils s'applaudissent de leurs défauts, pendant qu'ils font pitié aux autres, & qu'ils attirent même leur indignation.

CLIV.

Si vous estes dans la dépendance, ressouvenez-vous, pour vôtre consolation, de cette pensée de Lucain. »C'est conserver l'ombre & les apparences de la liberté; que d'obéir de »bon gré à ceux qui ont le pouvoir de nous y contraindre.

Libertatis servaveris umbram,
si quicquid jubeare velis.

On n'est pas miserable pour estre obligé d'obéir, mais on l'est quand on obéït malgré soy, il n'y a aucune chose quelque facile quelle soit, qui ne devienne difficile, si on la fait par contrainte

Nulla est tam difficilis res quin difficilis fiet
Quam invitus facias.

Terence Heaut.

L'esprit qui ne veut pas se con-

tenter de son état. fait luy-même son tourment. Rendre son esprit libre en même-tems qu'on est dans la captivité, est un des premiers fruits qu'on doit recueïllir de l'étude de la sagesse. Quelqu'un demandant un jour au Philosophe Antisthenes disciple de Socrates, ce qu'il avoit gagné a philosopher ; il répondit, *à m'entre-* " *tenir moy même, & à faire volontai-* " *ment ce que les autres font malgré eux* " Dans l'obéïssance que vous rendrez à ceux qui ont droit d'en exiger de vous, ne faites ny plus ny moins, ny autrement qu'on vous commanderat.

CLV.

Vous ne sçauriez avoir trop d'horreur pour l'opiniâtreté. On ne peut avec ce vice acquerir aucune perfection ; il rend incapable d'écouter aucun avis, & ainsi met hors d'état d'en profiter, parce que les opiniâtres ne se rendent jamais, pour suivre un sentiment contraire au leur, quelque juste qu'il paroisse à leur esprit. Quand un opiniâtre a commencé à contester sur quelque chose, son esprit se ferme à tout ce qui le peut éclaircir : la contestation

l'irrite, quelque juste qu'elle soit ; & il semble quil ait peur de trouver la verité. Aristophane donne une jolie idée de l'entestement des opiniâtres, quand il fait dire dans son Plutus par Cremyle à la pauvreté, *Tu ne nous persuaderas pas, quand même tu nous aurois persuadez.* Cependant il est tres-vray, que

Art de prechier

Sans foiblesse & sans honte, on cede à la raison.

Au lieu que l'opiniâtreté couvre de confusion, parce qu'elle ne fait connoître que presomption, ignorance, & petitesse d'esprit dans celui qu'elle a dompté.

Tu quoties aliquid male suscepisse videbis,
Ne *sis consilii, propositivé tenax.*

CLVI.

N'ayez point une credulité facile, qui vous fasse ajoûter foy indifferemment à tout ce que vous entendez dire, sans le peser & l'examiner ; ceux qui sont trop credules ressemblent à ces vases, qui se laissent prendre à toutes mains par les oreilles.

Imit. de

N'écoute pas tout ce qu'on dit,

Et souviens - toy qu'une ame forte Corneille.
Donne mal - aisément credit ,
A ces bruits indiscrets , ou la foule s'emporte.
Il faut examiner avec sincerité
Selon l'esprit de Dieu qui n'est que charité,
Tout ce que d'un autre on publie ;
Cependant, ô foiblesse indigne d'un Chrêtien !
Insque - là souvent on s'oublie ,
Qu'on croit beaucoup de mal plûtôt qu'un peu de bien.
Qui cherche la perfection ,
Loin de tout croire en temeraire ,
Pese avec meure attention
Tout ce qu'il entend dire , & tout ce qu'il voit faire.

CLVII

Ne frappez pas dans la main de toutes sortes de personnes indifferemment , dit Pythagore ; c'est à dire , ne vous confiez pas indifferemment à tout le monde ; si vous aimez vôtre sureté & vôtre repos , vous ne pouvez étre trop exact à suivre cet avis. Ceux qui se confient trop ne

réüssissent presque jamais dans ce qu'ils entreprennent ; parce qu'il est d'autant plus facile de les tromper, que la bonne opinion qu'ils ont des autres leur fait croire qu'ils n'en doivent rien craindre, & par consequent ne se tenant point sur leurs gardes, ils se donnent en proye aux finesses, aux déguisemens, aux dissimulations & aux artifices dont se servent la plus part des hommes pour venir à bout de leurs desseins. Chilon en parlant de la confiance, à dit, *Regardez vôtre amy comme s'il devoit un jour devenir vôtre ennemy.* Quelques-uns ont blâmé cette maxime, comme entierement opposée à l'esprit de l'amitié ; mais, à considerer combien les hommes sont inconstans, soûmis à leurs passions, attachez à leurs interêts, & susceptibles de toutes sortes d'impressions, on trouvera que cette maxime a son merite, parce qu'elle produit une grande sûreté.

Martial *Si vitare voles, acerba quædam,*
Et tristes animi cavere morsus :
Nulli te facias nimis sodalem,
Gaudebis minus, & minus dolebis.

CLVIII.

Ne dites pas aisément vos affaires. Il faut dans la vie civile beaucoup de prudence pour s'y conduire sans s'y égarer & sans se perdre ; & cette prudence consiste autant à cacher ses desseins, qu'à connoître ceux des autres. Dire sans jugement & sans attention ce qu'on veut faire, c'est se mettre en danger de ne pouvoir faire ce qu'on aura dit. Je l'ay déja dit, on perd presque toûjours en joüant à jeu découvert, si l'on n'a pas jeu sûr. Defiez-vous particulierement des amis interessez. Un amy acheté ne vaut gueres mieux auprés de vous, qu'un ennemy prêt à vous vendre. Ceux que l'interêt lie, l'interêt les delie aussi. Temistocles se regardoit comme un grand arbre, sous lequel on vient se refugier pendant la pluye & que l'on abandonne quand elle est passée ; c'est-à dire, que plusieurs de ses faux amis le voyoient souvent, & avoient recours à luy, quand ils étoient dans l'adversité ; mais que quand ils étoient dans la prosperité, il ne les voyoit plus. Tout le monde fait les mesmes plaintes, & tel se

plaint de l'ingratitude d'un faux amy, pendant qu'il donne à un autre sujet de faire la mesme plainte de luy-méme. L'amour propre marche toûjours le premier par tout : Fidelité tant que vous voudrez, pourvû qu'elle l'accommode. Je regarde une amitié desinteressée, comme une vertu heroïque, je veux dire, comme une de ces vertus extraordinaires qu'on ne pratique qu'en se combattant soy même.

CLIX

Témoignez de la défiance à ceux que vous sçavez assûrement vouloir vous tromper, afin que vous croyant sur vos gardes, ils n'osent pas l'entreprendre. N'en témoignez point à ceux qui n'ont pas dessein de vous tromper, afin que ne croyans pas que vous ayez mauvaise estime d'eux, ils ne songent point à vous surprendre par aucun artifice ; car bien des gens apprennent aux autres à les tromper par la crainte qu'ils témoignent d'être trompez : La defiance est la mere de sûreté, pourveu qu'elle soit bien conduite dans ses apparences.

CLX.

Quelque genereux que vous soyez prenez toûjours des mesures pour vous garder des embuches qu'on vous peut dresser. Joignez la prudence avec la generosité : ces deux vertus ne sont pas incompatibles, la generosité est en sûreté par le secours de la prudence, & la prudence est glorieuse par l'ornement de la generosité. S'il y avoit plus de droiture parmy les hommes, il ne faudroit point tant de prudence, de defiance, ny de circonspection ; mais il y a entre eux tant de déguisement, tant de detours pernicieux, tant d'adresses dangereuses, qu'il ne faut pas avoir l'ame si genereuse, qu'elle mesure les sentiments des autres sur les siens : il vous sera plus glorieux de pardonner aprés avoir connu les embuches qu'on vous dresse pour vous seduire, que d'avoir eu assez de bonté pour ne vous en estre pas defié, & pour vous en estre laissé surprendre. *Caract. nat.*

CLXI.

Defiez-vous toûjours des hommages, & des protestations de services que vous feront ceux qui ne

seront pas fidelles à Dieu. Je regarde un homme sans religion, comme un homme qui n'ayant point d'autres regles de ses actions & de sa conduite que les respects humains, est capable de tout donner à ses passions, s'il pouvoir se mettre au delà de ses regles, & agir avec une entiere liberté, Il n'a qu'une équité apparente, une droiture forcé, une soumission génée.,une obeïssance qui ne demande qu'a secouer le joug ; comme il ne se soucie pas du Dieu qui connoît ses pensées, ses desirs, ses intentions, il pense le mal aussi volontiers que le bien il desire le crime aussi facilement que la vertu, il a des intentions déraisonnables, sans s'en embarrasser, pourvû qu'il sauve les apparences : C'est-là toute la perfection qu'il demande; comment se peut-on fier à de tels hypocrites ; Loüis XIII. allant à Pau, afin d'y retablir la religion Catholique, les habitans allerent au devant de luy, pour sçavoir avec quelles ceremonies il vouloit qu'ils le reçussent ; il répondit qu'il n'en vouloit aucune, parce qu'il luy seroit honteux de recevoir aucun honneur dans un lieu, où il ne pou-

Turselin.

voit premierement le rendre à Dieu, duquel il tenoit son heritage.

CLXII.

Fiez-vous particulierement à ceux que vous verrez de bonne foi fideles à Dieu & à leur Religion. Cette fidelité doit étre la pierre de touche de celle que vous aurez droit d'exiger de ceux qui seront à vôtre service. Un Empereur ayant bien de gens auprés de luy pour le servir, & ne sçachant à qui il pouvoit plus sûrement se fier, feignit un jour de vouloir bannir de sa Cour tous ceux qui ne renonceroient pas au Christianisme; il y en eût beaucoup qui y renoncerent; ensuite il choisit ceux, qui persistoient dans la Religion Chrétienne, disant, que puisqu'ils étoient fideles à Dieu, ils le seroient encore à leur Prince, & il chassa les autres.

CLXIII.

Ne fondez pas absolument le succez de vos affaires sur vos finesses, quelque adroites qu'elles soient, quand vous paroîtrez en avoir. Dés qu'on a la reputation d'être fin, on perd presque toutes ses finesses,

CLXIV.

Que vôtre finesse ne soit autre chose qu'une prudence bien reglée ; elle fera que vous serez sincere sans être simple , & penetrant sans être trompeur. On vous méprisera si vôtre finesse est plûtôt un artifice d'un homme rusé , que la conduite d'un homme prudent; car l'artifice & les ruses font croire qu'on ne les met en usage, que quand on n'a pas assez de talent , pour faire ce qu'on veut par les belles voyes. C'est avoir fait un grand pas dans la finesse que de faire penser de soy que l'on n'est que mediocrement fin. La plus utile finesse, c'est d'être fin sans le paroître ; moins vous paroissez fin , moins on se defie de vous, & par consequent moins vous trouvez d'obstacles à vos desseins. Mais si vous n'êtes aucunement fin , vôtre pis aller c'est de faire semblant de l'être vous intimiderez par cette adresse ceux qui ne le seront pas plus que vous. Vous serez fin en croyant n'être pas fin.

Remarque critique.

CLXV.

Ne soyez point timide de telle sorte que l'imagination avilisse vôtre cœur. Il est bon de marquer une timidité

midité respectueuse à ceux qui sont plus grands que nous ; mais nous ne devons pas nous former une si haute idée d'eux, que nous tremblions en leur presence, & que nous montrions une ridicule foiblesse & une honteuse lâcheté.

CLXVI.

Regardez la raillerie comme un piege que vôtre esprit voudroit tendre à vôtre repos. Les railleurs de profession sont presque toûjours broüillez avec leurs amis & tres-souvent avec la fortune. Quelque estime que Scipion se fût acquise à Rome, & quelques amis qu'il y eût, il ne pût jamais obtenir la Charge d'Elide, parce qu'ayant apperçeu qu'un de ses competiteurs avoit des durillons aux mains à force d'avoir travaillé au labourage de ses terres, il luy avoit demandé par raillerie, s'il marchoit sur les mains. Theocrite ayant cruellement offensé le Roy Antigonus qui étoit borgne, ce Prince promit de luy pardonner, s'il se presentoit devant lui. Ses amis, l'y conduisant presque par force, luy disoient pour l'encourager ; Allez ne " craignez rien, vôtre vie est en sûre- "

» té dés que vous aurez paru aux yeux
» du Roy. Ah, leur dit-il, si je ne puis
» obtenir ma grace sans paroître à ses
» yeux, je suis perdu ! Cette raillerie
» fut cause de sa mort.

CLXVII.

Le chagrin que l'on remarque dans les railleurs de profession lors qu'ils sont raillez, marque que la raillerie ne fait jamais plaisir à celuy qui en est l'objet. On voit tous les jours qu'un homme qui raille, & qui raille même avec esprit est pitoyable, quand il est raillé; tant il est vray, qu'on n'ayme jamais veritablement à être raillé. Quoy qu'il en soit, comme l'usage de la raillerie est tellement étably, qu'il semble que le commerce de la societé civile le permette Voicy l'avis que vous donne un illustre Academicien pour entendre la raillerie & pour la faire.

Mr. Pavillon.

Qu'une severe contenance
Ne condamne jamais la modeste licence
Des propos que vous entendez.
Aux bons mots que l'on dit joignez plûtôt les vôtres,
Mais faites, quand vous en direz,

Que les gens que vous raillerez
Puissent rire comme les autres.

CLXVIII.

Gardez premierement vôtre secret, si vous voulez qu'un autre le garde. C'est se rendre volontairement esclave d'autruy, que de lui declarer un secret de consequence. En vain exigerez-vous de la discretion dans un autre, si vous n'en avez pas vous-même: vous nêtes plus le maître de vôtre secret dés que vous en avez fait indiscretement confidence à quelqu'un, vôtre exemple justifie en quelque maniere l'infidelité qu'il vous pourroit faire s'il le découvroit à un autre. Si par une foiblesse, dont vous ne pouvez vous defaire, vous voulez absolument dire vôtre secret, dites-le à un menteur, & qui passe pour tel, afin qu'on ne le croye pas, s'il vient à le reveler.

CLXIX.

Ne soyez point empressé de sçavoir le secret des autres. si vous le sçavez, & si quelqu'autre que vous le revele, on pourra vous acculer d'infidelité aussi bien que celui-cy, quelque innocent que vous soyez. Lysi-

machus ayant demandé à un Poëte ce qui vouloit de luy ; *Tout ce qu'il vous plaira*, luy repondit le poëte, *pourvû que ce ne ſoit point vôtre ſecret.*

CLXX.

Maxime pour les ſecrets. Ne les oüir, ny les dire.

CLXXI.

Ne témoignez pas même que vous ſçavez le ſecret d'un autre, ſi vous ne voulez pas vous mettre en danger de le reveler quand on vous y excitera. Il eſt du ſecret comme du treſor, quand on ſçait qu'il eſt caché, il eſt à demy découvert. Si le ſecret vous eſt malgré vous revelé,

Mr. Pavillon. *Cachez le-s'il ſe peut, avec un tel ſilence,*
Même à celuy dont l'imprudence
Vous en a fait la confidence ;
Qu'il doute quelquefois s'il vous en a parlé.

CLXXII.

Que vôtre empreſſement à bien uſer du tems égale la viteſſe avec laquelle il s'écoule. Hâtez-vous d'y puiſer ce qui vous ſera neceſſaire, comme dans un torrent rapide, qui

ſe doit bien-toſt tarir : Ne ſoyez pas du nombre de ceux qui regrettent plus le mauvais uſage du tems paſſé, qu'ils ne ſongent à faire un bon uſage du tems avenir.

Sans te plaindre du tems qui coule
comme l'onde,
Vſe bien de celui que tu tiens en ta
main;
Tu n'as qu'un jour *à toy; car peut être*
demain
La mort te forcera d'abandonner le
monde.

CLXXIII.

Apprenez à tirer profit de tout; même des ignorans, même des méchans ouvrages, en remarquant bien leurs défauts pour les éviter. Le celebre Arabe Locman étant interrogé par les Perſes pour leur apprendre comment il avoit pû devenir ſi ſçavant, répondit, que ç'avoit été par le moyen des ignorans, en remarquant leurs fautes.

CLXXIV.

Que la prudence ſoit le guide de toutes vos autres vertus. Sans elle tout l'ordre que vous croirez avoir dans vôtre conduite ſera déreglé.

Nicomede Trag. de Mr. Corneil

J'ose donc comme amy vous dire en confidence,
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considerer pour son propre interest,
Et les temps où l'on vit, & les lieux où l'on est.
La grandeur de courage en une ame royalle,
N'est sans cette vertu, qu'une vertu brutale,

Ce n'est pas assez de faire de b eaux projets il faut que la prudence en prevoye toutes les consequences & toutes les suites. Le Roy François I. voulant passer en Italie pour la conqueste de Milan, mit en deliberation par quel endroit il devoit entrer. Comme le Roy sortoit du conseil, son bouffon luy dit, Sire, tous ces grands Conseillers-là sont de vrais
„ foux. Le Roy luy demanda pourquoy?
„ C'est répondi-t-il, qu'il ont long-
„ tems deliberé des lieux par où il faut
„ entrer en Italie, sans vous dire par
„ où vous en pourrez sortir, & vous ti-
„ rer de danger.

CLXXV.

Entreprenez ce qui est facile com-

me s'il étoit difficile, afin de ne vous point relâcher par trop de confiance; & ce qui est difficile, comme s'il étoit facile, afin de ne pas perdre courage en grossissant par vôtre imagination des difficultés qui pourroient vous desesperer, & reglez vos projets sur vos foces.

Rem suscepturus, quid possis aspice, namque
Stultorum est oneri succubisse suo

CLXXVI.

Menagez dans vos visites ceux que vous sçavez étre chargez d'affaires: Pour cela ne les faites ny longues ny trop frequentes. *Il n'y a rien de si dangereux pour les gens occupez que ceux qui n'ont rien à faire.*

CLXXVII.

Ne vous fiez jamais aux traîtres.

Qui promet de trahir peut manquer de parole. *Othon Trag de Mr. Cor*

Regardez-les avec horreur, & vous-mesme ne trahissez jamais personne, quelque avantage que vous puissiez esperer de la trahison, elle est toûjours pernicieuse. La malice n'a

rien de plus noir que la trahison, l'infidelité n'a rien de plus detestable, l'inimitié n'a rien de plus dangereux. La trahison accommode quelque fois ; mais le traîtres sont toûjours odieux. On se sert des traîtres comme des ministres infames d'une justice sauvage. Pendant qu'on les prie d'executer ce qu'on leur demande, l'esprit les méprise ; s'ils l'executent, il les a en horreur, s'ils exigent des recompenses ; il croit qu'il est de son équité de ne leur donner que des châtimens. Trois Capitaines de Philippe d'Autriche l'ayant trahy en faveur de son ennemy l'Empereur Charles quatriéme, & demandant à cét Empereur la recompense de leur trahison, comme il l'a leur avoit promise, sçavoir six cens mille écus ; il leur fit donner cette somme en fausse monnoye, leur disant, que la fausse monnoye étoit de mise pour ceux qui ont faussé la Foy à leur Prince.

CLXXVIII.

Ayez plus d'empressement pour écouter les conseils que pour en donner. Thales disoit que la chose la plus facile étoit de donner conseil. Cela est facile, parce qu'il est fort naturel

à l'homme de vouloir faire le maître. En donnant conseil, on s'éleve au dessus des autres, on erige dans son esprit une espece de petit Empire, dont les avis sont comme des Loix, ausquelles on demande obeïssance. Cela est si vray, que quand *Donamire* voit que son conseil n'est pas suivi, il regarde avec indignation ceux qui en sont les infracteurs & les punit par le mépris, & par une haine secrete, parce qu'il ne les peut punir autrement; car l'Empire du Conseil n'est pas Despotique; il se sert de trop de raisonnemens, pour que l'on croye qu'il ait un pouvoir absolu; si, en donnant des avis, on ne se cherchoit pas soy-même, plûtôt que les interêts de celuy à qui on les donne, on les verroit negligez avec plus de tranquillité; mais parce que souvent ou regarde son conseil comme un ouvrage d'esprit, dont on est extrémement jaloux, plûtôt que comme un ouvrage de charité; si on le voit méprisé, on est si sensiblement touché de cette pretenduë injure, que l'on a bien de la peine à la pardonner. Ciceron a dit en " faveur des bons conseils, qui n'es- "

„ timoit pas moins Solon que Themis-
„ tocles parce que, disoit-il, les vic-
„ toires de celuy-ci ont été un effet des
bons conseils de celui-là. Deux cho-
Bias. ses sont fort contraires au bon con-
seil. La premiere, c'est la precipita-
tion; la seconde, c'est la colere. La
colere empêche de connoître bien le
vray d'avec le faux, l'utile d'avec l'in-
nutile, le bon d'avec le mauvais.

*Impedit ira animum, ne possit cer-
nere verum.*

La precipitation ne donne pas le
tems de faire attention sur plusieurs
circonstances qui souvent font le
bon ou le mauvais des choses qu'on
conseille.

CLXXIX.

Conduite du Sage. Quelque grand Seigneur que vous
soyez, ne negligez point les conseils
qu'on vous donne. Il n'y en a point
qui ayent tant de besoin de conseil
que les Grands, parce que toutes
leurs fautes portent consequence, &
qu'ils ne sçauroient s'égarer sans la
perte de leurs sujets; mais il n'y en
a point qui en demandent moins,
„ soit à cause qu'ils se persuadent que
„ cela repugne à leur authorité & à la

liberté qu'ils prennent de tout dire, & de tout faire, soit qu'ils croyent que comme ils surpassent les autres en puissance, ils les surmontent aussi en lumieres & en sagesse.

CLXXX.

Ménagez bien l'humeur & l'esprit des Grands. Si vous étes engagé à leur donner conseil, agissez comme si vous les faisiez ressouvenir de ce qu'ils oublient, & non pas comme leur enseignant ce qu'ils ignorent. Les Grands veulent bien être aidez dans ce qu'ils font, mais non pas surpassez. On leur dit si souvent qu'ils sont au dessus des autres hommes, qu'il est de la prudence de ceux-cy de ne paroître jamais à leurs yeux vouloir les surpasser en aucune perfection.

CLXXXI.

Quand les Grands voudront se familiariser avec vous, profitez des momens où il leur prend envie de se rendre vos égaux; mais n'oubliez pas qu'ils sont vos maîtres, lors qu'ils semblent l'oublier. Quand ils vous font du bien, craignez le mal qu'ils vous peuvent faire. Profitez de la

familiarité des Grands : car ils ne seront pas toûjours d'humeur à descendre jusques à vous; s'ils y descendent, c'est, ou parce qu'ils n'ont point d'autres compagnons de plaisirs ou parce qu'ils y sont forcez par quelque besoin qu'ils ont de vos services : mais comme leur élevation leur attire une infinité de courtisans, qui ne cherchent par leur complaisances, qu'à leur rendre la vie agreable, ils ne seront pas long-tems sans avoir d'autres personnes que vous, avec qui ils se puissent divertir: & comme ils peuvent trouver dans leur authorité & dans leur grandeur mille moyens pour executer leurs entreprises & réüssir dans leurs projets, ils n'auront pas long-tems besoin de vous; & ainsi ressouvenez-vous toûjours, qu'ils sont au dessus de vous, lors qu'ils l'oublient, ou plûtôt lors qu'ils semblent l'oublier : & quand ils vous feront du bien comme égaux, craignez le mal qu'ils vous peuvent faire comme maîtres.

Mdor à Angeli qu' Opere de Roland

Ah! plus vous oubliez vôtre grandeur pour moy ;
Plus il faut que je m'en souvienne.

CLXXXII.

Ayez pour regle, de vous fier plûtôt à la probité d'un homme qu'à son jurement.

CLXXXIII.

Pour être œconnome, achetez & dépensez toutes choses selon le tems & la saison.

Prenez garde que ce que vous avez ne se gâte, ou qu'on ne vous l'emporte.

Ayez soin de pourvoir particulierement à ce qui convient à la necessité, & à ce qui entretient la propreté & l'ordre.

Reglez vôtre dépense.

Ayez l'œil sur tout ; car l'œil du maître engraisse le cheval & la terre, dit le proverbe.

Que ceux qui vous servent, soient persuadez de vôtre attention & de vôtre vigilance, afin qu'ils se tiennent dans leur devoir.

Tenez pour maxime qu'on n'a jamais bon marché, de ce dont on n'a que faire. C'est l'utilité qui doit regler le prix de ce que nous achetons ; & ainsi quelque petit que soit le prix que nous coûte ce qui nous est inutile, il est toûjours trop grand.

On porroit enfin devenir pauvre à force de prendre des choses à bon marché, quand elles se presentent.

CLXXXIV.

Ne méprisez point les petits ; car ceux qui sont au dessous de vous, peuvent dans la suite, par une revolution assez ordinaire de la fortune, prendre le dessus & vous voir à leurs pieds.

Quem taurum metuis, vitulum mulcere solebas,
Sub qua nunc recubas arbore, virga fuit.
Nascitur exiguus; sed opes acquirit eundo;
Ovide. *Quaque venit multas accipit amnis aquas.*

Ne méprisez pas si fort les petits, que vous les croyez toûjours
Caract. nat. des hom. incapables de vous nuire. On les trouve quelque fois en son chemin, & on est bien étonné, lors qu'on voit, qu'étant sortis de cette petitesse qui les avoit rendus méprisables, ils ont assez de force pour fermer le passage & empêcher d'aller plus loin ceux qui les ont maltraitez.

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soy ;
De cette verité deux fables feront foy,
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion,
Vn Rat sortit de terre assez à l'étourdie : M D L. F.
Le Roy des animaux en cette occasion
Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.
Ce bien fait ne fut pas perdu ;
Quelqu'un auroit-il jamais crû
Qu'un Lion d'un Rat eut affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts.
Le Lyon fut pris dans les rets,
Dont ses rugissemens ne le pûrent defaire.
Sire Rat accourut, & fit tant par ses dents
Qu'une maille rongeé emporta tout l'ouvrage
Patience & longueur de temps
Font plus que force ni que rage.
L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau bûvoit une Colombe :

Quand sur l'eau se penchant une fourmis y tombe :
Et dans cet ocean on eut vû la fourmis
S'éforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussi-tôt usa de charité,
Vn brin d'herbe dans l'eau par elle étant jetté,
Ce fut un promontoire, où la fourmis arrive.
Elle se sauve, & là-dessus
Passe un certain croquant qui marchoit les pieds nuds.
Ce croquant par hazard avoit une arbalête,
Dés qu'il voit l'oyseau de Venus
Il le croit en son pot, & déja luy fait fête,
Tandis qu'à le tuer mon vilageois s'apprête,
La fourmis le pique au talon :
Le vilain retourne la tête.
La Colombe l'entend, part & tire de long.
Le soupé du croquant avec elle s'envole ;
Point de pigeon, pour une obole.

CLXXXV.

Defiez - vous toûjours beaucoup

de vous - même, quand il s'agit de vôtre innocence, & de vôtre fermeté dans la vertu. L'experience de nôtre foiblesse nous doit faire craindre les occasions dangereuses. L'épreuve de nôtre force ne nous doit point empêcher de les éviter, l'estime que nous devons faire de nôtre innocence nous doit porter à nous éloigner des occasions. C'est une grande temerité que d'entreprendre de triompher de ses passions dans leurs forts. Evitez ce qui leur est favorable, & ayez la precaution de ne faire aucun pas dans le terrain de leur jurisdiction, pour ainsi parler; c'est un pays plein de surprises, si on en revient ce n'est point sans quelques blessures.

CLXXXVI.

Pour vous accoûtumer à vous defier de vous même, soyez bien convaincu que cequ'il y a de plus nuisible à l'homme, c'est l'homme même. Il semble que l'homme ait une haine propre, aussi bien qu'un amour propre. Il exerce son amour propre dans le plaisir : il exerce sa haine propre dans l'excez & dans le dereglement du plaisir. Il se traite com-

me amy en se procurant les delices de la vie ; il se détruit comme ennemy, en s'abandonnant au deреglement & aux excez de ces mêmes delices. Il sçait, par exemple, que la nourriture le conserve ; c'est pourquoy il se nourrit. C'est-là se traiter en amy. Il sçait que les excez de la nourriture le détruisent, & cependant il ne laisse pas de n'y garder aucune mesure, soit dans la qualité, soit dans la quantité, & c'est là se traiter en ennemy. Il aime la vie, & cependant il fait tout ce qu'il faut faire pour la détruire. Appliquez cette reflexion à sa conduite sur ce qui regarde la Morale & la Religion, & vous trouverez qu'elle est aussi déraisonnable que celle qu'il observe pour le soûtien de sa vie. Avoüons de bonne foy, qu'il ne sçait pas s'aimer comme il faut ; car s'il le sçavoit, il vivroit avec plus de sobrieté, regleroit mieux ses mœurs, & auroit plus de Religion, afin de rendre cette vie qu'il peut perdre, plus agreable & plus tranquille, & celle qui durera toûjours parfaitement heureuse.

CLXXXVII.

Bâtissez pour la necessité & non pas pour la vanité. Sot orgueil que celui qu'on tire de quelques pierres arrangées les unes sur les autres par symetrie ; & de quelques ornemens dont on les accompagne dans l'esperance qu'on a d'éterniser sa memoire ; comme si ce temps avoit plus de respect pour ce qui entretient la vanité des hommes, que pour ce qui les soutient eux-mêmes.

A quoy sert d'elever ces mœurs audacieux ,
Qui de nos vanitez font voir jusques aux Cieux
Les folles entreprises ?
Maints chateaux accablez dessous leurs propres faix
Enterrent avec eux les noms & les devises
De ceux qui les ont faits.

Racan à Leonor de Rabutin Comte de Bussy

Horace s'est plaint agreablement de cette avidité qu'on a de faire de grands bâtimens. Les superbes édifices, dit il, laisseront bien-tôt peu de terre à labourer.

Horace. L. 2. od. 15.

Iam pauca aratro jugera regiæ
Moles relinquent.

Alcibiade ayant donné une grande place à Socrate pour bâtir : C'est dit le Philosophe comme qui donneroit un cuir de bœuf pour faire une paire de souliers.

Mr. l'Abbé de Villers.

Voulez-vous posseder des jardins, des palais,
Abbatre d'un côté pour rebâtir d'un autre,
Et toûjours consultant & mansard & le nôtre
Dans de nouveaux desseins à grand frais engagé,
Bâtir trente maisons & n'être point logé.

On voit si peu de grands édifices bien executèz que cela feroit presque croire que l'architecture n'auroit été inventée que pour montrer avec plus d'éclat & aussi avec plus de honte, combien l'homme qui est si hardi & si manifique dans ses desseins, est au dessous de ses propres idées dans leur execution.

CLXXXVIII.

Apprenez à ne vous point ennuyer. On est bien hûreux de trouver

son compte avec soy-même ; car on se trouve quand on veut : mais pour pouvoir trouver son compte avec soi même il faut sçavoir méditer, reflechir, penser, examiner. Sans cela on est à charge *à soy même*, quand on est reduit *à soy même*.

CLXXXIX.

Soyez toûjours exact à faire vôtre devoir ; parce que, quand on devient irregulier à s'acquitter de ses obligations, on prend insensiblement de l'indifference pour elles & enfin on les neglige,

CXC.

Parlez le moins que vous pourrez avec exageration. Celuy qui s'en sert se met en danger de passer pour un homme de petit entendement & de mauvais goût.

CXCI.

Evitez les moindres fautes comme des degrés qui peuvent vous faire descendre dans l'abîme des plus grands crimes.

L'on ne tombe jamais de gré *Mr. de*
Dans l'extreme malice, *Silvec;*
Et l'on ne parvient point aux grands *Iuven-*
excez de vice. *sat. 2.*

Que par-mesure & par degré.

S. Aug. de doct. Christ. Ce qui est petit est petit en effet ; mais c'est une grande chose que d'être fidele dans les plus petites choses

CXCII.

Dans les disputes ne vous faites point d'une proposition de doctrine ou d'un fait contesté une querelle personnelle.

Mr. Pavillon

Ne disputez jamais avec trop de chaleur.
Mais jugeant de sens froid, & du pour & du contre,
Si vous vous trompez par malheur,
Loin de soûtenir vôtre erreur,
Laissez-vous vaincre en ce rencontre,
Et par un beau retour plein de sincerité,
Revenez à la verité,
Qui que ce soit qui vous la montre.

Les sçavans cherchent d'abord la verité dans leurs disputes (du moins il le faut croire ainsi ,) mais il arrive souvent que dans les resistances que l'on trouve à faire recevoir son opinion , l'esprit s'échauffe , pour ainsi

dire, & regarde comme une injure qui lui eſt faite, ce qui ne devroit paſſer que pour des moyens de rendre cette verité plus apparente, en détruiſant par des réponſes juſtes toutes les objections qu'on propoſe. L'Eſprit s'étant échauffé, ne reçoit plus ces objections, que comme des diſcours d'ennemy irrité contre luy, & qu'il croit devoir répouſſer avec des reſſentimens de vengeance, plûtôt qu'avec les manieres qui doivent être en uſage quand il ne s'agit que d'un point de doctrine; & ainſi on ne ſonge pas tant à défendre la verité, qu'à ſe defendre ſoy-même. C'eſt avec raiſon qu'on a dit en parlant de ces ſortes de diſputes, *Verîtas in altercando amittitur.* Si la chaleur du naturel eſt l'épée de celui qui diſpute; La modeſtie doit être la main qui la manie.

CXCIII.

Meditez beaucoup. Nous entretenons les morts par la lecture, les vivans par la converſation, & nous même par la meditation. La lecture enrichit la memoire; la converſation polit l'eſprit: Mais la meditation forme le jugement.

CXCIV.

S'il vous prend envie de donner quelque ouvrage de vôtre façon au public, prenez de grandes precautions avant que de faire cette demarche. Il ne faut jamais se trop presser d'en venir là.

misantr. *Il faut qu'un galant homme ait toûjours grand empire,*
Sur les demangeaisons qui nous prennent d'écrire ;
Il doit tenir la bride aux grands empressemens.
Qu'on a de faire éclat de tels amusements,
Et que par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à joüer de mauvais personnages.

Il est de la prudence d'un Architecte de faire de grandes provisions de toutes sortes de materiaux, avant que de commencer son ouvrage ; le ver à soye ne se met à filer, qu'aprés s'être bien nourri de fueïlles pendant beaucoup de tems. Nous devons faire un grand fonds de Doctrine & nous remplir de tout ce qui peut servir à nôtre propre instruction, avant que

que de mettre la main à la plume pour instruire les autres. On ne peut trop prendre de mesures quand il s'agit d'écrire pour le public. Dans un siecle aussi éclairé, & aussi critique que le nôtre on s'humilie dés qu'on se déclare autheur. *Enf. celebres.*

J'en sçay de ceux au grand collier,
Des plus adroits à l'écritoire,
Qui pensent aller à la gloire,
Et ne vont que chez l'Epicier.

Quelque bonne qualité qu'on ait d'ailleurs, on leur met une tache, & on se rend méprisable par un méchant ouvrage qu'on met au jour,

Un froid écrit assomme,
Il ne faut que ce foible à decrier un homme.
Et eût-on d'autre part cent belles qualitez,
On regarde les gens par leurs méchans côtez.

Ne soyez pas si presomptueux que de vous imaginer que vos ouvrages vont faire grand bruit dans le monde. Helas peut-être resteront-ils dans la boutique de vôtre Libraire avec tant de tranquillité, qu'il ne se

ressouviendra plus si vous y étes. Quand nous mengeons une croûte de pain; il nous semble que nous faisons un grand bruit, quoy qu'il n'y ait personne que nous qui l'entende. Il n'y a que les sots qui osent rendre leurs ouvrages publics, sans prendre de précaution, car

Vn sot presomptueux fait tout avec plaisir ;
S'il écrit, il n'a point l'embarras de choisir :
Et toûjours amoureux de ce qu'il veut décrire,
Ravy d'étonnement en soy-même il s'admire.

Celuy qui fait imprimer ses ouvrages aura autant de juges que de Lecteurs. *Qui scribit, multos sibi sumit judices.* Le public est terrrible, il n'est point accommodant, rien ne luy échappe, il éxamine avec une severité qui desole les petits Autheurs. Ceux-là sont bien hardis qui osent s'exposer à sa critique.

Dans vos compositions suivez particulierement cet avis.

Toujours en écrivant modeste & retenu,

Donne-nous un discours égal & soutenu,
Noble sans le guinder, naturel sans bassesse,
Tu dois semblant fuïr, trouver la politesse;
Et dans un stile pur, où rien n'est affecté,
Conserver l'élegance & la simplicité.

CXCV.

Ne vous entêtez pas du merite de vôtre ouvrage, vous ne le perfectionnerez jamais si vous l'estimez trop, parce que vous ne voudrez écouter aucun avis qu'on vous donnera pour vous faire remarquer les défauts qui y seront. Appelles un des plus habiles peintres de l'antiquité, pour se perfectionner dans la peinture, exposoit en pleine ruë ses ouvrages; puis se mettoit derriere afin que le peuple ne le voyant pas eût la liberté de les censurer, & d'y reprendre ce qu'il jugeroit être contre les regles de l'art; Appelles de son côté étant caché & écoutant ces censeurs, alloit ensuite corriger les défauts qu'il avoit entendu remarquer. *Vulgum* Plin.

hist. Pline paneg. *diligentiorem judicem quàm se præferens. Singuli enim decipere & decipi possunt; nemo omnes, neminem omnes fefellerunt.*

CXCVI.

Montagne. Quand vous composerez, mettez-vous en bonne humeur pour donner un facile & grand effort à vôtre esprit; mais quand vous vous mettrez à corriger vôtre ouvrage, resserrez cet esprit, devenez severe contre vous-même, ne vous pardonnez rien.

CXCVII.

Caract. des m. de ce siecle. On a dit que c'est souvent hazarder un bon mot, & vouloir le perdre, que de le donner pour sien. C'est là une leçon qui peut servir à ceux qui donnent des ouvrages au public. Je vous conseille de ne la pas oublier. *Decius* n'ose pas produire ses ouvrages sous son nom, & il a raison de ne l'oser pas, parce qu'on est si prevenu contre lui, qu'il s'exposeroit plûtôt à être méprisé qu'à acquerir de l'estime. On a admiré son livre aussi-tôt qu'il a paru, parce qu'il contient en effet de tres bonnes choses; mais s'il eût porté le nom de *Decius*, on n'auroit songé qu'à le critiquer &

on y auroit enfin trouvé des fautes. (Car où est louvrage qui n'en ait point?) Et tout ce qu'il y a de bon auroit été gâté par la mauvaise idée qu'on a de son Autheur. Mettez-vous bien dans l'esprit que tous les ennemis que vous avez contre vous le seront contre vos ouvrages ; on fait dire par Monsieur Menage dans le *Menagiana*, que depuis qu'il s'étoit reconcilié avec le pere Bouhours, il ne trouvoit plus de défauts dans ses livres ; tant il est vray que la critique d'un ouvrage suit les mouvemens de la preocupation dans laquelle on est pour ou contre l'Autheur. Un Autheur de reputation donne presque toûjours à ses ouvrages en les publiant sous son nom un certain je ne sçay quoy, qui impose extrêmement à ceux qui les lisent. Il n'est pas si aisé de se faire un grand nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un mediocre par le nom qu'on s'est déja acquis. Les Libraires sont si convaincus de cette verité, qu'ils s'imaginent avoir fait une grande fortune, quand ils peuvent attraper un ouvrage de certains sçavans, qu'on s'est avisé d'appeller

par excellence, *ces Messieurs*, ou du moins de quelqu'un de leurs parens ; nous en avons un exemple dans le debit de la derniere Traduction Françoise qu'on a fait de Dom Guixotte. Les Libraires ne se trompent presque jamais dans cette esperance ; tant la prevention a d'authorité sur l'esprit de l'homme. Quand on a esté assez heureux pour prevenir en faveur de soy-même, on fait bien du chemin en peu de tems; lors qu'il s'agit de se faire agréer & estimer. De cét avis j'en tire un autre, c'est de vous conseiller de n'avoir point d'empressement de montrer vos ouvrages & de n'être pas du nombre de ceux,

Regnier sat. 2.

Qui disent, pour bon jour ; Monsieur, je fais des livres.

ce qui arrive tres-souvent.

Le défauts des Autheurs dans leurs productions,
C'est d'en tiranniser les conversations :
D'être au Palais, aux Cours, aux ruelles aux tables,
De leurs vers fatigans Lecteurs infatigables.

Plus on se montre, plus on se rend commun & méprisable.

CXCVIII.

Soyez sans prevention pour vos ouvrages si vous voulez profiter des critiques qu'on en pourra faire. Je voudrois que vous fussiez toûjours à leur égard de l'humeur de celuy qui envoyant des vers à Monsieur Conrart y mit cette apostille

Si tu te plais à ces vers cy. *Mr. Sarasin.*
Que pour te plaire je t'envoye,
Croye que j'en auray de la joye.
Mais s'ils ne te plaisent aussi,
Fay d'eux sans aucune mercy.
Ce que les Grecs firent de Troye.

CXCIX.

Ne fondez point le succez d'un ouvrage sur le credit & l'authorité de celui à qui vous le dediez. Quelqu'un a dit à un Grand Seigneur dans une Epître Dedicatoire ; J'espere, que, « comme on ne croit jamais qu'un dia- « mant soit faux, quand on le voit au « doigt d'une personne de qualité, on « ne s'imaginera point qu'il y ait des « fautes dans ma traduction ; lors que « l'on sçaura, que vous agreés d'en être «

protecteur. Cette pensée est jolie ; mais l'esperance qu'elle donne est souvent trompée. On ne juge pas toûjours du merite par les patrons ; au contraire il y en a qui se persuadent que l'on ne cherche la protection des autres, que parce que l'on n'a pas d'assez bonnes qualités pour se soûtenir par soy-même. C'est agir avec une grande injustice contre le public, que de pretendre luy ôter la liberté de juger d'un ouvrage sous pretexte du credit & de l'autorité de celuy, dont le nom est à la tête d'une Epître Dedicatoire. On a beau faire, le lecteur aura du respect pour le *Mecene* ; mais il ne fera point de quartier à l'*Auteur*. Cherchez plûtôt, en composant vos Ouvrages à faire honneur à ceux à qui vous les dediez, qu'à mandier auprés d'eux une pretenduë gloire & leur protection.

CC.

Ep. de Sen.

Ecrivez sur des matieres utiles, & non pas sur des vetilles qui ne sont propres qu'à faire perdre le tems. Dydimus Grammairien fut malheureux d'avoir eu le loisir de composer quatre mille volumes, & il l'eut été encore beaucoup plus, si on l'eut con-

damné à les lire, pour punition d'avoir employé si mal son tems.

CCI.

Dans vos compositions faites agir vôtre esprit pour inventer autant que vous pourrez ; donnez quelque chose qui soit veritablement de vous ; la prevention en faveur des anciens, ou la paresse vous diront peut-être que tout est dit, ne les écoutez point ; croyez que tout ce qui se peut faire n'a pas encore été mis en œuvre, & que si on ne dit presque rien de nouveau, c'est qu'on s'attache trop aux vieilles opinions, & qu'on ne fait pas assez d'usage de sa raison.

CCII.

Ne vous mettez point dans l'esprit que la beauté d'un ouvrage consiste à dire des choses extaordinaires & d'une maniere extraordinaire; une simplicité naturelle est plus agreable que ce qui est guindé & forcé: plus on s'éloigne des routes communes, plus on s'écarte du sens commun. Celui dont on a dit :

Il ne dit que des nouveautés,
Il n'a point de lieux empruntés,
Ny de redittes importunes,
Et même, s'il parle à quelqu'un,

Il fuit tant les choses communes,
Qu'on n'y voit pas le sens commun.

Celui-la, dis-je, n'a jamais pû plaire, parce qu'il n'a pas voulu se proportionner à la portée naturelle de l'esprit des autres. Il a voulu s'élever au dessus d'eux ; il n'en faut pas davantage pour être tres desagreable.

CCIII.

Ne vous oubliez en rien, si vous êtes quelque jour obligé de parler en public. Tout homme qui neglige son Auditoire, merite que son Auditoire le neglige. Le public est composé de tant de goûts differens, que, quand on luy parle, on ne peut prendre trop de precautions pour s'accomoder autant qu'on peut à tous ces goûts. Une politesse dans le stile pour frapper agreablement les oreilles ; un ordre aisé dans le discours, pour en faciliter l'intelligence & le souvenir ; une justesse dans les raisonnemens pour convaincre l'esprit ; une enonciation naturelle & proportionnée aux pensées que l'on produit au dehors ; pour toucher le cœur : Tout cela est de tous les goûts, & tout cela aussi rend les auditeurs favorables pour celuy qu'ils écoutent. La demar-

che que l'on doit faire dans cette occasion pour plaire c'est de trouver des moyens qui prouvent à ceux qui écoutent, qu'on a de l'estime pour eux. On a trouvé un de ces moyens, si on leur donne lieu de croire, lorsqu'on leur parle, qu'on ne veut rien negliger de ce qui peut meriter leurs applaudissemens.

CCIV.

Ne parlez point publiquement avec une froideur qui ennuye & fatigue les Auditeurs. Nôtre ame est comme une cire : Les discours froids la rendent dure; les discours fervans l'amolissent, & la rendent capable de recevoir impression.

CCV.

Quelque riche que vous soyez, ne negligez pas pour cela l'Etude des Sciences, si vous avez le tems de vous y appliquer. La Science, aprés la vertu, est le plus grand de tous les biens, le plus convenable à l'homme, & celui qui le distingue davantage des bêtes. La plus part des riches ne sont point persuadez de cette verité; aussi ne sont-ils pas les plus habiles : mais la pauvreté contraint à se rendre capable par l'étude d'ac-

querir ce que la fortune a refusé. Pline le jeune voulant exprimer l'application d'un jeune homme à l'étude, dit qu'il s'applique avec la meme ardeur que les pauvres. *Amat studia, ut solent pauperes.* J'ay remarqué dans le monde une revolution d'ignorance & de Science qui y arrive tres ordinairement, c'est-à-dire, des pauvres, qui à force d'application, d'étude, & enfin d'habilleté, deviennent riches, & laissent de grands biens à leurs enfans; ceux-cy, sans songer à devenir habiles comme leurs peres, ne font que dissiper leurs grandes richesses, & laissent dans la suite par les excez de leurs depenses des enfans pauvres, qui sont enfin obligez de se rendre habiles, s'ils veulent se tirer de la misere.

CCVI.

Ayez plus d'empressement pour acquerir les Sciences que pour paroître sçavant, souvent le desir de paroître capable empêche de le devenir; parce que ceux qui ont cet orgueil ne veulent rien apprendre des autres. On demandoit à un Philosophe comment il avoit fait pour devenir si habile homme? Il répondit: *Je n'ay pas eu*

honte de demander ce que je ne sçavois pas à ceux qui m'en pouvoient instruire. L'entretien des bons esprits est une chose où l'on peut apprendre avec plaisir ce qu'ils ont appris avec peine.

CCVII.

Quand vous verrez quelqu'un commettre une faute, descendez dans vous-même, & dittes : *Ne fais-je point quelque fois la même faute ?* Il faut descendre dans soy-même par humilité, & non pas s'élever par l'orgueil &par la présomption au dessus de celuy que nous voyons s'écarter de la vertu. On suit tres rarement cét avis; on songe plûtôt à censurer & à mépriser les coupables ; qu'à faire attention sur sa propre conduite; on sort autant qu'on peut hors de soy-même, afin que n'étant point retenu par la veuë de ses propres imperfections, on ait plus de liberté pour se déchaîner contre eux. Si l'on est forcé à reconnoître en soy-même les mêmes défauts, souvent c'est alors que l'on censure avec plus de violence, parce qu'on se persuade qu'en agissant de la sorte, on passera pour être innocent. Ces sortes de cen- *Platon.*

ſeurs ſe trompent preſque toûjours dans leur eſperance ; car en ſe faiſant craindre ils ſe font haïr, & en ſe faiſant haïr, ils ſe font examiner avec une attention ſi ſevere, qu'on ne leur pardonne rien. Ayez de l'attention ſur la conduite des autres, principalement pour vous en ſervir à bien regler la vôtre.

Denique
Terence Adelph. act. 3. ſc. 4. *Inſpicere, tanquam in ſpeculum, in vitas omnium,*
Iubeo, atque ex aliis ſumere exemplum ſibi.

CCVIII.

Avis pour ceux qui ſont engagez dans l'état Eccleſiaſtique. Si étant Eccleſiaſtique vous aimez trop l'argét, on vous regardera (& avec raiſon,) comme un homme prêt à ſacrifier les choſes les plus divines à vos interêts prêt a faire trafic de ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré ; jugez ſi on ſera bien diſpoſé à tirer quelque utilité de vos avis & de vos inſtructions. Le Pape Innocent III. ayant une grande quantité d'argent diſoit à Saint Thomas d'Aquin : Vous voyez qu'à preſent l'Egliſe ne peut pas dire

comme dans sa naissance, Je n'ay ny or ny argent. Cela est vray S. Pere, repondit S. Thomas; mais il est vrai aussi, continua-t-il, que l'Eglise ne peut pas dire, comme autrefois : au boiteux, Leve-toy, marche, & sois guery.

Voicy l'idée que vous devez avoir des benefices, imprimez vous la bien avant dant l'esprit, afin que vous n'en recherchiez pas plusieurs, ce qui est l'abomination des abominations dans l'Eglise, & afin que vous fassiez un bon usage de celuy que vous possederez. Les benefices sont des graces que l'Eglise fait aux Ecclesiastiques, pour les mettre en état de n'avoir point besoin des graces du monde. Les benefices sont des secours que reçoivent les Ecclesiastiques, pour être en état de secourir les autres fidelles.

Si la conduite des ames vous est confiée, & si vous remarquez en vous de la douceur dans cette fonction, examinez je vous prie, cette douceur sur ces reflexions; c'est que quand la douceur de ceux qui conduisent les ames, vient de l'ignorance, elle fait des opiniâtres; quand la douceur de ceux qui conduisent les ames vient de la lâcheté; elle fait des

negligens; quand la douceur de ceux qui conduisent les ames vient de l'interêt, elle fait des libertins.

Penetrez dans le fond des ames sans curiosité; conduisez les grands sans donner de la jalousie aux petits; conduisez les petits sans éloigner les grands de vôtre direction.

Caract. p. 10. Dans la direction, ne vous attachez pas trop aux petites choses, si vous voulés vous rendre maître des grandes. Certains directeurs croyent que le moyen de conduire les femmes à la vertu, est de regler leurs ajustemens, ils entrent dans les moindres details & accoutument par là leurs penitentes à une devotion apparente & inutile qui leur coute bien de la peine: Il me semble qu'on pourroit leur passer bien de choses touchant leur exterieur, c'est leur cœur qu'il faut rectifier, puisqu'il donne mouvement à tout le reste; c'est l'intention de plaire, la vaine ambition de faire des conquêtes qu'il faut detruire; ni les habits, ni les attraits mesme de la beauté ne font pas naître si souvent des passions que le penchant qu'on témoigne avoir pour la tendresse.

Si vous avez quelque benefice qui

demande residence, acquittez-vous de ce devoir avec autant d'exactitude, que vous vous acquittez de ce que vous vous devez à vous même. La Loy qui vous oblige d'aimer vôtre prochain comme vous même, vous oblige en même-tems d'avoir autant de soin de ceux dont la conduite vous est confiée, que vous en avez pour vos propres interests. Si vous ne voulez pas resider, permettez qu'on dispose de vôtre benefice, comme d'un benefice vacant.

Maître André si souvent Bardou.
De sa cure s'absente
Qu'on Peut de son vivant
Dire qu'elle est vacante.

Souvenez-vous que le principal devoir d'un Ecclesiastique, c'est de faire du bien aux autres, La charité doit étre le premier mobile de toutes vos actions. Le peuple d'Athenes ayant ordonné par decret, que tous les Prestres, Religieux, & Religieuses detestassent & maudissent Alcibiades accusé d'impieté; une Religieuse nommée Theano ne voulant point obeïr à ce decret, dit qu'elle étoit Religieuse pour prier & benir, Plutarque.

& non pas pour deteſter & maudire.

Si vous avez des manieres indignes de la gravité,& de la ſageſſe que demande en vous vôtre caractere, ne ſoyez pas ſurpris & ne trouvez pas mauvais quand vous ſerez l'objet des railleries des compagnies, ou vous vous trouverez,puiſque par vôtre códuite vous voulez bien donner à rire & que vous ne reſpectez pas vous meſme le caractere que vous portez. Celui qui ſe perd le reſpect, donne aux autres la permiſſion, & meſme la hardieſſe de le lui perdre.

L'homme de Cour

Quelque raiſon que vous ayez pour vous engager dans un commerce avec les femmes, craignez toûjours pour vôtre vertu, quand vous ſerez avec elles. Il y a du danger dans la familiarité qu'on a avec les femmes, quoi qu'elles ſoient parentes ; il y a du danger dans la neceſſité qu'on a de les inſtruire, quoi qu'elles ſoient devotes, il y a du danger dans l'obligation qu'on a de les viſiter, quand elles ſont malades. Il y a plus de danger à craindre auprés des femmes que de fruit à en eſperer. *Mulieres majore adeuntur periculo, quàm fructu.*

S. François Xavier.

Tremblez à la veuë des obligations

de l'état Ecclesiastique, afin de bien consulter Dieu avant que de vous y engager, & afin de ne vous en rendre pas indigne, quand vous aurez pris ce party.

N'est ce pas une audace étrange & criminelle — Mr Arn d'Andilly.
Quand sur tes interêts bâtissant tes desseins,
Tu reçois hardiment les ordres les plus saints
Sans sçavoir si c'est Dieu de qui la voix t'appelle?
Avec qu'elle fureur ses yeux peuvent-ils voir
Que tu viens luy ravir l'adorable pouvoir
De consacrer ainsi son corps par tes paroles?
Qand tu fais dans tes mains déscendre l'Eternel,
La machine des Cieux tremble dessus ses poles;
Et tu ne trembles pas d'être si criminel.

Quel malheur pour vous si vous donnez sujet de vous faire ces reproches!

Possesseur insolent de cette terre acquise

Au prix du sang qu'un Dieu versa
dans ses travaux ;
De quels yeux peut il voir tes chiens
& tes chevaux
Manger le pain sacré des enfans de
l'Eglise ?
De quels yeux peut-il voir tes sales
voluptez,
Et les pauvres languir dans leurs ne-
cessitez
Tandis que de leurs biens tu vis dans
les delices !
Les Saints ont en horreur que tu por-
tes leur nom :
Tu te ris des vertus: tu fais gloire des
vices :
Tu devrois être un Ange, & tu n'es
qu'un Demon.

Paralele des Anciens & des Modernes.

Ne cherchez que la gloire de Dieu le salut du prochain, & le vôtre dans les predications que vôtre état vous obligera de faire. Il y a des Orateurs semblables à des chiens qui n'abboyent plus aussi-tôt qu'on leur a jetté le morceau qu'on leur montroit. Il y a des predicateurs qui ont du talent ; mais qui cessent de prescher aussi-tôt qu'ils ont ce qu'ils demandoient. Ne tombez jamais dans un esprit d'inte-

reſt ſi ſordide, preſchez ſi vous le pouvez, & ne cherchez dans cet exercice, (je le repete,) que la gloire de Dieu, le ſalut du prochain, & le vôtre. S'il n'y a point d'autre raiſon qui vous porte à prêcher, vous précherez toûjours, parce que les meſmes motifs ſubſiſteront toûjours. Car vous ſerez toûjours dans l'obligation de glorifier Dieu, de ſauver vôtre prochain, &de vous ſauver vous meſme.

Preſchez-vous vous-meſme avec ſuccez ſi vous voulez prêcher utilement aux autres ; montrez par vôtre exemple, que vous étes penetré de ce que vous prêchez ſi vous voulez penetrer ceux qui vous écoutent; autrement on aura une grande diſpoſition à croire que vous prêchez plûtôt pour parler que pour perſuader.

Art de Prêcher

Toy qui vas des Chrétiens attaquer les erreurs,
As tu pris ſoin, dis moy, de reformer tes mœurs ?
Et ſi la mode étoit à la fin du Carême
De prêcher à ſon tour, le predicateur même ;
Ne te pourroit-on point adreſſer tes

sermons,
Et te combattre aussi par tes propres raisons?

Evitez la prolixité dans les discours que vous ferez en public. On ne plaît & on ne touche jamais, quand on ennuye; j'admire dans une trop longue declamation bien plus la patience des auditeurs, que la fecondité de l'Orateur.

Ne vous imaginez pas que le veritable zele en prêchant consiste à faire toûjours le furieux dans la chaire. *Furimand* montre un temperament si colerique en chaire que ses auditeurs animez par son exemple se sentent en sortant tres disposez à se mettre en colere pour fort peu de chose. Son geste, sa voix, ses yeux, sa posture, son front, ne montrent qu'emportement, même quand il vous exhorte à la douceur & à la patience.

Vous le voyez toûjours campé comme un luiteur
Les poings toûjours fermez, morguer son auditeur.
On diroit, quand il veut pousser un sillogisme,
Qu'il appelle en duel tout le Christianisme,

*Et que de ſa fureur nous prenant pour
temoins
Il veuille defier, le diabe à coups de
poings*

Evitez autant qu'il vous ſera poſſible les défauts de declamation exprimez par les vers ſuivans.

Le P. Sanlec.

*Chez les nouveaux acteurs, c'eſt un
geſte à la mode
Que de nager au bout de chaque periode;
Chez d'autres apprentifs, l'on paſſe
pour galant,
Lors qu'on écrit en l'air; & qu'on
peint en parlant,
L'un ſemble d'une main encenſer l'aſſemblée,
L'autre à ſes doigts crochus paroît avoir l'onglée,
Celuy-cy prend plaiſir à montrer ſes
bras nuds
Celuy-la fait ſemblant de compter ſes
ecus,
Icy ce bras manchot jamais ne ſe deploye,
Là ces doigs écartez, font une patte
d'oye,
Souvent charmé du ſens dont mes diſcours
ſont pleins.*

Ie m'applaudis moy-même,& fais claquer mes mains,
Souvent je ne veux point que ma phrase finisse,
A moins que pour signal, je ne frappe ma cuisse;
Tantôt quand mon esprit n'imagine plus rien,
I'enfonce mon bonnet qui tenoit déja bien,
Quelque fois en poussant une voix de tonnerre,
Ie fais le timballier sur les bords de ma chaire.

******

Je connois parmy nous certains sots immodestes,
Qui pour un mot tout seul, vont nous faire cent gestes,
I'en sçay d'autres aussi pour le moins aussi sots,
Qui pour un geste seul, vont nous dire cent mots.

Icy cét orateur qui pousse une invective
A chaque mot qu'il dit, fait pleuvoir sa salive.
Gardez-vous bien sur tout, memoires chancelantes,

De

De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes :
Quelle pitié de voir l'orateur entrepris,
Relire dans la voute un Sermon mal appris.

******

Non, non, un orateur n'est point une furie ;
Prêchez donc sans fureur, & sans effronterie ;
Ne soyez ny trop lent, ny trop precipité ;
Distinguez bien l'air vif, d'avec l'air emporté ;
Soyez grave sans faste, aisé sans nonchalance ;
Modeste sans froideur ; hardy sans insolence ;
Ioignez vos agrémens aux regles de nôtre art,
Quiconque plaît sans lui, ne plaît que par hazard.

***.

Nous voyons des prêcheurs coeffez à la moutonne
Se faire les yeux grands, & la bouche mignonne ;

Se radoucir la voix & pour tout geste enfin,
Aux Dames d'alentour faire la belle main.
Est ce là nous tracer le chemin de la gloire !
Non, c'est faire l'amour à tout un auditoire.

Rendez vous intelligible, quand vous parlez en public, si vous voulez arriver à la fin que vous vous devez proposer, qui est d'instruire. Comment pourra t'on profiter de vos instructions, si on ne les comprend pas ! Et comment pourra t'on les comprendre, si on les trouve si difficiles, qu'on ne puisse se resoudre à se donner la peine de les écouter ? Il
S. Evr. faut que l'Orateur ait plus de soin de se rendre intelligible, que de paroître docte, & qu'il parle de sorte, que le peuple l'entende, & que les sçavans le loüent. Plus on a d'esprit, plus on doit faire cette attention.

CCIX.

Aimez & respectez les Ministres de vôtre Roy, c'est-à-dire ceux qui luy aident à soûtenir le poids du Gou-

vernement,&à défendre l'honneur & les interêts de son état. Si vous en recevez quelque mécontentement, sacrifiez vôtre ressentiment particulier, pour joindre vôtre reconnoissance à la reconnoissance publique. Faites toûjours une grande difference entre ceux qui n'ont que des vœux pour souhaitter le bien public, & ceux qui le procurent.

Assez de bons sujets dans toutes les Provinces
Par des vœux impuissans s'aquittent vers les princes.
Tous les peuvent aimer: Mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres efforts assurer leurs états;
Et l'art & le pouvoir d'affermir leurs couronnes
Sont des dons que le Ciel fait à peu de personnes.
De pareils Serviteurs sont la force des Rois,
Et de pareils aussi sont au dessus des Loix.

Tulle dans la Traged. Horace de Mr. Corneil

Ressouvenez - vous, que quand l'honneur ou l'interêt vous veulent emporter à la vengeance contre les

favoris de vôtre Prince. Ressouvenez-vous dis je, de respecter l'inclination du Maître dans la personne de l'ennemy, de ne confondre point le bien public avec le particulier, & de ne faire jamais une guerre d'une querelle particuliere.

CCX.

Soyez liberal, sans étre prodigue. La prodigalité ne produit pas long-tems ses effets, parce qu'on ne peut pas avoir long-tems de quoy l'exercer; elle épuise les plus grands fonds, & reduit enfin le prodigue à avoir besoin de la prodigalité des autres. Platon voyant un prodigue obligé de ne manger à son soupé qu'un morceau de pain, luy dit; Si vous eussiez dîné avec moderation, vous souperiez mieux à present. *Seneque* Une main prodigue diminuë de beaucoup le prix de ce qu'elle donne.

CCXI.

La vengeance est une justice sauvage dont vous devez avoir autant d'aversion, qu'en auroient de vous ceux qui en seroient les objets. Plus vous serez vindicatif, plus vous vous serez haïr. Plus vous serez sans ressentiment, plus vous vous serez ai-

mer. Voyez lequel vous soûhaitez le plus,ou d'être aimable ou d'être haïssable. Je vous conseille d'être dans les mêmes sentimens que ceux que montra Theodose le jeune, lorsque quelqu'un lui demandant pourquoy il ne faisoit pas punir de mort, ceux qui parloient mal de luy, il fit cette réponse : *l'aimerois bien mieux ressusciter les morts, que de condamner les vivans à la mort.*

Quand on peut lancer le tonnerre, *Mle. de*
Qu'il est beau de le retenir! *Scuderi.*

Apprens à pardonner les plus grandes offenses *Mr. Arnaud*
Septante fois sept fois, c'est-à dire, toûjours, *d'Andilly.*
Sans que l'astre du jour en achevant son cours
Te laisse dans l'horreur de la nuit des vengeances.
Quand Dieu par les effets jugera de ta foy,
Si tu n'as pardonné, quel sera ton effroy,
D'avoir ainsi perdu l'espoir qu'il te pardonne.
Sois clement icy bas, si tu veux pour jamais

Porter avec les Saints l'éternelle couronne
Du Roy de là la clemence, & du Dieu de la Paix.

CCXII.

Pour réussir dans les affaires, il faut bien des qualitez : entre plusieurs voicy les principales, (Faites vos efforts pour les avoir) il faut la vivacité de l'esprit, pour inventer des expediens ; le jugement, pour les examiner ; la chaleur, pour entreprendre ; la moderation, pour garder toutes les mesures qui seront necessaires; la penetration de l'esprit, pour prevoir toutes les suites ; le courage, pour soûtenir les travaux & les difficultez ; la patience, pour en attendre le succez ; l'entendement, pour raisonner sur les moyens qu'il faut prendre ; & l'adresse, pour les bien appliquer.

CCXIII.

Ne negligez point l'éloquence dans les occasions qui la demandent. Regardez-la comme une habileté qui gouverne les états sans violence; qui regit les peuples sans armes ; qui force leurs volontez avec douceur, qui donne des combats, & gagne des

victoires sans effusion de sang ; qui dompte les passions ou les suscite, & qui donne au cœur tels mouvemens qu'il lui plaît.

CCXIV.

Ne fuyez pas ceux à qui vous êtes redevable. Il arrive souvent que l'on se fait un ennemy de celuy à qui l'on fait du bien, en fuyant ceux à qui vous devez ; Si vous n'êtes pas leur ennemy, vous en montrerez du moins les apparences. C'est sur cette espece d'ingratitude que Gombauld a dit.

Tu veux te défaire d'un homme,
Et jusqu'icy tes vœux on été super-
flus ;
Hazarde une petite somme,
Prête luy trois loüis, tu ne le verras
Plus.

CCXV.

N'ayez point de honte des déhors de vôtre profession : vous n'en aurez jamais le merite, si vous en negligez l'exterieur. Ie me défie fort de la conduite d'un Magistrat, qui rougit, de paroître dans le monde avec les marques de la magistrature. On est naturellement porté à n'avoir pas bonne

estime d'un Abbé qui aime mieux porter une cravate à la Stinkerque, & des manchettes à dentelles, qu'un collet & des manchettes unies.

CCXVI.

Si la fortune vous favorise, rendez-vous digne de ses faveurs, afin qu'on n'ait pas sujet de faire cette plainte,

Voyant la splendeur non commune
Dont ce Maraud est revêtu,
Diroit on pas que la fortune
Veut faire enrager la vertu ?

CCXVII.

Faites un bon usage des sujets de soucy qu'on vous donnera; mais ne pretendez pas n'en avoir point; car

Iette-toy dans la Cour. entre dans les affaires;
Monte sur l'Ocean; cours les deux hemisphères;
Demeure en l'autre monde; habite celuy-cy;
Suy les arts de la paix, ou l'horreur de la guerre:
Tant que tu vivras sur la terre,
Tu ne peux vivre qu'en soucy.

CCXVIII.

Ne comptez point sur les protes-

tations d'amitié, & sur les compli-mens pathetiques de ces complimenteurs & amis bannals. Pour moy, bien loin de compter sur ces sortes de gens, j'ay toûjours remarqué qu'on avoit sujet de s'en défier, & je n'ay gueres été trompé dans ma remarque.

Non, je ne puis souffrir cette lâche methode,
Qu'affectent la plus part de vos gens à la mode,
Et je ne hay rien tant, que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilitez avec tous font combat,
Et traittent du même air l'honnête homme & le fat.
Non, non, il n'est point d'ame un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée.

CCXIX.

Si vous voulez posseder trop de choses, vous vous mettez en dan-

CCXXI.

Si vous étes prévenus contre quelqu'ũ,ne vous obstinez point dans cette prévention(quand on vous en fera voir l'injustice)cõme font d'ordinaire ceux qui se persuadent que c'est assez pour être criminel, que d'être accusé. Les Romains ont crû que Caton, qui fut surnõmé le sage, étoit le plus vertueux des Citoyens, parce qu'il avoit été quarante-quatre fois accusé, & quarante-quatre fois absous: Parce que toutes les parties de sa vie avoient été exposées à la censure de la justice, & que toute la puissance de la calomnie, qui avoit triomphé de Socrate, & vaincu tant de Conquerans, n'avoit été que foiblesse contre la pureté de ses actions. Ils parloient de ces quarante-quatre jugemens comme d'autant de Triomphes plus illustres que ceux de la guerre, à cause qu'il ne les devoit qu'à sa vertu, & non pas à la vaillance de ses soldats, à la lâcheté des ennemis, & aux advantages du hazard. *Itaque fit proprium Catonis quater & quadragies causam dixisse: nec quemquam sæpius postulatum, & semper absolutum.* *Mr le Maître plaid. 25.* *Pline hist. c. 27.*

CCXXII.

Proportionnez vos projets & vos desseins à vôtre talent. De tout ce que vous entreprendrez rien ne vous siera mieux que ce qui conviendra à vôtre capacité. *Id maximè quemque decet, quod est cujusque suum maximé.*

Cic. offic. l. 1.

CCXXIII

Ne vous laissez point preoccuper par une presomption semblable à celle qu'ont de certaines gens qui n'aiment que cequ'ils font, & méprisent tout ce que font les autres. En voicy le portrait; voyez s'il vous plaît, & si vous aimeriez luy ressembler.

Il est guindé sans cesse, & dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots;
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile,
Il veut voir des défauts dans tout ce qu'on écrit,
Et pense que loüer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être sçavant que trouver à redire.

Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer & de rire ;
Et qu'en n'approuvant rien des Ouvrages du tems,
Il se met au dessus de tous les autres gens ;
Aux conversations même il trouve à reprendre,
Ce sont propos trop bas, pour y daigner descendre,
Et les deux bras croisez, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

CCXXIV.

Si vous étes engagé à critiquer, prenez ces deux precautions ; la premiere, c'est de ne vous laisser point prevenir ; la seconde, c'est de produire au dehors vos sentimens avec une discrette circonspection. Enfin quoy qu'il soit bien difficile selon Juvenal, de n'écrire point de satyre à la veuë de tant de desordres, de tant de folies, & de tant d'impertinences qu'on remarque dans le monde, je vous conseille, si vous aimez la paix, & le repos, de ne jamais donner dans ce genre d'écrire. Il est vray qu'il y *Sat. 1.*

a dans le monde bien des défauts à y reprendre, & que l'on y trouve matiere de faire d'agreables satyres; mais que ce seroit une belle chose, si ceux qui se mêlent de satyriser n'avoient rien en eux, qui meritât qu'ils fussent traitez de la même maniere qu'ils traitent les autres! je me persuade que, si dans les satyres qu'on fait, on cherchoit veritablement à reformer plûtôt qu'à faire paroître de l'esprit; à corriger plûtôt qu'à s'acquerir de la reputation; à donner des avis charitables, plûtôt qu'a contenter sa jalousie; à mettre les autres dans la bonne voye, plûtôt qu'à donner la liberté à l'inclination qu'on a de médire; on commenceroit par s'examiner avec attention, pour voir si l'on n'auroit rien en soy, qui pût être l'objet de la censure des autres; & on continueroit par se reformer soy-même. Si l'on prenoit cette précaution, nous ne verrions pas tant de satyres, nous n'entendrions point de censures faites par d'autres que par ceux à qui leur état & leur profession donnent droit d'en faire. Mais si l'on étoit absolument obligé de suivre cet avis, que feroit donc cet *Atrabilai-*

re qui ne peut montrer de l'esprit qu'en mordant les autres, qui ne rit que quand il fait pleurer, qui n'est agréable que quand il peut rendre difformes & ridicules ceux contre qui sa bile est émuë & enflammée? que feroit-il? il avouëroit qu'il est encore plus difficile, que Juvenal n'a pensé, d'écrire des satyres.

CCXXV.

Si vous voulez absolument critiquer un ouvrage, ne passez pas de la critique de cet ouvrage à celle de l'autheur. Laissons au Grecs, disoit Ciceron, cette coutume des malhonnêtes gens, qui attaquent avec des paroles injurieuses des personnes contre lesquelles ils disputent, & qui passent de la censure de l'ouvrage à la satyre contre l'autheur.

CCXXVI.

Rentrez de tems en tems dans la solitude pour avoir occasion & pour trouver moyen de reflechir sur vous-même, afin d'examiner comment vous vous étes comporté, & comment vous devez vous comporter dans le monde. Faites de vôtre maison un azile contre les dissipations

M. l'Abbé de la Montagne.

du monde, & de vôtre cœur un azile contre les diſſipations de vôtre maiſon. Je ne vous conſeille la ſolitude, qu'autant que vous aurez beſoin de ces reflexions, & que vous y trouverez de l'avantage pour vôtre perfection. Ne ſoyez pas toûjours en compagnie, *car la compagnie trop frequente diſſipe l'eſprit.* Ne ſoyez pas toûjours en ſolitude, car la *retraite trop longue affoiblit l'eſprit.* La ſolitude eſt aſſûrement une belle choſe; mais il y a plaiſir d'avoir quelqu'un à qui l'on puiſſe dire de tems en tems que c'eſt une belle choſe. Le Sage ſe retire de tems en tems dans la ſolitude, en homme, en Politique, en Philoſophe, & en Chrêtien; en homme, pour ſe repoſer; en politique, pour apprendre au public par ſon abſence le beſoin qu'il a de lui; en Philoſophe pour chercher de nouvelles connoiſſances par le raiſonnement; en Chrêtien pour s'entretenir avec ſa conſcience, & pour ſe regler ſur les principes de ſa Religion.

S. Evr.

Conduite du Sage.

CCXXVII.

Si vous voyagez, cherchez particulierement dans vos voyages la per-

fection de vôtre esprit. Ce n'est pas une chose loüable d'avoir veu Jerusalem, mais ç'en est une d'avoir bien vécu à Ierusalem. *Non Ierosolymam vidisse, sed Ierosolymis bene vixisse laudandum est.* S. Ierôme. Montagne dit ;Pour la sagesse, le commerce des hommes " y est merveilleusement propre, & la " visite des Païs étrangers, non pour " raporter seulement à la mode de " nôtre Noblesse Françoise, combien " de pas a *santa Rotonda*, ou la ri- " chesse des caleçons de la *Signora* " *Lucia*; ou, comme d'autres,combien " le visage de Neron de quelque vieille " ruine de delà est plus long ou plus " large que celui de quelque pareille " medaille ; mais pour en rapporter " principalement les humeurs de ces " Nations; & pour frotter & limer nô- " tre cervelle contre celle d'autrui. "

CCXXVIII.

Examinez bien les funestes effets de la colere, & les dangers ausquels elle expose ceux qu'elle domine, afin que vous ne vous en laissiez point dompter. Un homme en colere est comme un homme insensé, qui ne sçait ce qu'il fait, & par consequent dont toutes les actions sont sans rai-

Ep. de Sent. son. La colere ne reüssit que par hazard en tout ce qu'elle fait, parce qu'elle est aveugle, & quelque puissante qu'elle soit, elle n'entreprend rien de grand ny de beau. C'est, ce me semble, la passion la plus contraire à la nature humaine, parce que l'homme étant né sociable, il doit être naturellement traitable, affable & doux.

Quoique la colere ne soit, comme on a dit, qu'une courte fureur, ses effets ne laissent pas d'être de longues folies. Aprés la colere on rentre en raison; mais on n'y fait pas facilement rentrer ceux que l'on a ou offensés, ou scandalisés pendant les mouvemens violens de cette passion. Un des sûrs moyens pour la maîtriser, c'est de remettre au lendemain l'execution de ce qu'elle a resolu. Que gagnerez-vous à vous mettre en colere? vous altererez vôtre santé, vous n'avancerés point vos affaires, vous ne remedierez point à vôtre mal, vous troublerez vôtre famille, vous heurlerez comme un loup, vous écumerez comme un sanglier, vous mordrez comme un chien, vous serez cruel comme un tigre, furieux

comme un lion, vous grincerez des dents comme un damné, vous aurez des contorsions comme un possédé. Que vous auriez peur de vous même, si au milieu des fureurs de cette passion, vous aviez assez de tranquillité pour vous regarder dans un miroir! Accoutumez-vous à faire si souvent reflexion sur ce que la colere a d'odieux & d'horrible, que rien ne soit capable de la rallumer; domptez-là, de telle sorte, que les petites choses ne puissent l'émouvoir. Le repos de la colere de plusieurs, particulierement de ceux qui sont dans la prosperité, est comme le sommeil delicat d'un malade; il faut parler bien bas, se donner bien des soins, & marcher avec beaucoup de circonspection, pour ne la pas éveiller. Que l'on est malheureux, quand on est si delicat; & que l'on rend malheureux ceux avec qui l'on est obligé de vivre!

CCXXIX.

Si vous avez été assez malheûreux pour vous abandonner à quelque crime, ne desesperez pas; Dieu vous attend; Dieu vous presse; Dieu vous ouvre les bras de sa misericor-

de; il eſt vôtre pere auſſi bien que vôtre juge; il eſt vôtre Sauveur auſſi bien que vôtre partie; vous accorderez en vous ſa juſtice & ſa miſericorde, ſi vous pleurez, ſi vous gemiſſéz, ſi vous vous convertiſſez à luy. Voici comme parle à Dieu un grand pecheur reſolu de ſe convertir.

Toûjours tes jugemens ſont remplis d'équité,
Toûjours tu prens plaiſir à nous être propice,
Mais j'ay tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me perdonnera, qu'en choquant ta juſtice:
Oüy, mon Dieu, ta grandeur de mon impieté
Ne laiſſe à ton pouvoir que le droit du ſupplice,
Ton interêt s'oppoſe à ma felicité,
Et ta clemence même attend que je periſſe.
Contente ton deſir, puiſqu'il eſt glorieux;
Offenſe toy des pleurs qui coulent de mes yeux;
Tonne, frappe, il eſt tems rend moy guerre pour guerre,

J'adore en perissant la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera le tonnere,
Qui ne soit tout couvert du sang de Iesus-Christ?

CCXXX.

Ne negligez pas les reflexions suivantes contre l'amour, c'est-à-dire contre une passion dont la force est aussi puissante que les suites en sont souvent funestes.

L'amour est la passion la plus trompeuse, puis qu'elle jette l'esprit dans un tel aveuglement, que quelque défaut qu'ait la personne aimée, il n'y trouve que des perfections, quand on aime on se trahit soy-même en faveur de ce qu'on aime. Britannicus parlant dans la Tragedie de Monsieur Racine, de Junie qu'il aimoit & qu'il croyoit infidelle, dit à Narcisse,

Non je la croy, Narcisse ingrate, criminelle
Digne de mon courroux, mais je sens malgré moy,
Que je ne le croy pas autant que je le doy,
Dans ses égaremens mon cœur opiniâtre

Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre,
Je voudrois vaincre enfin mon incredulité,
Je la voudrois haïr avec tranquillité.

Quand une femme a mis l'amour dans son parti pour triompher d'un homme, quelques défauts qu'elle ait, elle le force pour ainsi dire, à la justifier, même dans les choses qui devroient l'irriter contre elle & la lui rendre odieuse; l'amour qu'il sent lui met son bandeau sur les yeux; & lui deguise tout. Son esprit n'a point d'autres raisonnemens que ceux que lui suggere son cœur, il ne fait qu'aimer: ses raisonnemens, ses reflexions, ses pensées ne sont qu'amour, & comme il n'agit que par amour, il ne trouve dans ce qu'il aime rien qui ne soit aimable. Qu'il sera different de lui-même, quand il n'aimera plus! qu'il sera honteux de sa preocupation & de sa foiblesse!

De quelque qualité que vous soyez, quelque élevation que vous ayez au dessus des autres par vôtre naissance, defiez-vous de la moindre petite femmelette, si vous ne vou-

lez pas être surpris par l'amour.

Il ne faut se flatter d'orgueilleuse naissance,
L'amour sçait bien sans sceptre établir sa puissance,
Et soûmettant nos cœurs par de secrets appas,
Fait les égalités, & ne les cherche pas.

Defiez-vous toûjours de l'amour que vous avez eu ; & que vous croyez éteint. Il faut fort peu de chose pour le renouveller lors qu'il paroît être détruit. *Ticidan* aimoit autre fois extrêmement *Clarimene*, une absence de quelques années lui a fait croire qu'il ne l'aimoit plus ; mais à peine a t'elle paru à ses yeux, que le grand plaisir qu'il a ressenti en la voyant, lui a fait croire que cette absence n'étoit qu'une parentêse à son amour. En effet il n'y a que le dégoût, ou l'aversion qui détruise veritablement l'amour ; toute autre chose ne fait que le cacher, le forcer, le déguiser, ou le contraindre.

Qu'une flamme mal éteinte **Oranger.**
Est facile à rallamer,
Et qu'avec peu de contrainte
On recommence d'aimer.

Didon Opera.

Chassez de vôtre cœur l'amour qui
le possede ,
Ne voyez plus l'objet qui vous a
sceu charmer ,
Quand on veut cesser d'aimer,
L'absence est le plus sur remede.

Mr. de Fontenelles l'Amour noyé.

Souvent il n'est pas mort,bien qu'il
paroisse l'être ;
Quand on n'y pense plus il sort
de son cercueil ,
Il ne lui faut que deux mots , un
coup d'œil ,
Quelquefois rien pour le faire re-
naître.

Si par devoir vous voulez rompre avec ce que vous aimez, ne soyez point present à ses larmes , & à son chagrin.Pyrrhus à Andromaque,

Racine.

En excitant vos larmes
Ie ne fais contre moi que vous
donner des armes.

Il est tres sensible de voir dans l'affliction ce qu'on aime, & tres - difficile de vouloir en être la cause.

Gardez particulierement vos yeux & vos oreilles, si vous voulez garder vôtre cœur & le defendre contre l'amour.

Rondeau.

Rondeau.

Contre l'amour voulez vous vous
deffendre,
Empêchez-vous & de voir & d'en-
tendre,
Gens dont le cœur s'explique avec
esprit:
Il en est peu de ce genre maudit;
Mais trop encor pour mettre un
cœur en cendre.
Quand une fois il leur plaît de
nous rendre
D'amoureux soins, qu'ils prennent
un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide
écrit
Contre l'amour.
De la raison il ne faut rien atten-
dre:
Trop de malheurs n'ont sceu que
trop apprendre,
Qu'elle n'est rien dés que le cœur
agit;
La seule fuite. Iris vous garentit;
C'est le parti le plus utile a prendre
Contre l'amour.

Que de troubles vous apportera l'a-mour, si vous vous y abandonnez! qu'il vous causera de desordres!

qu'il apportera d'obstacles à l'acquit de vos obligations ! qu'il exposera vôtre innocence à de grands dangers ! Ce sont ces reflexions qui ont fait dire par une de nos Muses Françoises sur ceux qui vouloient l'engager à les aimer.

Madame des Houlieres.

Rien pour les ménager ne me paroit permis,
Et dans tous mes amans je vois mes ennemis.

Ne vous croyez pas si insensible que vous ne croyez point qu'il vous soit necessaire de prendre des precautions contre l'amour, pour n'en être pas surpris.

Medée Trag. de Mr. Corn.

Souvent je ne sçai quoi, qu'on ne peut exprimer,
Nous surprend, nous emporte, & nous force d'aimer.
Et souvent sans raison les objets de nos flammes
Frappent nos yeux ensemble, & saisissent nos ames.

Encore une fois fuyez, si vous ne voulez pas aimer, c'est en vain que vous crierez.

Au secours, ma raison, au secours, de mon cœur,

Le perfide se rend, sans faire resistance,
Seduit par la vaine apparence
D'une fausse douceur,
Au secours, ma raison, au secours, de mon cœur.

Fuyez, vous dis-je, vous ne trouverez que dans la fuite du secours contre les surprises de l'amour.

Je ne puis me sauver de l'ardeur qui me presse, *Alceste.*
Qu'en quittant ce fatal séjour;
Contre d'aimables charmes.
La valeur est sans armes,
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on peut vaincre l'amour.

Si l'on commence à vous parler d'amour, on ne vous parlera d'abord que de generosité, de pureté d'intention, de desinteressement. Rien de plus honnête que ces commencemens; mais dans la suite vous verrez que cet amant qui se disoit si desinteressé, si pur & si genereux, ne tend qu'à surprendre vôtre honneur, parce qu'il ne cherche que son plaisir, & ainsi ne manquez pas de lui dire,

Vous m'avez si bien fait connoître. R ij

Vn amour genereux, pur, & sans interêt,
Que, qui l'a vû tel qu'il doit être,
Ne peut le souffrir comme il est.

On vous dira que les plus grands hommes ont été amoureux, on se servira de ces exemples pour vous porter à aimer quelque danger qu'il y ait pour vous ; mais tenez quoi qu'on vous dise, pour maxime:

Alceste *Qu'il faut dans les grands cœurs que l'amour le plus tendre,*
Soit la victime du devoir.

L'amour est un maître qui apprend bien des choses en peu de tems, & ce qu'il apprend met d'ordinaire bien du desordre dans les mœurs, & bien des troubles dans l'esprit.

Horace. dans l'Ecol. desfem. *Il le faut avouer, l'amour est un grand maître*
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être,
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.

Quand un homme vous fait des protestations pour vous assurer qu'il

vous aime plus que lui même ; demandez lui, Iris, pourquoi il vous fait ces protestations, & vous connoîtrez aprés quelques questions & quelques réponses, qu'il se cherche plus en ce qu'il vous dit, que vous-meme, puisque ne se contentant pas de vous aimer, il veut que vous le sçachiez, il a beau dire, il y a là-dessous un mistere qu'il ne developpera jamais, sans faire paroître un cœur fort interessé. Amour desinteressé ; chimere.

Ne crois point trop à ces paroles, Valentins.
Je t'aime beaucoup plus que moy ;
Je mourrois mille fois pour toy ;
Iris, ce sont des hyperboles,
On aime pour l'amour de soy.

Croyez-moi, *Celonte*, connoissez avant que d'aimer, & n'aimez que pour épouser ; & pour bien connoître ne vous en rapportez point à de foibles apparences. Aimez pour aimer toûjours, & soyez persuadée que pour aimer toûjours un objet il faut qu'il ait les qualitez du cœur de l'humeur, & de l'esprit, bien aimables. Un plumet l'épée au côté, apuyé negligemment contre une decoration de theatre, porté sur une jambe croisée par l'autre, la tête pan-

chée du côté gauche, le chapeau couvrant presque l'œil droit, & enfin tenant de la main gauche (au bas de laquelle pend une canne attaché par un cordon) une tabattiere qu'il frappe de la main droite pour prelude de l'ouverture qu'il en va faire ; Un homme dis-je, de cette mise, & dans cette posture manque rarement à plaire à *Sylvanire* qui l'aura veu dans cette situation : Pourquoy? Je n'en sçai rien; & peut-être n'en sçait-elle rien elle-même. Toute la raison qu'elle vous pourra donner, c'est qu'elle le regarde comme un homme du bel air, & ce bel air qui l'a charmée, a si peu de solidité, qu'autant en emporte le vent.

Esope Comed. de Mr. le Noble act. I.

Ces fanfarons ces gens d'épées,
Par qui l'on voit tant de femmes dupées
Ces nœuds couleur de feu, ces brillans just-aucorps
Où l'or éclate en broderie ;
Ce ne sont croyez moi, que d'imposteurs dehors
Qui renferment dessous bien de la gueuserie.
Aussi-tôt qu'ils ont enchaîné
Dans leurs lacs le cœur d'une Dame

Dittes moi, son douaire est il bien assigné,
Dessus la pointe d'une lâme ?

Quand on s'abandonne à l'amour, on lui sacrifie tout, on n'est fidele, juste, vertueux, qu'autant que la fidelité, la justice, & la vertu se peuvent accommoder avec cette passion.

Dans l'empire amoureux *Atys. Opera.*
Le devoir n'a point de puissance;
L'amour dispense
Les rivaux d'être genereux.
Il faut souvent, pour devenir heureux *Id.*
Qu'il en coûte un peu d'innocence.

Voila à quoi vous reduira l'amour, s'il se rend maître de vous.

Defiez-vous de l'estime que témoignent avoir pour vous, ceux qui sont faits comme des amans,

Ie crains une amitié que tant d'ardeur anime
Rien n'est si trompeur que l'estime:
C'est un nom supposé,
Qu'on donne quelquefois à l'amour déguisé.

L'amour a tôt ou tard ses chagrins,
Iisdem oculis quibus amatur, & fletur.
Les larmes sortent des mêmes yeux, par où l'amour a passé.

On a dit qu'on peint l'amour prophane comme un enfant, parce qu'il n'arrive jamais jusques à l'âge de discretion ; en effet l'amour est si incompatible avec la sagesse, qu'il ne sçait ce que c'est que discretion, ni prudence.

C'est pour favoriser le vice, que de l'amour on en a fait un Dieu.

Seneque Hypolite.

Deum esse amorem, turpiter vitio favens
Finxit libido: quaque liberior foret
Titulum furori numinis falsi addidit.

Evitez l'objet que vous aimez, même dans vôtre plus grande colere contre lui ; vôtre cœur, pour vous trahir, vous suggerera des raisons pour vous porter à l'aller voir, à l'insulter ; mais sa presence sera capable d'éteindre tout le feu de vôtre colere, & quelque dessein que vous ayez de le condamner ; vous ne le trouverez plus coupable.

Acomat à

Je connois peu l'amour, mais j'ose te repondre.

Qu'il n'est pas condamné, puis qu'on le veut confondre. — O'min. en parlant de Roxane irritée contre Bajazet.

Vous aurez peu de peine à me desabuser,
Amadis contre vous à regret je m'irrite ;
Le dépit, que l'amour excite,
Ne demande qu'à s'appaiser. — Orian.

On a beau voir, pour rompre, une raison puissante ;
Vne coupable aimée est bien-tôt innocente. — Misant.

Qu'on a honte de soi-même quand on n'est plus amoureux, lorsqu'on fait reflection sur les folies, & les bassesses ausquelles on s'est donné tout entier quand on aimoit !

Quoy s'il faut toûjours s'allarmer,
Craindre, rougir devenir bléme,
Si tôt qu'on commence d'aimer,
Qu'on est sot alors que l'on aime ! — Marigni

Gardez vos yeux ; la veuë est celui de vos sens qui est le plus propre à faire entrer l'amour dans le cœur & à l'entretenir.

Didyme, que sur tout je tâche d'éloigner,
Et qui verroit bien-tôt sa flamme couronnée ; — Theodore dans la Tragedie de mr. Cormil.

Si mon ame à mes sens étoit abandonée,
Et se laissoit conduire à ces impressions
Que forment en naissant les belles passions.
Comme un si doux danger est digne qu'on le craigne,
Plus je panche a l'aimer, & plus je le dedaigne,
Et m'arme d'autant plus que mon cœur en secret
Voudroit s'en laisser vaincre, & combat à regret.
Ie me fais tant d'éfort, lors que je le méprise,
Que par mes propres sens je crains d'être surprise.
I'en crains une revolte, & que las d'obéir,
Comme je les trahis, ils ne m'osent trahir.

Roland. Opera. Quelque chose que disent les poëtes des douceurs & des plaisirs de l'amour. Celui-cy est un de ceux qui en a parlé le plus juste quand il a dit

Non, on ne peut trop plaindre
Vn cœur qui se laisse enflammer
Ah quel tourment d'aimer?
Que le feu d'amour est a craindre!

Qu'il est aisé de l'allumer !
Qu'il est mal aisé de l'éteindre !

L'objet de l'amour profane est plûtôt digne d'indifference que d'attachement.

Pauvre amant, tu fais voir que tu n'es guerres sage,
Quand, pour quelques attraits qui parent un visage,
Tu languis jour & nuit de tristesse & & d'amour.
Pense qu'au moindre vent ces graces se fletrissent,
Et que si, des vergers les roses refleurissent,
Celles de la beauté n'ont jamais de retour.

Vous aimerez à la fin, si vous souffrez l'assiduité, de celui qui vous aime.

Qui souffre l'assiduité
De l'amant que fait sa beauté,
En vain auprés de luy veut passer pour cruelle,
Vn homme qui se voit d'une femme écouté,
A droit de tout esperer d'elle.

Quand on aime, tout parle de l'amour, & en decouvre les secrets,

quelques deguisements qu'on apporte pour le cacher.

Sans employer la langue, il est des interpretes
Qui parlent clairement des atteintes secrettes,
Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour & sur cette matiere
Le moindre jour paroît une grande lumiere.

Remarq Critiq. Dans les commencements de cette passion, on en fait mystère, on se sert de toutes sortes d'artifices pour la cacher, on croit en effet que personne ne la devine; mais ce sont ces artifices mêmes qui la decouvrent. En faisant connoître que l'on se cache on fait connoître ce que l'on cache. Enfin quand on voit que l'on ne peut plus se derober à la penetration des curieux; on se trouve obligé pour soulager sa contrainte d'avoüer avec une sincerité forcée ce qu'on n'a pû celer avec des dissimulations étudiées; & de dire comme Cleomene a Aglauze dans Psiché,

Nous ne pretendons point en faire
de mystere,
Aussi bien malgré nous paroîtroit-
il au jour,
Et le secret ne dure gueres
Madame, quand c'est de l'amour

Ainsi vous aurez un jour une hardiesse si immoderée que vous ne vous soucierez pas qu'on connoisse en vous ce qui vous fait rougir à present. Où sera la pudeur si l'on s'abandonne à l'amour c'est parce qu'on ne le regarde que par ce qu'il paroît avoir d'agreable & de charmant ; On ne fait aucune attention sur les suittes. On l'a dit & il est tres-vray,

Plus on connoît l'amour, & plus on *Armide*
le deteste

De toutes les passions l'amour est celle qui s'accommode le mieux avec la folie ; les extravagances que font les amans en sont des preuves.

La folie & l'amour joüoient un jour
ensemble.
Celuy-cy n'étoit pas encore privé des
yeux.
Une dispute vint: L'amour veut qu'on
assemble

Là-dessus le conseil des Dieux :
L'autre n'eut pas la patience.
Elle luy donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des Cieux.
Venus en demande vengeance.
Femme & mere, il suffit pour juger de ses cris.
Les Dieux en furent étourdis ;
Et Iupiter, & Nemesis,
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle representa l'énormité du cas.
Son fils, sans un bâton ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande
Le domage devoit être aussi reparé.
Quand on eut bien consideré
L'interêt du public, celui de la partie
Le resultat enfin de la suprême Cour,
Fut de condamner la folie
A servir de guide à l'amour.

Ne donnez point d'entrée quelque petite qu'elle soit, à cette passion dans vôtre cœur.

Tandis que déja prét à te donner des Loix,
L'amour n'a point encor pris racine en ton ame,

Si tu te repens de ton choix,
Etouffe promptement une naissante flâmme.
Hâte-toy; Quand l'amour a soûmis tout un cœur,
Il est trop malaisé de vaincre ce vainqueur.
La diligence est necessaire
A prevenir ses feux applique tous tes soins.
Si tu dis qu'aujourd'huy tu ne le peux pas faire,
Demain tu le pourras bien moins.

Plus vous vous occuperez au travail; moins aurez-vous de penchant à l'amour.

Fuy l'oisiveté: c'est par elle
Que les traits de l'amour deviennent plus mortels.
Elle est sa compagne fidelle,
Et d'encens en tous lieux fait fumer ses autels.
Ie l'ay dit, & je le repete,
L'amour est l'enfant du loisir.
Vne ame sans employ, languissante, inquiete
Au pouvoir de ce Dieu se livre avec plaisir.
Elle aime à s'en faire une affaire

Qui l'occupe le long du jour,
Et lors que l'on n'a rien à faire
Que peut on faire que l'amour ?
La molle oisiveté nourrit seule la flamme.
Pour vaincre ton amour il faut en triompher.
Elle sçeut allumer son ardeur dans ton ame,
Le travail sçaura l'etoufer.

La solitude est plus propre à nourrir l'amour qu'a le detruire. Ainsi ne soyez point seul qu'autant que vous ne pourrez vous dispenser de l'étre.

Amant, qui de tes maux souhaites de guerir,
Evite fuy la solitude :
Elle accroît ou du moins elle sert à nourrir
Vne amoureuse inquietude.
L'amour te suivra pas à pas
Dans le lieu le plus solitaire,
Et tu n'y rencontreras pas
Le repos que ton cœur espere.
Ie ne sçay quels chagrins t'y viendront tourmenter
Le doux chant des oyseaux, le murmure de l'onde,

Tout enfin, j'en suis sûr, ne fera qu'augmenter,
Ta tristesse toûjours profonde,
Et loin du bruit & loin du monde
Ta belle à ton esprit viendra se presenter.
Ne t'éloigne donc point du commerce des villes.
Ce tumulte, ce bruit, que tu veux éviter,
Te seront cent fois plus utiles,
Que les forêts les plus tranquilles
Où tu te plais à t'écarter.
Garde de t'enfermer dans ta chambre deserte,
Qu'à tes amis toûjours ta maison soit ouverte,
Retiens-en un chez toy, qui la nuit & le jour,
Flatte par ses discours la douleur, qui t'accable,
Et dont l'amitié secourable
Travaille à te guerir des peines de l'amour.

Fuyez la compagnie de ceux qui sont entierement reduits sous l'empire de l'amour.

Toy, qui mets toute ton étude,
Au soin de t'afranchir des tourmens amoureux,

Avec que les amans n'aye aucune habitude,
Et rompt tout commerce avec eux.
Oüy, fuis les, tout t'y sollicite
L'amy passionné communique à l'amy,
L'amour, où malgré luy son exemple l'invite.
Le tien étoit presqu'endormy,
L'entretien des amans l'excite:
Car enfin avec eux qu'entend-on tout le jour,
Que tendres propos pleins d'amour;
Par où la passion dans l'ame se reveille?
L'amour se communique, & cet adroit trompeur
Se sert de leurs discours pour chatoüiller l'oreille,
Et de l'oreille, il passe au cœur.

Ne lisez rien de ce qui d'ordinaire fait naître, ou nourrit l'amour,

Loin de toy ces tendres romans,
Ces livres, ces galans ouvrages,
Où les amoureux sentiments
Regnent presqu'en toutes les pages.
Les amans y sont trop flatez,
Et leur agreable lecture

Laiſſe dans l'ame une teinture
de l'amour qui les a dictez.
Les heureux vers de nos poëtes
Sont plus propres encore à donner de l'amour,
Leurs ouvrages font chaque jour
Naitre mille flammes ſecrettes.
Avec tant de tendreſſe ils ſçavent s'exprimer,
Qu'on ne peut s'empêcher d'en prendre;
De l'ame la plus dure ils font une ame tendre:
Quand on les lit, il faut aimer.

Ne comptez point ſur ces proteſtations qu'on vous fait d'un amour éternel, le cœur eſt trop ſuſceptible de differentes impreſſions, pour être ſi fidelle dans ſes attachemens. Etudiez le monde & vous y trouverez des inconſtances auſſi frequentes que les promeſſes de conſtance & de fermeté.

Où peut-on trouver des amans *Mle. de Scuderi*
Qui nous ſoient à jamais fideles?
Ie n'en ſçay que dans les romans
Où dans les nids des tourterelles.

Blondore aprés avoir lû ces reflexions ſur l'amour, a dit : *Je me les imprimeray dans l'eſprit, & je ſeray auſſi fidelle à mon impreſſion, que l'amour ordinaire eſt infidelle dans ſes promeſſes.* Je vous exhorte auſſi à les lire avec attention, & à en faire l'uſage qu'elles exigent de vous pour vôtre repos

CCXXXI.

Que je vous eſtimerois heureux, ſi vous connoiſſiez bien le monde tel qu'il eſt, & ſi vous ne vous y attachiez point. Voicy ce qu'on en a dit.

Theophile.

Sous un calme trompeur le monde a mille écueils,
Ses doux embraſſemens, ſes faciles accueils
Sont les liens dorez de nôtre ſervitude,
Bien heureux eſt celui qui dans la ſolitude
Admire la grandeur des Cedres ſeulement,
Ne voit que des ſaiſons l'aimable changement,
Et couché ſur le ſein des innocentes herbes
N'adore point le ſeüil de ces portes ſuperbes

D'un cabinet gratté d'un tas de mécontens
Qui perde,t à la fin les ongles & le tems. n

Faites souvent ces reflexions ; il y a de certaines occasions où elles vous pourront étre d'une tres - grande utilité.

Rien ne merite dans ce monde nôtre attachement que la vertu ; parce qu'elle seule fait nôtre felicité : tout le reste ne peut jamais nous faire un veritable bonheur :

Iamais nous ne goutons de parfaite allegresse , Cid.
Nos plus heureux succez son mêlez de tristesse ,
Toûjours quelque soucis en ces évenemens
Troublent la pureté de nos contentemens.

Il semble que Dieu ne seme des disgraces dans le monde que pour nous en détacher, comme on seme des épines dans un chemin , pour en faire prendre un autre.

Quand la fortune ôte les épines des roses qu'elle donne , c'est pour faire un bouquet de celle- là , aprés Seneque

que celles-cy sont fletries.

Epictete. Prenez tous les biens & tous les honneurs du monde, comme feroit un passant, qui sorty d'un navire recueilleroit des coquilles sur le sable, & auroit cependant toûjours l'œil sur le vaisseau auquel il seroit engagé.

Ne perdez jamais de veuë l'inconstance de la fortune dans quelque élevation & prosperité que vous soyez, & remarquez que tous les honneurs qu'on rend aux grand dependent des mouvemens de sa roüe.

Alceste

A quoy sert la foule importune,
Dont les grands sont embarassez
Vn coup fatal de la fortune
Ecarte les plus empressez.

Celuy-là avoit une veritable idée des vanitez du monde quand aprés les avoir quitées il a dit,

Vaines pompes du monde, honneurs, plaisirs, richesses,
Vous n'avez plus pour moy de charmes ny d'appas;
Mon ame, pour vous vaincre, a souffert cent combats:

Mais, ſon triomphe enfin l'arrache à
vos molleſſes
N'attendez plus de moy de ſoins
ni de tendreſſes ;
Ie cherche le repos que le monde n'a
pas
De ce theatre affreux je quitte l'em-
barras ,
Où l'on ne peut monter que par mil-
le baſſeſſes.
Lors que de ma raiſon l'effort vi-
ctorieux
Eclaira mon eſprit & deſilla mes
yeux ,
A m'éloigner de vous j'eus une ardeur
extrême ,
La retraitte me fut l'azile le
plus doux ,
Et je n'ay commencé de vivre pour
moy - même ,
Qu'au moment que le Ciel m'a vû
mourir pour vous.

Seſoſtris Roy d'Egypte ayant conquis l'Ethiopie , l'Arabie , la Judée & la Lidie , avec une armée composée de 80000. chevaux , 18000. chariots , 400 navires , & 600000. fantaſſins en devint ſi ſuperbe , qu'il fit ſon entrée dans Memphis ſa vil-

le capitale sur un chariot d'or émaillé de quantité de pierreries, & traîné par 4. des Rois qu'il avoit vaincus. Un de ces Rois trainant ce prince orgueilleux & regardant derriere soy en se retournant, Sesostris luy demanda ce qu'il consideroit, à quoy il répondit qu'il regardoit les roües de ce char, qui tantôt avoient un côté dessus & aprés dessous & que cela ressembloit à sa fortune, & luy donnoit courage dans l'esperance qu'il avoit de pouvoir être un jour en la place de son vainqueur, & luy en la sienne; Sésostris touché de cette reflexion, le renvoya & les autres dans leurs terres pour y gouverner, comme ils avoient fait autre fois. Cette roüe est une representation naturelle de l'inconstance des choses de ce monde.

Seneque parlant des favoris dit, que quand le tems de leur faveur est passé, on les dépouille, & on leur ôte la base de leur élevation, de telle sorte, qu.ils retournent à leur premiere stature. *Excalceantur & ad staturam suam redeunt.* Qu'on voit tous les jours d'exemples de cette revolution!

Beli

Belisaire general d'armée sous l'Empereur Justinien ayant surmonté les Perses en Orient, les Gots en Italie, les Vendales en Afrique, emmené Gelimer Roy des Cartaginois en triomphe dans la ville de Constantinople, chassé Atila & défait les Huns en Thrace; aprés tant de trophées, l'Empereur étant entré en défiance de sa fidelité, luy fit arracher les yeux, le chassa de son Palais, de sorte que ce vaillant homme, s'étant retiré dans un lieu solitaire proche la ville de Rome, il demandoit sa vie aux passans en ces termes, *Donnez une obole au pauvre Belisaire que l'envie a rendu aveugle & non sa faute.* Funeste & cruelle inconstance des faveurs du monde; cependant les hommes attachez à ce monde ne songent qu'à joüir de ses faveurs, tous leurs soins ne tendent qu'à les acquerir, ils les regardent comme leur souveraine felicité.

Ils aspirent enfin à des biens passagers,
Que troublent les soucis que suivent les dangers.
La mort nous les ravit, la fortune s'en joüe,

Polyeucte Trag. de Mr. Corneille.

Aujourd'huy sur le thrône & demain
dans la bouë.

Pour moy, disoit un homme indifferent pour ces biens imaginaires.

Ie compte pour rien les thresors,
Que l'Inde étale sur ses bords
Aux vœux de l'avarice humaine :
Les grandeurs qui font parmy vous
Tant d'amans & tant de jaloux,
Ie les compte pour chose vaine :
Et compte enfin pour un malheur,
Tout ce qu'on acquiert avec peine,
Qu'on possede en tremblant, qu'on perd
avec douleur.

Reflex. Morales de Mr. de Vernage Docteur en Theologie. On ne doit point trop se fier sur la faveur & sur la protection des grands & des puissans; puisque l'une & l'autre dependent de deux choses fort inconstantes, leur volonté & leur fortune.

Comme l'émail pompeux de cette fleur
superbe,
Que l'aurore au matin arrose de ses
pleurs,
Et que l'astre du jour peint de mille
couleurs
Au soir languit & meurt dedans le
sein de l'herbe.

Comme d'un cours rapide un torrent furieux.
S'enfle, roule, s'enfuit, & ne laisse à nos yeux
Que les tristes effets de l'orgueil de son onde.
Comme un moment voit naître & mourir un éclair.
Ainsi la vanité de la gloire du monde,
Eclate se fait craindre, & disparoit en l'air.

Les grandeurs du monde élevent, mais elles ne rendent pas plus grand; il n'y a que la vertu qui ait ce privilege. Philippe enflé du succez de la bataille de Cheronée écrivit à Archidamus une lettre en termes insolens; Ce Prince luy fit cette reponse : *Ie ne sçay pourquoy le succez d'une bataille te rend si fier & si arrogant : car si tu prens la peine de mesurer ton ombre, tu ne la trouveras pas plus grande qu'elle étoit avant ta victoire.*

Puisque les biens de ce monde sont si fragiles & si vains ne vous en servez donc que comme des moyens par un usage fidele, sans vous y attacher comme à vôtre fin par une passion dereglée.

Tircis, il faut penser à faire la retraite
La course de nos jours est plus qu'à demy faite,
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez veu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots nôtre nef vagabonde,
Il est temps de joüir des délices du port.

M. de Racan.

Le bien de la fortune est un bien perissable
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable,
Plus on est élevé, plus on court de dangers,
Les grands pins sont en bute au coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plûtôt le faîte
Des maisons de nos Roys, que des toits des bergers.

O bien-heureux celuy qui peut de sa memoire
Effacer pour jamais le vain espoir de gloire

Dont l'inutile ſoin traverſe nos plaiſirs,
Et qui loin retiré de la foule importune,
Vivant dans ſa maiſon content de ſa fortune,
A ſelon ſon pouvoir meſuré ſes deſirs !

Il laboure le champ que labouroit ſon pere,
Il ne s'informe point de ce qu'on delibere
Dans ces graves Conſeils d'affaires accablez ;
Il voit ſans interêt la mer groſſe d'orages,
Et n'obſerve des vents les ſiniſtres preſages
Que pour le ſoin qu'il a du ſalut de ſes bleds.

Roy de ſes paſſions il a ce qu'il deſire,
Son fertile domaine eſt ſon petit empire,
Sa cabane eſt ſon louvre, & ſon Fontainebleau ;
Ses champs & ſes jardins ſont autant de provinces ;

Et ſans porter envie à la pompe des
Princes ,
Se contente chez luy de les voir en
tableau.

Il voit de toutes parts combler
d'heur ſa famille ,
La javelle à plein poing tomber ſous
la faucille ,
Le vendangeur ployer ſous le faix
des panniers ,
Et ſemble qu'à l'envy les fertiles
montagnes ,
Les humides valons , & les graſſes
campagnes
S'éforcent à remplir ſa cave & ſes
greniers.

Il ſuit aucunes fois un cerf par les
foulées ,
Dans les vieilles forêts du peuple re-
culées ,
Et qui même du jour ignorent le
flambeau :
Aucunes fois des chiens il ſuit la
voix confuſe ,
Et voit enfin le lievre aprés toutes
ſes ruſes ,
Du lieu de ſa naiſſance en faire ſon
tombeau.

Tantôt il se promene au long de ses
fontaines,
De qui les petits flots font luire dans
les plaines.
L'argent de leur ruisseaux parmy
l'or des moissons;
Tantôt il se repose avecque les ber-
geres
Sur des lits naturels de mousse &
de fongeres
Qui n'ont d'autres rideaux que l'om-
bre des buissons.

Il soûpire en repos l'ennuy de la
vieillesse,
Dans ce même foyer où sa tendre
jeunesse
A veu dans le berceau ses bras em-
maillotez.
Il tient par les moissons registre des
années;
Et voit de tems en tems leurs cour-
ses enchaînées
Vieillir avecque luy les bois qu'il a
plantez.

Il ne va point foüiller aux terres in-
connuës.
A la mercy des vents & des ondes
chenües

Ce que nature avare a caché de thresors,
Et ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses peres sont morts.

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents, de la faveur au tems de nos orages,
Allumer des mutins les desseins factieux :
Et voit en un clin d'œil, par un contraire échange,
Vn dechiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre à même tems élevé dans les Cieux.

S'il ne possede point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
Où la magnificence étale ses attraits :
Il joüit des beautez qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure & des fleurs naturelles

Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Croy-moy, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons desormais loin de la servitude
De ces palais dorez où tout le monde accourt
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuyent,
Et devant le Soleil tous les astres s'enfuyent,
De peur d'être obligez de luy faire la cour.

Aprés qu'on a suivi sans aucune assurance
Cette vaine faveur qui nous paît d'esperance
L'envie en un moment touts nos desseins détruit,
Ce n'est qu'une fumé, il n'est rien de si fresle
Sa plus belle moisson est sujette à la gresle
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

Agreables deserts, sejour de l'innocence,

Où loin des vanitez de la magnificence,
Commence mon repos, & finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquietude,
Soyez le desormais de mon contentement.

CCXXXII.

Si vous arrivez jusques à la vieillesse, ne donnez point dans les erreurs des jeunes gens, quelque raillerie que vous voyez qu'ils fassent de vous. Quand on est vieux on a toûjours la liberté d'être sage, & de pouvoir s'exempter avec bienseance de toutes les gênes que l'opinion a sçû
S. Evr. introduire dans le monde; Il semble que c'est aux vieillards seulement qu'il est permis de prendre les choses pour ce qu'elles sont, & ainsi quelque chose que disent les foux, vous serez estimé des sages, si on voit en vous la sagesse, c'est à dire, le fruit de l'experience qui se forme avec l'âge; Au lieu que si vous faites le jeune homme, vous serez pitié à

tout le monde pendant que ne voulant pas reconnoître vos droits & vos privileges, vous n'en voudrez point joüir. Regardez *Senion* ce vieillard qui se trouve tous les jours avec les jeunes gens dereglez, regardez, je vous prie, quelle figure il fait avec eux, elle est toute risible, parce qu'elle ne luy convient point du tout; aussi sert-il de joüet à toute cette jeunesse, qui se fait un plaisir de voir en quelque façon la justification de son dereglement dans le mauvais éxemple de ceux qui leur en devroient faire des reproches.

CCXXXIII.

Supportez avec patience les infirmitez des vieillards. Vous tendez au même but, donnez par vôtre conduite l'éxemple des manieres d'agir que vous souhaitez qu'on éxerce envers vous quand vous serez arrivé à ce but.

Etres inanimez rebut de la nature,
Ah que vous faites d'envieux!
Le tems loin de vous faire injure,
Ne vous rend que plus precieux.
On cherche avec ardeur une medaille antique;

Madame des Houlieres

*D'un buste, d'un tableau, le tems
hausse le prix,
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un Cirque, d'un tombeau, d'un
temple magnifique,
Et pour vôtre vieillesse on n'a que
du mépris.*

Nôtre patience ne doit jamais paroître plus grande, que là où il s'agit de supporter les vieillards; nôtre compassion ne doit jamais paroître plus tendre, que là où il s'agit de secourir les vieillards; nôtre prudence ne doit jamais paroître plus respectueuse que là où il s'agit de reprendre les vieillards.

CCXXXIV.

Il y a plusieurs sortes de vanitez, & elles sont toutes fort ridicules,& rendent toûjours tres meprisables ceux dans qui on les remarque. Entre toutes en voicy une,sur laquelle je vous prie de faire attention; c'est quand on s'enorgueillit de ce qu'on a quelque commerce avec les grands, comme si l'on partageoit avec eux leur élevation. Avouez le de bonne

foy, feriez-vous bien aife qu'on dît de vous.

O l'ennvieux conteur !
Jamais on ne le voit fortir du grand Seigneur,
Dans le brillant commerce il fe méle fans ceffe,
Et ne cite jamais que Duc, Prince & Princeffe,
La qualité s'entête, & tous fes entretiens
Ne font que de chevaux, d'équipage & de chiens.

CCXXXV.

Je fais peu d'état de vôtre vertu, fi vous n'en avez que pour la montrer; ce n'eft pas travailler pour la vertu, mais pour la gloire, & ainfi vous meriterez plûtôt d'être appellé fuperbe que vertueux. *Qui virtutem fuam publicari vult, non virtuti laborat, fed gloria.* *Seneque*

CCXXXVI.

Ne vous couronnez point de vôtre propre honte, c'eft-à dire, ne tirez point vanité de vos defauts; comme font la plufpart des jeunes

gens, qui ſe font un honneur de publier leurs debauches & leurs deſordres, & qui n'oſeroient ſe montrer ſages, quand même ils le feroient. Ce ſont les mauvaiſes compagnies qui les jettent dans cette erreur ; s'ils ne frequentoient que d'honnêtes gens, ils auroient autant de honte de leurs fautes, qu'ils en ont de la ſageſſe en frequentant les débauchez.

CCXXXVII.

Prenez plûtôt garde avec qui vous mangez & beuvez, qu'à ce que vous mangez & beuvez ; nôtre ame nous eſt d'une plus grande conſequence que nôtre corps, & ainſi avant que de faire attention à la qualité de la nourriture de celuy-cy, voyons ſi ceux avec qui nous la prenons ne peuvent point apporter quelque dommage à celle-là. Dans les feſtins on ne reſpire que la joye ; il nous importe beaucoup de la partager avec des perſonnes qui la puiſſent regler. Le cœur s'ouvre à la table, prenons donc garde à qui nous ouvrirons ce cœur, afin de ne nous pas repentir dans la ſuite de nôtre ſincerité. Combien

de gens se sont-ils servis de la joïe du repas & de la liberté qu'on donne à ses sentimens, pour découvrir des secrets dont la découverte a été dans la suite funeste à ceux qui n'ont pas sçû se taire à propos. *Remarq Critiq*

CCXXXVIII.

Quand on mange plus qu'on ne doit, on a plus de maladies qu'on n'en peut guerir. La gourmandise en tuë plus que l'épée. *Plus occidit gula quàm gladius.* Vous ne vous étonnerez pas de voir tant de personnes malades, si vous comptez tous les cuisiniers qui sont dans le monde, dit Seneque, *Innumerabiles morbos non miraberis; coquos numera.*

CCXXXIX.

Prenez du vin plûtôt pour la necessité, que pour le plaisir, & defiez-vous de cette liqueur qui quoy qu'innocente par elle-même peut devenir un ennemy dangereux pour vôtre ame & vôtre corps.

Si le Dieu tout-puissant comme un pere tres-sage *M. Arn. d'Andilly.*
Te veut donner du vin l'innocente liqueur

Pour reparer ta force & rejouir ton
cœur ;
Pourquoy par ton excez en cor-
romps-tu l'usage ?
Pourquoy de ton remede en fais-tu
ton poison ?
N'as tu donc point d'horreur en
perdant la raison,
De devenir d'un mort la vivante
figure ?
N'as tu donc point d'horreur d'être
dans tes transports
Vn infame spectacle à toute la na-
ture
Et de perdre ton ame aussi bien
que ton corps.

Quelqu'un loüant un Roy de ce qu'il beuvoit beaucoup. C'est, dit un autre; la loüange d'une éponge, & non pas d'un Prince.

Le vin pris par excez a coutume d'élever des fumées ébloüissantes & des vapeurs confuses dans la tête, d'où il arrive que le cerveau étant troublé, tous les gestes du corps, & toutes les operations des sens sont dereglées: le visage pâlit, le nez s'afile, les joües se boufissent, les yeux sont embrasez, la langue se cou-

pe, la bouche bave, les mains tremblent, les pieds s'entrechoquent, & tout le corps est palpitant, enfin durant ce trouble & cette éclipse, l'entendement est dans une nuit si épaisse qu'il ne se connoit pas. Ce portrait ne vous fait-il pas horreur ?

CCXL.

Quand vous voudrez vous faire un amy, cherchez-en un qui soit fidele, pour ne vous rien déguiser, éclairé, pour remarquer vos fautes, & discret, pour vous en reprendre. Ce sera un comble de bonheur pour vous, si vous adjoûtez foy à ses conseils.

CCXLI.

Compatissez aux peines de vôtre amy, & allez au devant de ses besoins.

N'attendez pas toûjours, que du besoin pressé — *M. l'Abbé de Viliers.*
Vôtre amy vous apporte un air embarassé,
Et vous vienne expliquer d'une bouche interditte
L'humiliant détail du bien qu'il sollicite.
Prevenez un discours qui doit le chagriner,

Pour aider ses besoins sçachez les deviner,
Qu'il ignore avec vous les termes dont on prie,
Et sçachez tout au plus ceux dont on remercie.

Monsieur de la Fontaine a agreablement expliqué ce conseil par cette fable.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa,
L'un ne possedoit rien qui n'appartint à l'autre;
Les amis de ce païs-là;
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.
Vne nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du Soleil,
Vn de nos deux amis sort du lit en allarme,
Il court chez son intime, éveille les valets,
Morphée avoit touché le seüil de ce Palais.
L'amy couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, & dit; Il vous arrive peu

De courir quand on dort, vous me
paroiſſez homme
A mieux uſer du temps deſtiné pour
le ſomme ;
N'auriez-vous point perdu tout
vôtre argent au jeu ?
En voicy : s'il vous eſt venu quel-
que querelle ,
J'ay mon épée, allons; ou bien n'au-
riez vous point
Beſoin de mes valets ? voulez-vous
que j'appelle ?
Non , dit l'amy , ce n'eſt ny l'un ny
l'autre point ,
Je vous rends graces de ce zele ,
Vous m'êtes en dormant un peu triſte
apparu ;
J'ay craint qu'il ne fût vray, je ſuis
vite accouru ,
Ce maudit ſonge en eſt la cauſe.
Qui d'eux aimoit le mieux; que t'en
ſemble , Lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la
propoſe
Qu'un amy veritable eſt une douce
choſe ,
Il cherche vos beſoins au fond de
vôtre cœur.
Il vous épargne la pudeur
De les luy découvrir vous-même.

Vn ſonge, un rien, tout luy fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Officiis retine, fueris quem nactus amicum
Rara eſt in terris, verus amicus, avis.

CCXLII.

En faiſant du bien à vos amis, donnez-vous bien de garde d'être du nombre de ceux qui ſont tels, que pourvû qu'ils n'ayent rien à ſe reprocher, l'infortune d'autruy ne les touche point; au contraire qui ſeroient marris qu'elle finit; Ils la font durer quelquefois pour faire durer leur gloire; Ils s'applaudiſſent, ils triomphent en ſecret d'une diſgrace qui leur donne occaſion de ſe ſignaler; au lieu de chercher les moyens les moins éclatans; pour ſe faire honneur, ils marchent toûjours à grand bruit, & enfin ils regardent leurs amis comme des victimes devoüées à leur reputation; au lieu d'adoucir en obligeant de bonne grace, tout ce qu'il y a de plus rude quand on reçoit par neceſſité, laiſſer adroite-

ment passer les bons offices que l'on rend pour des services tres - mediocres ; & ainsi faire des petits larcins à la reconnoissance, pour en enrichir l'amitié.

Pour bien obliger tes amis
En ce que tu leur as promis,
Eloigne de toy la paresse ;
Qui sçait obliger promptement,
En executant sa promesse
Oblige un amy doublement.

Gratia quæ tarda est, ingrata est, gratia namque *Auson.*
Cum fieri properat, gratia grata magis.

Celuy qui importuné d'un amy pauvre luy donne enfin quelque secours, n'est pas liberal, mais il achete seulement son repos. *Mr de la Bruyere.*

CCXLIII.

Que tout soit commun entre vous & vôtre amy, comme biens, volontez, &c. Mais avec cette restriction de Pericles, *usque ad aras*, c'est à dire, sans préjudicier à ce que vous devez à Dieu, à la justice, à la raison. Aristote a dit, que, quelque amis que

luy fussent Platon & Socrates, il aimoit encore davantage la verité. *Sit amicus Plato, amicus Socrates, magis tamen amica est veritas.* Ciceron veut que l'on prefere la Religion & la fidelité à l'amitié qui leur est contraire. *Cum in amicitiâ quæ honesta non sunt postulantur, Religio & fides anteponenda est amicitia.* Je remarque sur cette communauté qui doit être entre les amis, que quelqu'un demandant un jour à Alexandre le Grand où étoient ses tresors, il montroit ses amis; voulant marquer par cette demonstration, qu'il disposoit à son gré de tout ce qu'ils possedoient. Zenon disoit qu'un amy est une ame qui habite en deux corps. Eudamidas étoit bien persuadé de la même communauté quand il fit son testament dont voicy l'histoire. Eudamidas de Corinthe étant extrêmement pauvre ne laissa pas, quand il se vit au lit de la mort de faire son testament, dans lequel il y avoit deux legs, un pour Charixenus Sycionien & l'autre pour Aretheus Corinthien, tous deux ses intimes & fideles amis. Ce testament étoit conçû en cette maniere. Je legue à Aretheus

le soin de nourrir ma mere pendant « sa vie, & à Charixenus la charge de « marier ma fille, & de luy constituer « une dotte honnête & selon sa condi- « tion, & si l'un d'eux vient à mourir, « je substituë en sa part celuy qui sur- « vivra. Ce testament fit rire le peuple; « mais les legataires en ayant été avertis, accepterent les obligations de ces legs, & s'en acquiterent avec autant d'exactitude que s'il avoit été en leur faveur.

CCXLIV.

Eprouvez bien ceux que vous voulez choisir pour amis, avant que de les mettre de ce nombre.

Ponere si charos aliquem cupis inter amicos,
Expendas mores illius ante diu.

Connoissez avant que d'aimer.

Un Renard jeune encore, quoique des plus madrez,
Vit le premier Cheval qu'il eût vû de sa vie,
Il dit à certain Loup franc novice, accourez,
Un animal paît dans nos prez,

Beau, grand, j'en ay la vûë encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous, dit le Loup en riant
Fais-moy son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque peintre, ou quelque étudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joye
Que vous aurez en le voyant;
Mais venez, que sçait-on? peut-être est-ce une proye
Que la fortune nous envoye.
Ils vont, & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfilèr la venelle.
Seigneur dit le Renard, vos humbles serviteurs
Apprendront volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval qui n'étoit dépourvû de cervelle;
Leur dit: Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs,
Mon Cordonier l'a mis autour de ma semelle;
Le Renard s'excusa sur son peu de sçavoir,

Mes

Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait instruire,
Ils sont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir,
Ceux du Loup, gros Messieurs, l'on fait apprendre à lire.
Le Loup par cé discours flatté,
S'approcha, mais sa vanité
Luy couta quatre dents: Le Cheval luy deserre
Vn coup, & haut le pied; Voilà mon Loup par terre,
Mal en point, sanglant & gasté.
Frere, dit le Renard, cecy nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit;
Cét aimal vous a sur la machoire écrit,
Que de tout inconnu le sage se mefie.

La prosperité fait des amis, l'adversité les éprouve. Dés qu'on a bû, l'on tourne le dos à la fontaine; dés qu'on a pressé l'orange, on la jette par terre. *Felicitas multos habet amicos. Amicus certus in re incertâ cernitur.* Alcibiade voulant éprouver ses amis, les conduisit dans une cave,

où il leur fit voir le cadavre d'un homme qu'il feignit avoir tué. Il les pria de luy aider à l'enterrer secrettement. Tous l'abandonnerent dans ce danger. Il n'y eût que Callias qui luy fût fidele.

Ovide. *Scilicet ut fulvum spectatur in ignibus aurum,*
Tempore sic duro est inspicienda fides.

L'adversité est un feu qui fait connoître la pureté & la sincerité de l'amitié. Si vous êtes hûreux, que vous avez d'amis! Si vous êtes malhûreux quelle solitude! Denys, disoit Diogene, se sert de ses amis, comme de vaisseaux que l'on conserve, quand ils sont pleins, & qu'on rejette, quand ils sont vuides. Que la prosperité vous fait retrouvér de parens que l'adversité vous avoit cachez! ce qu'il y a de plus fâcheux pour ceux qui sont favorisés de la fortune, c'est qu'ils ne peuvent bien connoître s'ils ont de veritables amis. Marsil. Ficin. *In prosperitate incerta est amicitia; nescitur enim utrum persona, an felicitas diligatur.* Ils ne sçavent laquelle des deux on aime, ou leur bonne fortune, ou leur personne. Les faux

amis ſont, 1°. Les amis ſeulement de table.

Hunc quem menſa tibi quem cœna paravit amicum, Martial
Eſſe putas fidæ pectus amicitiæ?
Aprum amat & mullos; ſumen & oſtrea; non te.
Tam benè ſi cœnem, noſter amicus erit.

Penſes-tu que celuy, que ta table, « qu'un repas a fait ton amy ait une « veritable amitié pour toy? Tu te « trompes, ſi tu as cette penſée; car ce « n'eſt pas toy qu'il aime, mais ſeule- « ment les mets exquis que l'on ſert « ſur ta table. Il m'aimeroit au tant « que toy, ſi je luy faiſois auſſi bon- « ne chere que celle que tu luy fais. «

Quem tibi divitiæ peperere eſt falſus amicus,
Argentum, non te, diligit ille tuum.

Les faux amis ſont, 2°. Ceux qui fondent leur amitié ſur de méchans principes, comme Herode & Pilate, qui devinrent amis par la haine commune qu'ils eurent pour Jeſus-Chriſt:

3°. Ceux qui font amitié indifferemment avec tout le monde.

Les faux amis ſont encore ces gens ſuperficiels & déguiſez, qui ont le miel dans la bouche, & le fiel dans le cœur, *mel in ore*, *fel in corde.* Mangez, diſoit Lipſe, pluſieurs muids de ſel avec ceux qui veulent entrer dans vôtre amitié, avant que de les y admettre : car il y a bien du déguiſement dans les hommes. Tel vous tient des diſcours auſſi doux que le lait, qui conſerve dans le cœur des ſentimens auſſi amers que le fiel.

Nulla fides eſt in pactis,
Mel in ore, verba lactis;
Fel in corde, fraus in factis.

C'eſt pourquoy Antigonus prioit ſouvent Dieu qu'il le défendît contre ſes amis, à cauſe qu'il eſt plus difficile de connoître les mauvaiſes volontez des amis perfides, que celles des ennemis declarez. Ariſtote s'écrioit ſouvent au milieu de ceux qui ſe diſoient ſes amis, *ô mes amis, perſonne n'eſt amy!* Le Philoſophe Secundus Athenien, qui vivoit du tems de l'Empereur Adrien, diſoit

qu'un amy eſt un nom vain, un homme qui ne paroît jamais, un treſor qui ne ſe trouve nulle part.

Nomen amicitiæ, nomen inane fides. Ovide.

Ce que les hommes ont nommé amitié, n'eſt pas veritablement amitié; ce n'eſt qu'une ſocieté, qu'un ménagement reciproque d'interêt, & qu'un échange de bons offices. Ce n'eſt enfin qu'un commerce où l'amour propre ſe propoſe toûjours quelque choſe a gagner.

Voicy le conſeil que donne Epictete pour bien connoître ceux qui ſont faux amis. Faites naître, dit-il, « quelque petit interêt entre ces amis, « & vous verrez que comme une piece « de chair jettée entre deux chiens, « qui ſe jouënt, les anime bien-tôt à « ſe mordre; auſſi ces amis qui paroiſ « ſoient ſi étroitement liez d'affection, « feront en même-tems bande à part, « & s'entre ruineront s'ils peuvent. «

CCXLV.

Conſervez un veritable amy; c'eſt-à-dire, un amy fidele, honnête homme, prudent, éclairé, deſinte-

ressé, avec autant de soin que vous conserveriez le plus grand tresor qui se puisse trouver. *Obsecro te, ne amicum qui diu quæritur, vix invenitur, difficile servatur, pariter cum oculis & mente amittas.* 1°. Parce que l'amitié est la chose la plus necessaire. Si on l'ôtoit du monde; les maisons, les villes ne pourroient subsister long-tems, dit Ciceron. *Quod si exemeris è natura rerum benevolentiæ conjunctionem, nec domus ulla, nec urbs stare poterit.*

. Ierô- me Ep. Ruff.

M. l'Abbé de Viliers.

L'amitié vient du Ciel, c'est Dieu qui nous l'inspire,
Luy qui sur les humains exerçant son empire,
A voulu que le cœur qu'il forma de sa main,
Sçeût se donnant à luy, se prêter au prochain.

Sans elle on ne peut vivre heureux. Le plus heureux des hommes ne se peut passer d'amy; il n'y a que Dieu qui n'en a pas besoin; parce que luy seul trouve en luy-même tout ce qui luy est necessaire pour sa beatitude. Les Latins, pour exprimer la

necessité de l'amitié, l'appelloit *necessitudo*, necessitude, & les amis *necessarios*. 2°. L'amitié est une chose fort précieuse, parce qu'elle fait la grande douceur de la vie, elle rend la prosperité plus charmante, & l'adversité plus supportable. *Amicitia prosperas res dulciores facit, & adversas communione temperat, & leviores reddit.* Quel plaisir de pouvoir dire au milieu d'un grand nombre de gens qui vous assiegent pendant vôtre prosperité : Isidore.

Enfin je me derobe à la joye importune, Berenice. Trag de M. Racine.
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune,
Ie suis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un amy qui me parle du cœur.

Sans amis les pensées sont ennuyeuses, tout ce qu'on fait est un travail fatiguant, tous les païs sont étrangers, enfin toute la vie n'est qu'un tourment. *Sine amicis omnis cogitatio est tædium, omnis operatio labor, omnis terra peregrinatio, omnis vita tormentum.* Il n'y a aucun bien dont Cassiodor.

la possession soit agreable, si on ne le communique à quelqu'un, particulierement à un amy. *Nullius boni sine socio jucunda possessio est.* S.Chrisost.
Troisiémement, parce que les veritables amis sont tres rares.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage,
L'un trouvoit les dedans, pour ne luy point mentir,
Indigne d'un tel personnage;
L'autre blamoit la face, & tous étoient d'avis,
Que les appartemens en étoient trop petits.
Quelle maison pour luy! l'on y tournoit à peine.
Plût au Ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il elle pût être pleine!
Le bon Socrate avoit raison,
De trouver pour ceux là trop grande sa maison;
Chacun se dit amy, mais fol qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que ce nom;
Rien n'est plus rare que la chose.

C'est pourquoy Menandre assuroit, que l'on étoit trop hûreux, quand ou pouvoit rencontrer seulement l'ombre d'un amy. Le Scythe Abauchas croyoit les veritables amis si rares, qu'il laissa sa femme & ses enfans dans le peril d'un incendie pour secourir son amy Gyndanes, disant, pour justifier ce choix, qu'il pourroit avoir bien d'autres enfans, & trouver une autre épouse; mais qu'il luy seroit tres difficile de rencontrer jamais un autre amy aussi éprouvé, & trouvé aussi fidele, que celuy qu'il vouloit sauver. Seneque avoit le même sentiment pour cette preference, lorsque reprenant un pere d'être trop affligé de la mort de son fils, il luy disoit, Si vous versez tant de larmes pour la mort d'un fils, que feriez vous donc, si vous aviez perdu un amy? *Tam molliter tu fers mortem filii, quid faceres, si amicum perdidisses?*

CCXLVI.

Ne flatez point vos amis dans leurs défauts. Phocion disoit, *Vous ne pouvez m'avoir pour amy & pour flateur en même tems.* Faites en sorte de prendre sur les passions de

votre amy l'empire qu'il se refuse à luy-même Saisissez-vous adroitement de son cœur par des ouvertures bien menagée, & par des conseils de saisons. Ne le reprenez point avec hauteur : L'orgueil est le poison de l'amitié. On ne peut facilement unir deux montagnes ensemble. Comme la veritable amitié trouve, ou rend égaux tous ceux qu'elle unit ; elle ne peut rien souffrir de ce qui sent le maître. *Vera amicitia pares facit, aut invenit.* Ne vous rebutez point, si vos remontrences affectionnées ne produisent pas d'abord leur effet, perseverez à les faire ; s'il ne fait pas son devoir, vous aurez du moins cette consolation ; c'est d'avoir fait le vôtre.

Cumque mones aliquem, nec se velit ipse moneri ;
Si tibi sit charus, noli desistere cœptis.

CCXLVII.

Pour avoir en horreur l'avarice, persuadez-vous que ce vice ôte le repos à celuy qu'il possede ; ne luy donne que des inquitudes pour ac-

querit, & pour conſerver; l'engage à tomber dans mille baſſeſſes odieuſes pour avoir de l'argent; eſt cauſe qu'il n'eſt bon pour perſonne & qu'il eſt tres-méchant contre ſoy-même, ſe refuſant ſouvent les choſes neceſſaires; met ſon eſprit dans une ſi méchante diſpoſition, qu'il eſt capable de ſacrifier à ſon avidité toutes les conſiderations divines & humaines & enfin qu'il n'eſt jamais content, quelques richeſſes qu'il poſſede, parce qu'il en deſire toûjours davantage.

Un avare idolatre & fou de ſon argent,
Rencontrant la diſette au ſein de l'abondance,
Appelle ſa folie une rare prudence,
Et met toute ſa gloire & ſon ſouverain bien
A groſſir un treſor qui ne luy ſert de rien.
Plus il le voit accrû, moins il en ſçait l'uſage.

CCXLVIII.

Appliquez-vous à vous bien conduire dans les converſations. C'eſt l'étude qui augmente les talens de la

nature ; mais c'est la conversation qui les met en œuvre. L'usage de l'esprit de l'homme se fait particulierement dans la conversation, parce qu'il se trouve obligé de parler juste, & de répondre juste. Dans le cabinet l'esprit raisonne sans resistance comme il veut, & sur ce qu'il veut; il n'y trouve personne qui luy contredise ; dans la conversation il doit être prêt à raisonner sur tout ; & à soutenir ses raisonnemens contre tout ; La conversation est le grand livre du monde qui apprend l'usage des autres livres ; Sans elle la science est sauvage & sans agrément.

Remar. Critiq.

CCXLIX.

Ayez dans la conversation de la familiarité avec peu de personnes, de la douceur pour toutes, & n'ayez de la rudesse pour aucune *Paucis esto familiaris, omnibus suavis, nemini durus.*

CCL.

Ayez dans la conversation le visage ouvert, la langue sobre & discrette, la pensée cachée : & ne vous fiez pas indiscretemennt à tout le monde. *Frons aperta, mens clausa, vide cui fidas.*

CCLI.

Il y a de trois ſortes de converſations, ſçavoir, la domeſtique, celle qui arrive par hazard & celle qui eſt d'élection. Ayez de la patience dans la premiere de la diſcretion dans la ſeconde, & de la prudence dans la troiſiéme.

CCLII.

Faites ſouvent cette comparaiſon entre la lecture & la converſation (afin que vous tâchiez de tirer avantage de l'une & de l'autre.) Si la converſation donne la facilité, la lecture donne l'abondance; celle-là diſtribuë ſeulement ce que celle-cy luy acquiert, & elle n'eſt liberale que des richeſſes que l'autre luy amaſſe.

CCLIII.

Ne ſoyez point guindé ny affecté dans vos paroles. La converſation de certaines perſonnes eſt comme un vers, où châque ſyllabe eſt comptée; Le ſtile de la converſation doit être plus naturel.

Stimiſi miſto il colto él negletto. Taſſo Cant. 17.

Ioindre à la politeſſe un peu de negligence,
C'eſt du bel entretien l'agreable ſcience.

CCLIV.

N'applaudiſſez point par une lâche complaiſance, à tout ce qu'on dit ſans diſtinction du vray d'avec le faux, du bon d'avec le mauvais : Hé, je vous prie de dire du moins
" une fois ,*non*, afin que je m'apper-
" çoive que nous ſommes deux, di-
" ſoit l'Orateur Cœlius à un flateur.
Seneque *Dic aliquid contra ut duo ſimus.* On tombe rarement dans ce défaut. L'autre extrêmité eſt plus à craindre ; car on trouve preſque dans toutes les converſations des gens de l'humeur d'un Chevalier d'Arragon, ou de Navarre , nommé Sancho Derbiti, & ſurnommé l'opiniâtre, qui portoit pour deviſe dans ſa cornette, *que ſi, que non.*

CCLV.

Quand vous vous trouverez avec ceux qui ſoûtiennent hardiment des extravagances & des impoſtures, ne les combattez pas ſerieuſement; mais d'une maniere qui leur faſſe connoître, que ce qu'ils avancent eſt ſi ridicule, qu'il ne merite pas qu'on ſe ſerve de fortes armes pour le détruire. Il ne faut que s'en mocquer; parce qu'en les combattant ſerieu-

ſement, on leur donne plus de poids qu'il n'en ont par eux-mêmes. *Multa ſunt riſu digna revinci, ne gravitate adorentur.* Tertull. Quelqu'un aſſûrant à Xenophanes qu'il avoit veu des anguiles pleines de vie dans des rivieres boüillantes, il luy dit, pour réponſe, que pour luy il ſçavoit le moyen de les faire cuire dans de l'eau froide.

CCLVI.

Tenez-vous toûjours ſur vos gardes quand vous ſerez en converſation avec les Grands, afin que ne vous laiſſant point aller à quelque familiarité, vous ne vous mettiez point en danger de ſouffrir d'eux quelque diſgrace. Le Proverbe Allemand dit qu'il ne faut jamais manger de ceriſes en converſation avec les grands, parce qu'ils en jettent les noyaux aux yeux de ceux qu'ils regardent comme leurs inferieurs :

CCLVII.

Ne ſoyez point d'une humeur ſi uniforme, que vous ne la changiez jamais, quelque choſe qui arrive. Etre toûjours triſte avec ceux qui ſont gays, toûjours enjoüé avec les mélancholiques, toûjours affairé avec ceux qui ſe veulent delaſſer par un

honnête divertissement, tout cela ne sert qu'à rendre insupportable dans la conversation. Il faut être soupple, maniable. Les plus belles ames & les mieux nées sont les plus universelles, les plus communicatives, les plus applicables à tout sens. C'étoit-là le caractere du vieil Caton. *Huic versatile ingenium, sic pariter ad omina fuit, ut natura ad id unum diceres, quodcumque ageret.*

Char.

CCLVIII.

Ne parlez jamais magistralement. Les manieres imperieuses heurtent & blessent tout le monde. Adoucissez ce que vous dittes par des, *peut-être*, *on dit*, *je pense*, *il semble*. Cette conduite vous fera écouter plus favorablement.

CCLIX.

Recherchez autant qu'il vous sera possible la conversation des gens plus habiles que vous. L'esprit se fortifie avec les veritables sçavans, & s'affoiblit avec ceux qui ne sçavent rien. Sans la Science la conversation est legere. l'Entretien des bons esprits vous sera une école où vous pourrez apprendre avec plai-

ſir ce qu'ils ont appris avec peine.

CCLX.

Tendez toûjours à la verité, reconnoiſſez-là lors qu'elle ſe fera voir à vous, & luy cedez ſans reſiſtance. Reconnoître ſa faute, confeſſer ſon doute, avoüer ſon ignorance, ceder quand il faut; ſont tours de jugement, de candeur, de ſincerité que l'on regarde comme les principales qualitez d'un ſage & honnête homme.

CCLXI.

Soyez en garde contre la reputation de celuy qui vous parle. La qualité, l'air du viſage, la maniere de parler, le tems, le lieu, l'authorité, tout cela peut impoſer.

CCLXII.

J'ay remarqué que d'ordinaire ceux-là ſont les plus agreables dans les converſations, qui connoiſſent & debitent ce qui ſe paſſe de plus conſiderable dans le monde, qui ont une routine de ce qui y eſt en uſage, qui ont obſervé les plus belles actions des Princes, les evenemens rares, les merveilles de la nature,

les extravagances de la fortune, ce qu'il y a de bien pensé dans un livre, d'extraordinaire dans un Grand, de singulier dans une famille, les nouvelles curieuses, les raisonnemens judicieux, les bons mots, les actions heroïques, les axiômes des sages & les plaisanteries des enjoüez & des bouffons. Profitez de cette remarque.

CCLXIII.

Soyez dans la conversation autant attentif à ce qu'on dit, qu'à ce que vous avez à dire.

De tout ce qui se dit il ne faut rien confondre,
Il faut être attentif, sans nul égarement,
La conversation n'est pas bonne autrement,
Quand on écoute mal, on ne peut bien répondre.

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paroissent raisonnables dans la conversation; c'est qu'il n'y a presque personne, qui ne pense plûtôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisement à ce qu'on luy dit.

CCLXIV.

Pour plaire beaucoup dans la conversation, ne songez pas tant à bien dire & à bien penser, comme à faire bien penser & à faire bien dire les autres. Vous serez extrêmement agreable à ceux à qui vous donnerez occasion de l'être. C'est pourquoy le secret de plaire dans les conversations, c'est de ne pas trop expliquer les choses, mais plûtôt les dire à demy, & les laisser un peu deviner. On marque par cette adresse la bonne opinion qu'on à de ceux avec qui on s'entretient, & rien ne plaît tant que cette opinion, parce que rien ne flatte tant leur amour propre. *Caract. nat. des hommes*

CCLXV.

Motifs de consolation dans les adversitez, & les persecutions. Et avis pour les souffrir patiemment.

1°. Regardez les adversitez comme des moyens dont la divine providence se sert pour vous tenir dans vôtre devoir, & pour vous rappeller à elle, comme des punitions pour vos fautes, comme des épreuves pour vôtre vertu, comme des graces

pour vôtre sanctification. Elles fortifieront tout ce qu'il y a de bon en vous. De même qu'aux arbres les parties les plus fortes sont plûtôt celles qui sont agitées par le zephyre, aussi plus nous sommes agités par l'adversité, plus nous aquerons de forces. Ne desirez donc pas d'être toûjours dans la prosperité, si vous voulez être assuré de la constance & de la fermeté de vôtre vertu ; car c'est dans l'adversité que la vertu se fait connoître & se perfectionne.

Erasme.

Ne semper ventos optet tua cymba favent es ;
Arguitur virtus, perficiturque malis.

Armez-vous donc de resignation dans vos plus grands chagrins, la resignation nous rend tranquiles dans le bruit des plus violentes persecutions, insensibles aux pertes les plus impreveuës ; terribles à nos plus terribles Ennemis. Une personne affligée disoit ; L'adversité me fait sortir de „ mes égaremens, en me mettant dans „ la necessité de retourner à Dieu ; me „ fait profiter de sa verité en éloignant „ de moy les flatteurs ; me donne de-

quoy appaiser sa justice, en faisant «
des victimes de mon esprit & de mon «
corps. Le silence d'un cœur affligé, «
disoit Seneque, est plus agreable aux Dieux que tout l'encens qu'on pourroit brûler dans leurs Temples. Dieu agit envers ceux qu'il aime, comme les petits enfans qui ont des toupies; ils les foüettent sans cesse, pour les tenir toûjours debout.

2°. Faites reflexion, pour fortifier vôtre esprit contre les persecutions, que c'est un grand mal que de ne pouvoir supporter le mal; que quand elles sont souffertes avec patience, ce sont des playes glorieuses, qui comme autant de bouches ouvertes disent à tout le monde la gloire de celuy qui les porte; que c'est une generosité digne de loüange & d'admiration que de se mettre au dessus des injures & de les mépriser; & qu'au contraire celuy qui ne peut souffrir une injure, est, disoit Fabius Maximus, plus poltron que celuy qui s'enfuit devant son ennemy. *Plutarque.* Quelqu'un ayant donné un coup de pied à Socrate, il dit à ceux qui s'étonnoient de sa tranquillité aprés ce mauvais traitement, Quoy!

si un âne m'avoit donné un coup de pied, me faudroit-il l'appeller au combat ? Dans les plus injustes persecutions qu'on pourra vous faire, vôtre innocence vous doit être toûjours une source inépuisable de consolations.

Horace Trag. de Mr. Corn.

Quoy qu'à peine à mes maux je puisse resister,
J'ayme mieux les souffrir que de les meriter.

Il faut vaincre les paroles injurieuses de ses ennemis par le silence de la charité, leurs emportemens excessifs, par la douceur de la charité, leurs plus violentes persecutions, par la fuite de la charité.

3°. Ne répondez à la medisance que par de bonnes mœurs ; si la vertu ne fait pas taire la médisance, il est sûr du moins qu'elle ne manque pas de la desarmer. C'est se vanger glorieusement pour soy & cruellement pour celuy qui pretend offenser, que de luy mortrer que l'on ne se soucie pas de ses injures. Un sophiste disant à Demonax, Pourquoy parles-tu mal de moy ? C'est répondit le Philosophe, parce que tu t'en

soucies. Répondre au médisant, ce seroit se comparer à luy & par consequent luy faire croire qu'on l'estime. Vangez-vous en conduisant mieux & plus sûrement vos affaires. Quand on parlera mal de vous, raisonnez comme Socrate. Voicy ce qu'il disoit. Si le mal qu'on dit de moy est " vray, je veux m'en corriger; s'il est " faux, ce n'est pas de moy qu'on par- " le, & ainsi je ne veux pas m'en " affliger. Le mépris des injures fait " mourir la medisance, & le ressentiment la ressuscite : c'est reconnoître la force de ses armes, que d'avoüer qu'elles nous ont pû blesser; c'est rendre nôtre ennemy content, que de luy témoigner qu'il nous empêche de l'être. Quelque haine que vos ennemis ayent contre vous, ils sont forcés à vous estimer, quand vous ne leur faites voir que de la vertu.

L'honnête femme par du Bosc.

L'estime & le respect sont de justes tributs,
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus.

Sertorius Tragedie de Mr Corneil.

Les Courtisans de Philippe Roy de Macedoine luy conseillant de faire

punir ſeverement un nommé Arcadion qui médiſoit par tout de luy ; ce Prince au lieu de luy faire aucun mal, le traita avec beaucoup de douceur, & luy envoya même des preſens fort conſiderables ; quelques jours aprés ces mêmes Courtiſans luy apprenant que cet Arcadion vantoit par tout ſes vertus avec un zele qui marquoit une ſincere reconnoiſ-
„ſance ; Eh bien, leur dit le Roy,
„voyez ſi je n'entends pas mieux que
„vous à guerir le mal de la médiſance. Timotheus que l'on eſtimoit tres heureux dans ſes entrepriſes fut repreſenté par quelques envieux de ſon bonheur avec des filets en main, où les villes venoient ſe jetter pendant qu'il dormoit. Ce Capitaine ſans en témoigner le moindre chagrin, dit à ceux qui luy montroient cette peinture, Si je prends des belles villes en dormant que feray-je, quand je ſeray éveillé.

4°. Ne meſurez point par opinion les offenſes qu'on vous fait. L'opinion bleſſe plus que le mal. Nôtre impatience nous cauſe plus de dommage que ceux dont nous nous plaignons. Le plus grand mal que nous

puiſ

puiſſions recevoir eſt celuy que nous recevons de nous-mêmes. C'eſt nous-mêmes qui nous offenſons en nous montrant ſenſibles aux offenſes. Socrate diſoit, Anïtus & Melitus me « peuvent bien faire mourir ; mais ils « ne me ſçauroient mal faire. «

5°. Pour n'être point émeu des reproches qu'on vous pourroit faire de vos défauts, parlez en le premier, & montrez que vous les connoiſſez bien ; cette conduite fera croire que les connoiſſant, vous ne manquerez pas de les corriger.

6° Si vôtre faute a donné naiſſance à l'injure qu'on vous fait, regardez cette injure, non comme une offenſe, mais comme une correction pour vous rendre plus ſage, & comme un châtiment pour vous punir comme vous le meritez.

7°. Puiſque c'eſt une neceſſité & un ordre de la nature pour tous les hommes de ſouffrir, & puis qu'ils ſouffrent en effet, vous ne devez pas pretendre que la providence faſſe un miracle en vôtre faveur. Apprenez ſeulement à bien ſouffrir ce que vous ne pouvez éviter : Car

Iette toy dans la cour, entre dans les affaires;
Monte sur l'ocean, cours les deux hemisphères;
Demeure en l'autre monde; habite celuy cy;
Suis les arts de la paix, ou l'horreur de la guerre;
Tant que tu vivras sur la terre,
Tu ne peux vivre qu'en soucy.

8°. Pour vous consoler, ne regardez pas ceux qui sont plus heureux que vous; mais bien plûtôt ceux qui sont dans une plus grande misere que la vôtre. Diogene voulant commencer à s'addonner à la Philosophie un jour de fète, auquel les Atheniens faisoient des festins publics, des jeux sur les theatres, & des assemblées de réjoüissance, se mit dans un lieu loin de la place, comme s'il eût voulu y dormir: étant dans cet état, quelques reflexions que luy suggeroient ces spectacles de réjouissance, commencerent à le troubler, „ & à ébranler sa resolution. C'est sans „ necessité, disoit-il, que je me vais „ jetter dans une maniere de vivre la- „ borieuse & sauvage, que je me separe

de tout le monde, & que je me pri- "
ve de tous les biens. Pendant qu'il "
s'abandonnoit à ces raisonnemens, il "
apperçeut une souris qui venoit manger les miettes qui étoient tombées de son gros pain: alors reprenant courage, il dit en soy-même, comme s'accusant de foiblesse : Que dis-tu "
Diogene, voilà une creature qui vit "
encore & fait grand chere de ton res- "
te, & toy lâche que tu es, tu te plains "
de ce que tu n'es pas saoul & yvre "
comme ceux-là? Si tous les hommes "
avoient apporté leurs maux en un lieu pour en faire le partage en parties égales, il n'y a personne qui n'aimât mieux remporter chez soy ses propres maux, que de faire ce partage. Darius étant affligé pour la per- *Solon.*
te de la plus chere de ses femmes, Democrite pour le consoler, luy promit de la faire revivre pourveu qu'il employât toute sa puissance, afin de luy faire recouvrer les choses necessaires pour une telle operation. Aprés avoir usé de quelques recherches feintes, il luy dit qu'il n'avoit plus besoin pour achever cette entreprise, que des noms de trois personnes qui n'eussent jamais ressenti d'adversité

en ce monde ; ce que Darius n'ayant jamais pû trouver, nôtre Philosophe usant de son ris ordinaire qu'on appelloit Abderitain, luy dit qu'il avoit tort de prendre si fort à cœur les afflictions, puisque personne n'en étoit exempt.

9°. Accoûtumez-vous à chercher tout vôtre plaisir dans vôtre ame ; si vous ne voulez pas souffrir avec impatience les douleurs de vôtre corps, lors qu'il en sera affligé.

10°. Apprenez par vos peines à vous dégoûter de ce qu'il faudra necessairement que vous quittiez, & à ne vous y point attacher.

11°. Si vôtre douleur est longue, elle sera legere, & ainsi il vous seroit honteux de vous en plaindre ; si elle est violente, elle sera courte. *Confide, summus non habet tempus dolor ; si gravis ; brevis ; si longus, levis.* Ce n'est pas tant nôtre douleur qui est trop forte, que nôtre delicatesse qui est trop grande. Un païsan endurci par le travail se riroit du mal qui jette dans l'impatience ceux qui sont accoûtumez à joüir de leurs commoditez & à avoir leurs aises.

12°. Si la maladie se peut guerir, ayez patience, le bon traitement la guerira; si elle est incurable, prenez courage, la mort la terminera. Ou la maladie finira, ou le malade; il n'y a point de mal extrême, quand on est assûré d'en sortir.

13°. Un peu plus de reflexion, & de raisonnement dans les adversitez de la vie, & un peu moins d'opinion, les rendroit plus supportables. Les hommes ne sont pas troublez par les choses; mais par l'opinion qu'ils en ont. Par exemple, la mort n'est pas un mal, mais c'est l'opinion que l'on a de la mort, qui la fait un mal. Dans l'exil, il me paroît qu'il n'y a qu'un mal d'opinion. Qu'importe-t-il d'être né dans un païs & de vivre dans un autre? toute la terre est le païs de l'homme sage. *Omnis terra patria sapienti.* Antisthenes disoit aux Atheniens qui se glorifioient d'être vrays & naturels citoyens d'Athenes, qu'ils n'avoient rien en tout cela plus que les sauterelles & les escargots de cette ville. Il faut vivre par tout comme chez soy. *Omnes terras tanquam suas videre, & suas tanquam omnium.* C'est être chez soy par tout Epictete

où l'on se trouve bien : Or se trouver bien ne dépend point du lieu, mais de soy même. Il est aussi naturel au sage de vivre par toute la terre, qu'aux poissons de nager dans toutes les eaux, & aux oyseaux de voler dans tout ce qu'il y a d'air qui enveloppe le globe terrestre.

Omne solum forti patria est, ut piscibus æquor,
Vt volucri vacuo quidquid in orbe patet.

Quelqu'un disant à Diogene, pour luy faire des reproches de ce qu'il avoit été banny de son païs ; Ceux de „ Sinope t'ont condamné à un éxil per„ petuel. Au contraire c'est moy, ré„ pondit Diogene, qui les ai condam„ nez à ne point sortir du fonds du Pont „ Euxin. C'est une foiblesse enfantine de se tenir pour perdu, quand on se voit en un lieu, où l'on n'a jamais été. Les enfans qui sont tirez de la maison de leur nourrice prennent la maison de leur mere pour un lieu d'éxil, & se mettent à pleurer. Combien de gens sont, pour ainsi dire, bannis de leur païs par leur avarice, passant plusieurs années sur les Mers de l'au-

tre monde, pour y pescher des perles, ou parmy des sables bruslans, pour amasser de la cocheuille; ou dans les neiges proche du Pole, pour prendre des martres & des hermines? Les uns sont bannis par la passion d'autruy; les autres par la leur; c'est par cette difference qu'est produite l'opinion qui fait le chagrin. Quelqu'un plaignant Anaxagoras de ce qu'il mouroit dans un païs étranger: Le chemin de l'autre monde, dit il, est aussi court en un lieu qu'en un autre.

14°. La pauvreté ne seroit point si odieuse, si l'on n'avoit point d'autre desir que de vivre selon la nature & la raison; avec cette regle on croiroit avoir ce qu'il faut. *Comparabile est quod natura desiderat & expositum. Ad manum est quod sat est*; mais parce que l'on veut vivre selon l'opinion, on n'est jamais content. *Si ad naturam vives, nunquam eris pauper; si ad opinionem, nunquam dives. Exiguum natura desiderat opinio immensum.*

15°. Ne dites jamais que vous avez perdu quelque chose; dites que vous l'avez renduë. On vous a enlevé vôtre bien; c'est que vous l'avez rendu.

Mais, me direz-vous, c'eſt un méchant homme qui me l'a enlevé;
Epictete Que vous importe-t-il par qui celuy qui vous l'avoit prêté, vous l'ait redemandé.

Seneque 16°. Servez vous des afflictions, comme d'un exercice pour vous faire connoître vos forces & les augmenter. L'adverſité fait voir nôtre force; car la vertu languit, quand elle n'a point d'ennemi à combattre.

Aſpera nos fortes prodit tribulatio: virtus,
Nullus ubi hoſtis adeſt, languida ſæpe jacet.

Calamitas virtutis occaſio eſt; ſervez-vous-en encore comme d'inſtrumens pour aider à vous retenir dans vôtre
S. Ierome. devoir, *Tribulatio Pædagogus noſter*; & comme de châtiment pour vous punir de vos fautes, & vous faire éviter des peines bien plus longues & bien plus ſenſibles que vous avez meritées. De tous les remedes, les plus ſalutaires ſont ceux qui font
Seneque quelque douleur. *Remedia nulla ſunt tam ſalutaria, quàm quæ faciunt dolorem.* L'adverſité eſt un mal ſeulement pour ceux qui ne la ſçavent

pas souffrir avec patience, *Ista non sunt mala, nisi malè sustinenti.*

17°. Pour n'être point troublé de la crainte, remaquez que nos craintes étant aussi sujettes à se tromper que nos esperances, peut-être les maux que vous craignés ne viendront pas jusques à vous. 2°. Qu'il n'est d'aucune utilité de se rendre malhûreux avant le tems & sur une incertitude 3°. Que l'esperance doit demeurer aussi long tems au corps que l'esprit. *Quandiu spiro spero.*

18°. Si vous étes affligé de la mort de vos amis ou de vos parens à cause de leur interêt; faites reflexion que se plaindre de ce que quelqu'un est mort, c'est se plaindre aussi de ce qu'il a été homme. Consolez-vous, la mort a mis fin à leurs miseres compagnes inseparables de la vie. *Seneque*

Maynard a dit sur la mort d'un jeune homme

On doit regreter sa mort
Mais sans accuser le sort
De cruauté ny d'envie,
Le siecle est si vicieux,
Passant, qu'une courte vie
Est une faveur des Cieux.

Si c'est pour vôtre propre interêt que vous étes affligé, faites vous riches en vertus, & vous aurez bien-tôt d'autres amis ; la vertu est l'instrument avec lequel on les fait. Les esprits forts, dit Seneque, ne veulent pas que le tems les console, aprés avoir satisfait à la nature dans le deüil qu'on porte de la mort de ses parens, & à l'amitié dans celuy qu'on fait paroître de la mort de ses amis, il faut aussi satisfaire à la raison en s'acquittant de ce qu'on luy doit. On a fait dire par Seneque à sa femme fort affligée de le voir mourir ; Vous me
» donnez sujet d'apprehender, que, si
» ma mort vous déplaît, vous n'aime-
» rez pas ma memoire ; puisque l'on
» détourne volontiers la veuë d'un ob-
» jet qui afflige. Ceux qui pleurent sans cesse les morts, ne songent pas qu'ils courent incessamment aprés eux. C'est n'avoir point de raison, que de regretter le départ d'une personne qu'on peut revoir à toute heure ; puisque chaque moment peut sonner nôtre retraitte. Quelle folie de trouver mauvais, qu'en allant tous ensemble au tombeau, un de la compagnie se soit avancé d'un pas pour prendre le devant !

Esp. de Sen.

19°. Ne pensez aux maux à venir que pour vous preparer à les souffrir, & non pas pour les craindre. La crainte augmentera leur peine ; la fermeté la diminuëra, ou plûtôt vous en fera triompher. En craignant le mal, on étend la douleur qu'il peut faire ; en le méprisant, on ôte sa plus grande sensibilité.

20°. Dans la dépendance faites reflexion, pour vous en consoler ; qu'il est indifferent de faire une chose par commandement ou de bon gré. La chose est toûjours la même ; & s'il y a quelque difference, ce n'est que celle qu'y met l'opinion. Si vous faites volontiers ce qu'on vous commande, vous étes le premier maître de vous-même.

21°. Enfin armez vous contre les adversitez de la vie de la confiance en Dieu. C'est le motif de consolation le plus sûr.

Que le Ciel sur mon corps lance
mille carreaux,
Qu'il ne soit contre moy que foudre
& que tonnerre,
Qu'aux orages passez succedent de
nouveaux,

menaces de me faire mourir, la nature te fait les mêmes menaces. *Mortem tu mihi minitaris, natura tibi :* La race des hommes sur la terre n'est autre chose que le départ de gens qui perissent & l'arivée de gens qui doivent perir. *Generatio hominum est decessio pereuntium, & successio perituorum.*

Puisque vous ne doutez pas que vous ne mourriez, animez vous par les pensées suivantes contre l'effroy que vous pourroit donner la mort. S. Aug

Miserable jouët de l'aveugle fortune
Victime des maux & des loix.
Homme, toy qui par mille endroits
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir ?
Lâche, regarde-la sans changer de visage,
Songe que si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

Madame des Houlieres.

L'horreur du tombeau n'est point à craindre, puisqu'on y entre sans aucun sentiment. Seneque

La mort bien loin de faire peur,

doit réjoüir. On souffre trop sur la terre dans quelque état qu'on soit, pour ne pas prendre plaisir à songer à ce qui nous en doit delivrer.

Nec mihi mors gravis est posituro morte dolores.

Naître dans ce monde, c'est commencer une vie pleine de travaux. *Nasci in mundo est ingredi laboriosam vitam.*

Id. Toute la vie n'est qu'un suplice. *Omnis vita supplicium est,*

satyr. ou reflex. sur les erreurs des hommes

L'homme est un composé de foiblesse & de bouë,
Ou la fiévre sans cesse, où le chagrin se jouë,
Qui naît en gemissant, qui vit dans la douleur
Qui ressent châque jour quelque nouveau malheur,
Et si dans la nature il est seul raisonnable,
C'est pour mieux ressentir le malheur qui l'accable.

Si les hommes étoient instruits dés le sein de leur mere des maux qu'ils doivent souffrir pendant le tems qu'ils ont à vivre, tous s'opposeroient à

leur naiſſance, & reſiſteroient de toutes leurs forces à ceux qui voudroient les tirer du lieu de leur conception. *Nihil eſt tam fallax quàm vita humana: Nihil tam inſidioſum; nec quiſquam accepiſſet, niſi daretur inſciis.* Auſſi perſonne n'entre dans le monde, qu'en verſant des larmes, qui ſont comme des preſages des maux que l'on aura à ſouffrir dans la ſuite de la vie. *Infans non à riſu, ſed à fletu orditur hanc lucem, quia quid malorum ingreſſus ſit neſciens, prophetat quodam modo.* S. Aug.

Auſſi-tôt que l'homme ſe fût rendu criminel par ſa deſobeïſſance, Dieu le revetit de peaux de bêtes; qui ſont l'habit des eſclaves qu'on envoye travailler aux mines; luy voulant marquer par ce vétement, qu'il entroit au monde comme dans une mine, pour y travailler & y ſouffrir juſques au tombeau. *Homo pellitus orbi, quaſi metallo datur.* Tertull. Il n'y a point d'autre port pour nous mettre en ſureté contre ces ſouffrances & ces tempêtes, que la mort. *In hoc tam proceloſo, & in omnes tempeſtates expoſito mari navigantibus, nullus portus niſi mortis eſt,* Seneque

Attendons la mort patiemment, comme une chose raisonnable, inévitable & naturelle.

Méprisons la mort comme une chose indifferente par elle-même; car elle n'est de consequence que par les circonstances qui la suivent; & le bonheur & le malheur de ces circonstances dépend de nous.

Le sommeil, les revolutions des saisons, ces momens successifs, qui passent, & que nous ne pouvons arrêter, les maladies, nos forces qui diminuent à mesure que nous avançons dans l'âge; tout cela nous doit familliariser avec la mort, & nous la rendre si familiere qu'elle ne nous devroit faire aucune peur quand nous y faisons reflexion.

Madame des Houlieres.

Que l'homme connoît peu la mort qu'il apprehende,
Quand il dit qu'elle le surprend!
Elle naît avec lui, sans cesse luy demande,
Un tribut dont en vain son orgueil se defend.
Il commence à mourir long-tems avant qu'il meure:
Il perit en détail imperceptiblement,

Le nom de mort qu'on donne à nôtre derniere heure,
N'en est que l'accomplissement.

Nos corps sont des flambeaux allumez, dont le vent de nôtre respiration fait fondre peu à peu la cire, en attendant que celui de nôtre dernier soupir en éteigne la clarté. Il n'importe pas cõbien de tems on a vécu. Une mort heureuse est toûjours devancée d'une longue vie. Quand le dernier pas de la cource est couronné, on ne tient plus compte de ceux qui l'ont devancée. Seneque

Un bel morir tutta la vita honora; Petrarque
Une belle mort honore toute la vie.

Est-on raisonnable de craindre si long tems la mort, qui est une chose qui dure si peu ? Les hommes craignent la mort parce qu'elle leur fait quitter des choses pour lesquelles ils ont de forts & de longs attachemens, & parce que ses suites seront bien longues ; car elle decide d'une éternité de peines ou de plaisirs. Cela étant, ne nous attachons point aux choses qu'elle nous fera perdre; rendõs par une vertueuse vie ses suites heureuses, afin qu'elle decide en nôtre fa-

Epi de Sen. veur pour une éternelle felicité. Ceux qui aiment avec passion cette vie, nous persuadent qu'ils doutent de l'autre.

Encore que la mort d'effroyable memoire
Tout le monde effarouche, & ne pardonne à rien,
Elle se radoucit plus qu'on ne sçauroit croire
Pour ceux qui vivent bien.

Ne songeons point à craindre la mort, songeons seulement à la rendre bonne par les actions que nous ferons avant que nous sortions de ce monde. La longueur, ni la brieveté de la vie n'en font pas la felicité, puisque c'est le dernier moment qui la donne. *Id.* Quand un vaisseau se brise, châcun songe à se sauver, sans s'embarasser des richesses qu'il abandonne; Nous devons faire de même, lorsque nous nous voyons sur le point de mourir; Il faut penser aux biens qu'on espere, & non pas à ceux qu'on doit quitter; Il faut vaincre les dangers de la mort par la mort de nos passions; Il en faut vaincre les amertumes par

le mépris de la vie presente; Il en faut viancre les terreurs par le desir de la vie future. Le plus haut degré de la sagesse, c'est de faire en vivant ce que l'on souhaitteroit en mourant avoir fait pendant toute sa vie. *Hic est apex summa sapientia, ea viventem facere, qua morienti essent appetenda.* Ciceron

FIN

TABLE

Des principales matieres contenuës en ce livre,

A

E

F

Integrité,

L

M

Fin de Table.



LETTRE ECRITE de Toulouse.

A MONSIEUR ***.

J'*Ay receu, Monsieur, le livre de la belle Education fait par Monsieur Bordelon, que vous avez eû la bonté de m'envoyer, je vous en fais mes remercimens, comme du plus precieux present que vous pouviez me faire, par ce que je fais beaucoup de cas de tout ce qui peut me donner quelque lumiere pour bien élever mon fils, & que j'estime particulierement cet Ouvrage, qui traite la matiere d'une maniere aussi agreable & aussi insinuante que la pratique en est necessaire. J'en trouve la division admirable, & je ne sçay laquelle des trois parties doit plaire le plus. Tous les parens devroient faire ce qui est marqué dans la premiere, car si leurs enfans n'ont pas souvent l'éducation qu'ils souhaittent, c'est faute d'avoir une attention suffisante sur les maîtres qu'ils leur donnent. Les avis pour élever la jeunesse, qu'on trouve dans la seconde Partie, ne peuvent être assez estimez, & ceux qui remplissent la troisiéme font qu'il*

n'y a personne pour qui ce Livre ne puisse être d'une grande utilité. Ce que j'en estime surtout, & qui marque beaucoup de lecture, & d'érudition, c'est qu'on n'y voit presque rien qui ne soit orné ou appuyé de quelque trait de Poësie & d'Histoire. Cela attache merveilleusement le lecteur le plus habile, & fait que celuy que l'on veut qui en profite, retient mieux les choses qu'on a dessein de luy faire apprendre, parce que les endroits citez luy font plaisir. Enfin il seroit à souhaiter que tous les peres, tous les enfans, & tous ceux qui ont soin de les instruire, eussent toûjours ce livre à la main. Mon fils ne le peut quitter. Envoyez m'en encore un, je vous prie, avec tous les Ouvrages du même Autheur, dont le Catalogue est à la fin de celuy cy. On a beaucoup écrit sur ce sujet, il est vray, mais comme il y a certaines matieres qui ne s'épuisent jamais, ce nouvel Ouvrage est d'un caractere si instructif, qu'il ne laisse pas de meriter une approbation generale, quoy qu'il soit venu aprés plusieurs autres. Apprenez-moy, s'il vous plaît, ce qui se passe à Paris dans la republique des Lettres. Je suis, &c.

A Toulouse le 10. Juillet. 1693.